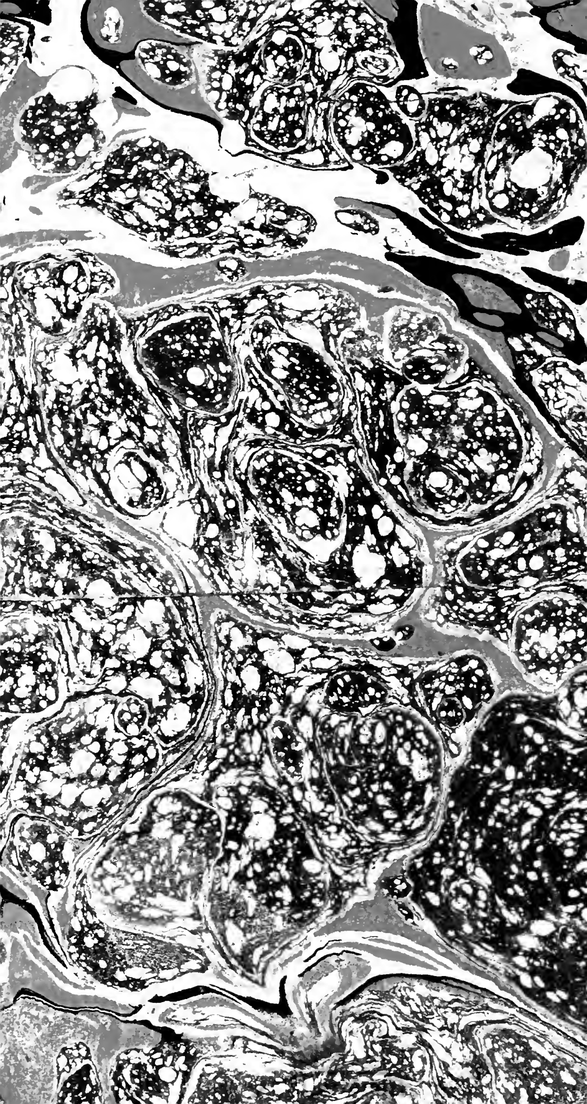
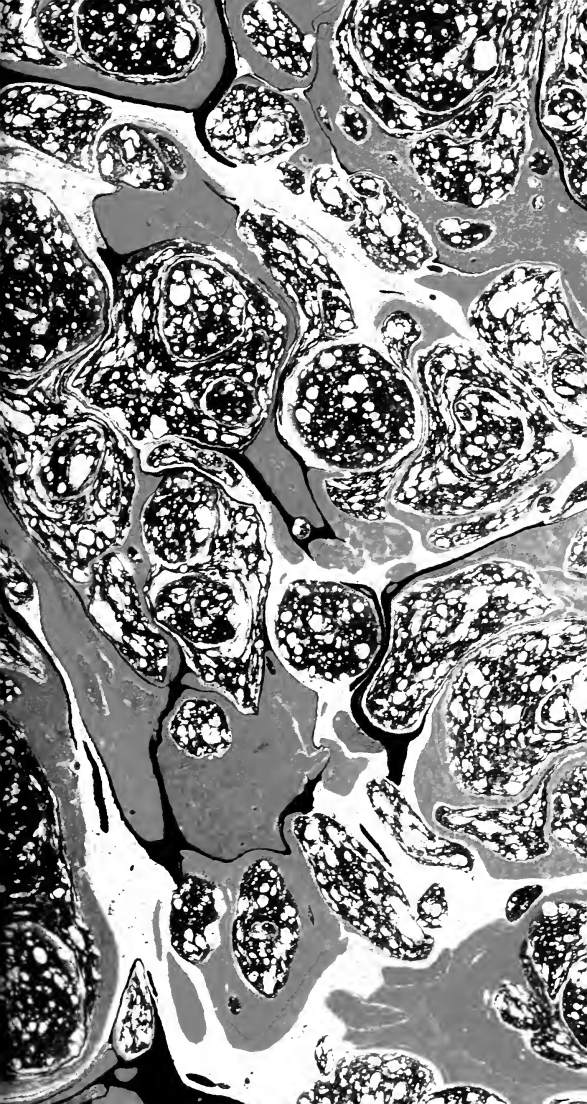










HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

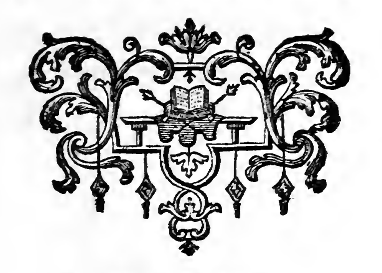
TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Derniere Edition, revue & corrigée.

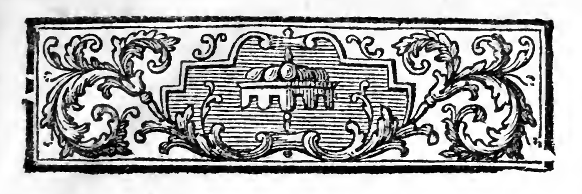
TOME PREMIER.



A PARIS,
Par les Libraires Associés.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



DÉCLARATION

DE L'AUTEUR.

COMME il y a des perſonnes qui ne ſçauroient lire ſans faire des aplications des caractéres vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les Ouvrages, je déclare à ces Lecteurs malins qu'ils auroient tort d'apliquer les portraits qui ſont dans le préſent Livre. J'en fais un aveu public : je ne me ſuis propoſé que de repréſenter la vie des hommes telle qu'elle eſt. A Dieu ne plaiſe que j'aye eu deſſein de déſigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun Lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres, auſſi-bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phédre, il

ſe fera connoître mal à propos. *Stultè nudabit animi conſc.entiam.*

On voit en Caſtille, comme en France, des Médecins dont la méthode eſt de faire un peu trop ſaigner leurs malades. On voit par-tout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement ſuivi les mœurs Eſpagnoles; & ceux qui ſçavent dans quel déſordre vivent les Comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture aſſez forte de leurs déréglemens; mais j'ai crû devoir les adoucir, pour les conformer à nos manieres.





GIL BLAS AU LECTEUR.

AVANT que d'entendre l'Hiſtoire de ma vie, écoute, ami Lecteur, un conte que je vais te faire

Deux Ecoliers alloient enſemble de Penafiel à Salamanque. Se ſentant las & altérés, ils s'arrêtérent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrérent ſur leur chemin. Là, tandis qu'ils ſe délaſſoient, après s'être déſaltérés, ils aperçurent par hazard auprès d'eux ſur une pierre à fieur de terre, quelques mots déja un peu effacés par le tems & par les pieds des Troupeaux qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jettérent de l'eau ſur la pierre pour la laver, & ils lûrent ces paroles Caſtillanes : *A qui eſta encerrada el alma del Licentiado Pedro Garcias.* ICI EST ENFERMÉE L'AME DU LICENTIÉ PIERRE GARCIAS.

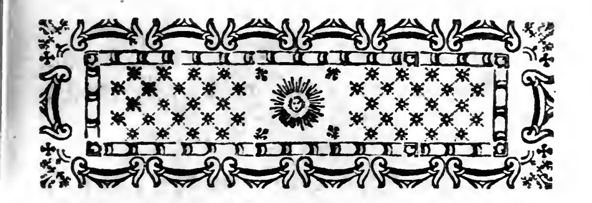
Le plus jeune des Ecoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inſcription, qu'il dit en riant de toute ſa force : *Rien n'eſt plus plaiſant ! Ici eſt enfermée l'ame.... Une ame enfermée !... Je voudrois*

ſçavoir quel Original a pû faire une ſi ridicule Epitaphe? En achevant ces paroles, il ſe leva pour s'en aller. Son Compagnon plus judicieux dit en lui-même : *Il y a là-deſſous quelque myſtére. Je veux demeurer ici pour l'éçlaircir.* Celui-ci laiſſa donc partir l'autre ; & ſans perdre de tems, ſe mit à creuſer avec ſon couteau tout autour de la pierre. Il trouva deſſous une bourſe de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte ſur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. SOIS MON HÉRITIER, TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DÉMESLER LE SENS DE L'INSCRIPTION, ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'Ecolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque avec l'ame du Licentié.

Qui que tu ſois, ami lecteur, tu vas reſſembler à l'un ou à l'autre de ces deux Ecoliers. Si tu lis mes Aventures ſans prendre garde aux inſtructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet Ouvrage ; mais ſi tu le lis avec attention, tu y trouveras, ſuivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

HISTOIRE


T.º 1
Pag. 1



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la naiſſance de Gil Blas, & de ſon éducation.

BLAS de Santillane, mon pere, après avoir long-tems porté les armes pour le ſervice de la Monarchie Eſpagnole, ſe retira dans la Ville où il avoit pris naiſſance. Il y épouſa une petite bourgeoiſe, qui n'étoit plus dans ſa

premiere jeunesse, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allerent ensuite demeurer à Oviedo, où ils furent obligés de se mettre en condition. Ma mere devint femme de chambre, & mon pere écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la Ville un oncle Chanoine. Il se nommoit Gil Perez. Il étoit frere aîné de ma mere & mon parrain. Representez-vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un Ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre ; c'est-à-dire, qu'à faire bonne chere, & sa Prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car en me faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toûjours fort négligée, & à force de s'y

appliquer, il parvint à lire couramment ſon Bréviaire : ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enſeigner la langue latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais hélas, le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de ſa vie ſçû les premiers principes ; c'étoit peut-être, (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Auſſi, j'ai oui dire qu'il n'avoit pas obtenu ſon Bénéfice par ſon érudition. Il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes Religieuſes dont il avoit été le diſcret Commiſſionnaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de Prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un maître : il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui paſſoit pour le plus habile pédant d'Oviedo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendis un peu les Auteurs Grecs & aſſez bien les Poëtes Latins. Je m'appliquai auſſi à la Logique, qui m'apprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſans, connus ou inconnus, pour leur propoſer des ar-

gumens. Je m'adreſſois quelquefois à des figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes ! quelles grimaces ! quelles contorſions ! nos yeux étoient pleins de fureur & nos bouche écumantes. On nous devoit plûtôt prendre pour des Poſſedés que pour des Philoſophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la Ville la réputation de ſçavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je ceſſerois bientôt de lui être à charge. Orçà, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé ; tu as déja dix-ſept ans, & te voilà devenu habile garçon ; il faut ſonger à te pouſſer : je ſuis d'avis de t'envoyer à l'Univerſité de Salamanque ; avec l'eſprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poſte. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze piſtoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en employeras l'argent à t'entretenir juſqu'à ce que tu ſois placé.

Il ne pouvoit rien propoſer qui me fût plus agréable ; car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus aſſez de force ſur moi pour cacher ma

joie ; & lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné s'il eût pû lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'aillai embrasser mon pere & ma mere, qui ne m'épargnérent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toute chose, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très-long-tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, & sortis de la Ville.



CHAPITRE II.

Des alarmes qu'il eut en allant à Pennaflor : de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, & avec quel homme il ſoupa.

ME voilà donc hors d'Oviedo, ſur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaiſe mule & de quarante bons ducats, ſans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très-honoré oncle. La premiere choſe que je fis, fut de laiſſer ma mule aller à diſcrétion, c'eſt-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride ſur le cou, & tirant de ma poche mes ducats, je commencai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'avois jamais vû tant d'argent; je ne pouvois me laſſer de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtiéme fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque choſe l'effrayoit; je regardai ce que ce pouvoit être. J'aperçus ſur la terre un chapeau renverſé, ſur lequel il

y avoit un rosaire à gros grains, & en même-tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié ; jettez, s'il vous plaît, quelques piéces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussi-tôt les yeux du côté que partoit la voix ; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espéce de soldat, qui, sur deux bâtons croisés, apuyoit le bout d'une escopete qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court ; je serrai promptement mes ducats ; je tirai quelques réaux, & m'aprochant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête trompant mon impatience, n'en alla pas plus vîte. La longue habi-

tude qu'elle avoit de marcher pas à pas ſous mon oncle, lui avoit fait perdre l'uſage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure peu favorable pour mon voyage. Je me repreſentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaiſe rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit ſans doute ce qu'il auroit dû faire; mais il avoit ſongé qu'en me donnant ſa mule, mon voyage me couteroit moins, & il avoit plus penſé à cela qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainſi, pour réparer ſa faute, je réſolus, ſi j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Aſtorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fuſſe jamais ſorti d'Oviedo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois paſſer; je m'en étois fait inſtruire avant mon départ.

J'arrivai heureuſement à Pennaflor: je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'aſſez bonne aparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me re-

cevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valiſe, la chargea ſur ſes épaules, & me conduiſit à une chambre, pendant qu'un de ſes valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Aſturies, & auſſi prompt à conter ſans néceſſité ſes propres affaires, que curieux de ſçavoir celles d'autrui, m'aprit qu'il ſe nommoit André Corcuelo; qu'il avoit ſervi long-tems dans les armées du Roi en qualité de Sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le ſervice pour épouſer une fille de Caſtropol, qui bien que tant ſoit peu baſannée, ne laiſſoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choſes, que je me ſerois fort bien paſſé d'entendre. Après cette confidence, ſe croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois: à quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque queſtion qu'il me faiſoit, en me priant d'un air ſi reſpectueux d'excuſer ſa curioſité, que je ne pouvois me défendre de la ſatisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me don-

au lieu de parler du deſſein & des raiſons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voye du muletier. Ce qu'il approuva fort, non ſuccintement, car il me repréſenta là-deſſus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver ſur la route. Il me raporta même pluſieurs hiſtoires ſiniſtres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en diſant que ſi je voulois vendre ma mule, il connoiſſoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir de l'envoyer chercher : il y alla ſur le champ lui-même avec empreſſement.

Il revint bientôt accompagné de ſon homme, qu'il me préſenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit paſſer & repaſſer devant le maquignon, qui ſe mit à l'examiner depuis les pieds juſqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien ; mais quand c'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il aſſuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; & pour mieux me le perſuader, il en atteſtoit l'hôte,

qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du Seigneur Corcuelo, que je croyois homme sincére & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en raportois à sa bonne foi ; qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prisée. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en interressant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convinmes de prix, tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture ; &

quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuelo, qui, chemin faiſant, ſe mit à me raconter l'hiſtoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en diſoit dans la Ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de ſon babil importun, ſi par bonheur un homme aſſez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laiſſai enſemble, & continuai mon chemin, ſans ſoupçonner que j'euſſe la moindre part à leur entretien.

Je demandai à ſouper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les aprêtoit, je liai converſation avec l'hôteſſe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut aſſez jolie, & je trouvai ſes allures ſi vives, que j'aurois bien jugé, quand ſon mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorſque l'aumelette qu'on me faiſoit fut en état de m'être ſervie, je m'aſſis tout ſeul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue ra-

piere ; & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'aprocha de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'aprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo, & le flambeau de la Philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce sçavantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne sçavez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte & à l'hôtesse, vous ne sçavez pas ce que vous possédez. Vous avez un tresor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune Gentilhomme la huitiéme merveille du monde. Puis se retournant de mon côté & me jettant les bras au col : Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre presence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre, & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu, reprit-il sur le même ton ? Nous tenons registre de tous les grands per-

ſonnages qui ſont à vingt lieues à la ronde. Vous paſſez ici pour un prodige, & je ne doute pas que l'Eſpagne ne ſe trouve un jour auſſi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vû naître ſes Sages. Ces paroles furent ſuivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore eſſuyer, au hazard d'avoir le ſort d'Anthée. Pour peu que j'euſſe eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ſes démonſtrations, ni de ſes hyperboles; j'aurois bien connu à ſes flâteries outrées que c'étoit un de ces paraſites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui dès qu'un étranger arrive, s'introduiſent auprès de lui pour remplir leur ventre à ſes dépens : Mais ma jeuneſſe & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, & je l'invitai à ſouper avec moi. Ah, très-volontiers, s'écria-t-il; je ſçai trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illuſtre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-tems que je pourrai. Je n'ai pas grand apétit, pourſuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie ſeulement, & je mangerai quelques morceaux par complaiſance.

En parlant ainſi, mon panégyriſte s'aſſit vis-à-vis de moi. On lui aporta un couvert. Il ſe jetta d'abord ſur l'aumelette avec tant d'avidité, qu'il ſembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaiſant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle ſeroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une ſeconde, qui fut faite ſi promptement, qu'on nous la ſervit comme nous achevions, ou plûtôt comme il achevoit de manger la premiére. Il y procédoit pourtant d'une viteſſe toujours égale, & trouvoit moyen ſans perdre un coup de dent, de me donner louanges ſur louanges; ce qui me rendoit fort content de ma petite perſonne. Il buvoit auſſi fort ſouvent; tantôt c'étoit à ma ſanté, & tantôt à celle de mon pere & de ma mere dont il ne pouvoit aſſez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même-tems, il verſoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raiſon. Je ne répondis point mal aux ſantés qu'il me portoit; ce qui, avec ſes flatteries me mit inſenſiblement de ſi belle humeur, que voyant notre ſeconde aumelette à moitié mangée, je demandai à l'Hôte s'il n'avoit pas de poiſſon à nous donner. Le Seigneur Cor-

cuelo, qui, selon toutes les aparences s'entendoit avec le Parasite, me répondit: J'ai une truite excellente; mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront: c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'apellez-vous trop friand, dit alors mon flâteur d'un ton de voix élevé? vous n'y pensez pas, mon ami. Aprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les derniéres paroles de l'Hôte, & il ne fit en cela que me prévenir. Je me sentois offensé, & je dis fiérement à Corcuelo: Aportez-nous votre truite, & ne vous embarrassez pas du reste. L'Hôte qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'aprêter, & ne tarda guéres à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du Parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin après avoir bû & mangé tout son saoul,

faoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chére que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez desormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoitrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous croyez point sur leur parole la huitiéme merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez & s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossiérement, ou pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traitre s'est donc joué de moi? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plûtôt ils étoient d'intelligence tous deux. Ah, pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un

juſte ſujet de te tourner en ridicule. Ils vont compoſer de tout ceci une belle hiſtoire, qui pourra bien aller juſqu'à Oviedo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens ſe repentiront ſans doute d'avoir tant harangué un ſot. Loin de m'exhorter à ne tromper perſonne, ils devoient me recommander de ne me pas laiſſer duper. Agité de ces penſées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre & me mis au lit : mais je ne pus dormir, & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorſque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai auſſi-tôt, & pendant que je m'habillois, Corcuelo arriva avec un mémoire de la dépenſe dans lequel la truite n'étoit pas oubliée; & non-ſeulement il m'en fallut paſſer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau ſe reſſouvenoit de mon avanture. Après avoir bien payé un ſouper dont j'avois fait ſi déſagréablement la digeſtion, je me rendis chez le muletier avec ma valiſe, en donnant à tous les diables le paraſite, l'hôte & l'hôtellerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le Muletier ſur la route ; quelle en fut la ſuite, & comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Silla.

JE ne me trouvai pas ſeul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennaflor, un petit Chantre de Mondonnedo qui couroit le pays, & un jeune Bourgeois d'Aſtorga, qui s'en retournoit chez lui avec une jeune perſonne qu'il venoit d'épouſer à Verco. Nous fîmes tous connoiſſance en peu de tems, & chacun eût bientôt dit d'où il venoit & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit ſi noire & ſi peu piquante, que je ne prenois pas grand plaiſir à la regarder : cependant ſa jeuneſſe & ſon embonpoint donnérent dans la vue du muletier, qui réſoſolut de faire une tentative pour obtenir ſes bonnes graces. Il paſſa la journée à méditer ce beau deſſein, & il en remit l'exécution à la derniere couchée. Ce fut à Cacabelos. Il nous fit deſcendre à la premiere hôtellerie en entrant. Cette

maiſon étoit plus dans la campagne que dans le bourg, & il en connoiſſoit l'hôte pour un homme diſcret & complaiſant. Il eut le ſoin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laiſſa ſouper tranquillement ; mais ſur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux : Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé : j'avois dans un ſac de cuir cent piſtoles, il faut que je les retrouve : je vais chez le Juge du bourg qui n'entend pas raillerie là-deſſus, & vous allez tous avoir la queſtion, juſqu'à ce que vous ayez confeſſé le crime & rendu l'argent. En diſant cela d'un air fort naturel, il ſortit, & nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'eſprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoiſſions point aſſez pour pouvoir répondre les uns des autres. Je dirai plus, je ſoupçonnai le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même penſée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes ſots. Nous ne ſçavions pas quelles formalités s'obſervent en pareil cas ; nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne.

Ainſi, cédant à notre frayeur nous ſortimes de la chambre fort bruſquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin ; chacun cherche ſon ſalut dans la fuite ; & le jeune Bourgeois d'Aſtorga, auſſi troublé que nous de l'idée de la queſtion, ſe ſauva comme un autre Enée, ſans s'embarraſſer de ſa femme. Alors le muletier, à ce que j'apris dans la ſuite, plus incontinent que ſes mulets, ravi de voir que ſon ſtratagême produiſoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruſe ingénieuſe à la Bourgeoiſe & tâcher de profiter de l'occaſion ; mais cette Lucrece des Aſturies, à qui la mauvaiſe mine de ſon tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuſe réſiſtance & pouſſa de grands cris. La patrouille, qui par hazard en ce moment ſe trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoiſſoit pour un lieu digne de ſon attention, y entra, & demanda la cauſe de ces cris. L'hôte qui chantoit dans ſa cuiſine & feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant & ſes archers à la chambre de la perſonne qui crioit. Ils arrivérent bien à propos. L'Aſturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme

groſſier & brutal, ne vit pas plûtôt de quoi il s'agiſſoit, qu'il donna cinq ou ſix coups du bois de ſa halebarde à l'amoureux muletier, en l'apoſtrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guéres moins bleſſée, que de l'action même qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout; il ſe ſaiſit du coupable, & le mena devant le Juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le deſordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le Juge l'écouta, & l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ & fuſtiger en ſa preſence; puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne paroiſſoit point, deux archers, aux frais & dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante juſqu'à la Ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſçai combien de champs & de bruyeres, & ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jetter & me cacher dans le plus épais hallier, lorſque deux hom-

mes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crierent, qui va-là ? & comme ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre ſur le champ, ils s'aprocherent de moi, & me mettant chacun un piſtolet ſur la gorge, ils me ſommerent de leur aprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & ſurtout de ne leur rien déguiſer. A cette maniere d'interroger, qui me parut bien valoir la queſtion dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviedo qui alloit à Salamanque : je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que la crainte d'être apliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce diſcours, qui marquoit ma ſimplicité, & l'un des deux me dit : raſſure-toi, mon ami. Viens avec nous & ne crains rien, nous allons te mettre en ſureté. A ces mots il me fit monter en croupe ſur ſon cheval, & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne ſçavois ce que je devois penſer de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de ſiniſtre : Si ces gens-ci,

disois-je en moi-même, étoient des voleurs, Ils m'auroient volé & peut-être assassiné. il faut que ce soit de bons Gentilshommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, & m'emmenent chez eux par charité. Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fimes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'apercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levérent une grande trape de bois couverte de broussailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & souterraine, où les chevaux se jettérent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratiére.



CHA-

CHAPITRE IV.

Deſcription du ſoûterrain, & quelles choſes y vit Gil Blas.

JE connus alors avec quelle ſorte de gens j'étois, & l'on peut bien juger que cette connoiſſance m'ôta ma premiére crainte. Une frayeur plus grande & plus juſte vint s'emparer de mes ſens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainſi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'Autel, je marchois déja plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui ſentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant & en deſcendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairoient deux groſſes lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne proviſion de paille & pluſieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aiſe ; mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux negre qui paroiſſoit pourtant encore aſſez vigoureux,

ſe mit à les attacher au ratelier.

Nous ſortîmes de l'écurie, à la triſte lueur de quelques autres lampes, qui ſembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuiſine où une vieille femme faiſoit rôtir des viandes ſur un brazier & préparoit le ſouper. La cuiſine étoit ornée des uſtenſiles néceſſaires, & tout auprès, on voyoit une office pourvue de toutes ſortes de proviſions. La cuiſiniére, il faut que j'en faſſe le portrait, étoit une perſonne de ſoixante & quelques années. Elle avoit eu dans ſa jeuneſſe les cheveux d'un blond très-ardent, car le tems ne les avoit pas ſi bien blanchis, qu'ils n'euſſent encore quelques nuances de leur premiére couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des lévres fort enfoncées ; un grand nez aquilain lui deſcendoit ſur la bouche, & ſes yeux paroiſſoient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarde, dit un des cavaliers en me preſentant à ce bel ange des ténébres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il ſe tourna de mon côté, & remarquant que j étois pâle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens

de ta frayeur. On ne te veut faire aucun mal. Nous avions beſoin d'un valet pour ſoulager notre cuiſiniére. Nous t'avons rencontré. Cela eſt heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'eſt laiſſé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parois plus robuſte que lui, tu ne mourras pas ſi-tôt. Véritablement tu ne reverras plus le ſoleil, mais en récompenſe tu feras bonne chere & beau feu. Tu paſſeras tes jours avec Léonarde, qui eſt une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajoûta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau & m'ordonna de le ſuivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, & qui étoient pleins, diſoit-il, d'un vin excellent. Enſuite il me fit traverſer pluſieurs chambres. Dans les unes, il y avoit des piéces de toiles; dans les autres, des étoffes de laine & des étoffes de ſoye. J'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, ſans compter beaucoup de vaiſſelles à diverſes ar-

moiries. Après cela je le ſuivis dans un grand ſalon, que trois luſtres de cuivre éclairoient, & qui ſervoient de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles queſtions. Il me demanda comment je me nommois, pourquoi j'étois ſorti d'Oviedo ; & lorſque j'eus ſatisfait ſa curioſité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puiſque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poſte, il faut que tu ſois né coëffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit ; tu vivras ici dans l'abondance & rouleras ſur l'or & ſur l'argent. D'ailleurs, tu y ſeras en ſûreté. Tel eſt ce ſoûterrain, que les officiers de la ſainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt ſans le découvrir. L'entrée n'en eſt connue que de moi ſeul & de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pû faire ſans que les habitans des environs s'en ſoient aperçus ; mais aprens, mon ami, que ce n'eſt point notre ouvrage, & qu'il eſt fait depuis long-tems. Après que les Maures ſe furent rendus maîtres de Grenade, de l'Aragon, & de preſque toute l'Eſpagne, les Chrétiens qui ne voulurent point ſubir le joug des In-

fidelles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye & dans les Asturies, où le vaillant Dom Pelage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans les cavernes, & les autres firent plusieurs soûterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournerent dans les Villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes; mais il en reste encore, & graces au Ciel il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le Capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.



CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le soûterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.

COmme le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages, C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de sa troupe qui revenoient chargés de butin. Ils aportoient deux manequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes & de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au Capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Benavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'Office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine, où la Dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédai à

la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi, & dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent & de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'aportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plûtôt servis que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencerent à manger avec beaucoup d'appetit, & moi debout derriere eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grace, quoique je n'eusse jamais fait ce métier là, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine en peu de mots leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur parla de moi fort avantageusement; mais j'étois alors revenu des louanges & j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louerent tous. Ils dirent que je paroissois né pour être leur échanson; que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la Segnora Leonarda qui avoit l'honneur de presenter le nectar à ces Dieux infernaux, ils la

priverent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainſi, nouveau Ganimede, je ſuccédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt ſervi peu de tems après les ragoûts, vint achever de raſſaſier les voleurs, qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une hiſtoire, l'autre rapporte un bon mot, un autre crie, un un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando fatigué d'une ſcène où il mettoit inutilement beaucoup du ſien, le prit ſur un ton ſi haut, qu'il impoſa ſilence à la compagnie. Meſſieurs, leur dit-il d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous propoſer au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous enſemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir en perſonnes raiſonnables ? Il me vient une penſée. Depuis que nous ſommes aſſociés, nous n'avons pas eu la curioſité de nous demander quelles ſont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embraſſé notre profeſſion. Cela me paroît toutefois digne d'être ſçû. Faiſons-nous cette confidence pour nous divertir. Le

Lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chofe de beau à raconter, acceptérent avec de grandes démonftrations de joye la propofition du Capitaine, qui parla le premier dans ces termes :

Meffieurs, vous fçaurez que je fuis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naiffance fut célébré dans la famille par des réjouiffances infinies. Mon pere qui étoit déja vieux fentit une joye extrême de fe voir un héritier, & ma mere entreprit de me nourrir de fon propre lait. Mon ayeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne fe mêloit plus de rien que de dire fon Rofaire & de raconter fes exploits guerriers, car il avoit long-tems porté les armes, & fouvent il fe vantoit d'avoir vu le feu. Je devins infenfiblement l'idole de ces trois perfonnes. J'étois fans ceffe dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premieres années, on me les laiffa paffer dans les amufemens les plus puériles. Il ne faut pas, difoit mon pere, que les enfans s'appliquent férieufement, que le tems n'ait un peu mûri leur efprit. En attendant cette maturi-

té, je n'apprenois ni à lire ni à écrire: mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon pere m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes; je sçavois jouer aux dez, & mon grand-pere m'apprenoit des Romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets, & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers je venois à les reciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contens de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien, pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli, s'écrioit mon pere en me regardant avec des yeux charmés! Ma mere m'accabloit aussi-tôt de caresses, & mon grand-pere en pleuroit de joye. Je faisois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout. Ils m'adoroient. Cependant j'entrois déja dans ma douziéme année, & je n'avois point encore eu de maitre. On m'en donna un; mais il reçut en même-tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voyes de fait.

On lui permit ſeulement de me menacer quelquefois pour m'inſpirer un peu de crainte. Cette permiſſion ne fut pas fort ſalutaire, car où je me moquois des menaces de mon précepteur, ou bien les larmes aux yeux, j'allois m'en plaindre à ma mere ou à mon ayeul, & je leur faiſois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé; il paſſoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plûtôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même; puis je me mis à crier, comme ſi l'on m'eût écorché. Ma mere accourut & chaſſa le maître ſur le champ, quoiqu'il proteſta & prit le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainſi de tous mes Précepteurs, juſqu'à ce qu'il vînt s'en préſenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille! il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret. Je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon eſprit par la douceur. Il y réuſſit, & par-là ſe fit aimer de mes parens qui m'abandonné-

rent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon pere & de ma mere. Ils ne faisoient que rire de mes saillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur : & comme nos parens ne nous donnoient pas assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre ; & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le Corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire

arrêter, mais on nous avertit de ſon mauvais deſſein. Nous eumes recours à la fuite, & nous nous mîmes à exploiter ſur les grands chemins. Depuis ce tems-là, Meſſieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans ma profeſſion, malgré les périls qui y ſont attachés.

Le Capitaine ceſſa de parler en cet endroit, & le Lieutenant, comme de raiſon, prit la parole après lui : Meſſieurs, dit-il, une éducation toute oppoſée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon pere étoit un Boucher de Tolede. Il paſſoit avec juſtice pour le plus grand brutal de ſa communauté, & ma mere n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois étoit ſuivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux & proteſter que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus ſouvent on me frappoit ſans raiſon. Quand mon pere me battoit, ma mere, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, ſe mettoit de la partie, au lieu

d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inſpirerent tant d'averſion pour la maiſon paternelle, que je la quittai avant que j'euſſe atteint ma quatorziéme année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragoſſe en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie aſſez heureuſe. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître eſtropié, à mettre ſur les jambes des ulcéres poſtiches, *& cætera*. Le matin, comme des acteurs qui ſe préparent à jouer une comédie, nous nous diſpoſions à faire nos perſonnages. Chacun couroit à ſon poſte; & le ſoir nous réuniſſant tous, nous nous réjouiſſions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces miſérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'aſſociai avec des Chevaliers de l'induſtrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours; mais il nous fallut bien-tôt ſortir de Saragoſſe, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de juſtice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit ſon parti. Pour moi qui me ſentois de la diſpoſition à faire des coups hardis, j'entrai dans une

troupe d'hommes courageux qui faiſoient contribuer les voyageurs, & je me ſuis ſi bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je ſçai donc, Meſſieurs, très-bon gré à mes parens de m'avoir ſi maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne ſerois preſentement ſans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Meſſieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit aſſis entre le Capitaine & le Lieutenant, ſans vanité, les hiſtoires que nous venons d'entendre ne ſont pas ſi compoſées, ni ſi curieuſes que la mienne. Je ſuis ſûr que vous en conviendrez. Je dois le jour à une payſanne des environs de Séville. Trois ſemaines après qu'elle m'eût mis au monde (elle étoit jeune, propre, & bonne nourriſſe) on lui propoſa un nourriſſon. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mere accepta volontiers la propoſition. Elle alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eût pas ſitôt apporté dans ſon village, que trouvant quelque reſſemblance entre lui & moi, cela lui inſpira le

deſſein de me faire paſſer pour l'enfant de qualité, dans l'eſpérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon pere qui n'étoit pas plus ſcrupuleux qu'un autre payſan, approuva la ſupercherie. De ſorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Rodrigue de Herera fut envoyé ſous mon nom à une autre nourriſſe, & ma mere me nourrit ſous le ſien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inſtinct & de la force du ſang, les parens du petit Gentilhomme prirent aiſément le change. Ils n'eurent pas le moindre ſoupçon du tour qu'on leur avoit joué, & juſqu'à l'âge de ſept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un Cavalier parfait, ils me donnerent toutes ſortes de maîtres; mais les plus habiles ont quelquefois des Eleves qui leur font peu d'honneur. J'étois un de ces heureux Ecoliers là: J'avois peu de diſpoſition pour les exercices qu'on m'aprenoit, & encore moins de goût pour les ſciences qu'on me vouloit enſeigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuiſines ou dans les écuries. Le jeu ne fut

pas

pas toutefois long-tems ma paſſion dominante. Je n'avois pas dix-ſept ans que je m'enyvrois tous les jours. J'agaçois auſſi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une ſervante de cuiſine qui me parut mériter mes premiers ſoins. C'étoit une groſſe joufflue dont l'enjouement & l'embonpoint me plaiſoient fort. Je lui faiſois l'amour avec ſi peu de circonſpection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la baſſeſſe de mes inclinations ; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendit ſes remontrances inutiles, il mit ma Princeſſe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je réſolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de D. Rodrigue, & ce vol ne laiſſoit pas d'être aſſez conſidérable. Puis allant chercher ma belle Helene qui s'étoit retirée chez une blanchiſſeuſe de ſes amies, e l'enlevai en plein midi, afin que perſonne n'en ignorât. Je paſſai plus avant, je la menai dans ſon Pays où je l'épouſai ſolemnellement, tant pour faire plus de dépit au Herrera, que pour laiſſer aux enfans de famille un ſi bel exemple à ſuivre. Trois

mois après ce beau mariage, j'appris que D. Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Car je me rendis promptement à Séville pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mere n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout en presence du Curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de D. Rodrigue tenoit déja ma place, ou plûtôt la sienne, & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joye, qu'on étoit moins satisfait de moi. De maniére que n'ayant rien à espérer de ce côté là, & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des Chevaliers de la fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrette, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austére, & apostasié quelques années après. Enfin les huit voleurs parlerent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changerent ensuite de discours. Ils mi-

rent ſur le tapis divers projets pour la campagne prochaine , & après avoir formé une réſolution , ils ſe leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumérent des bougies & ſe retirerent dans leurs chambres. Je ſuivis le Capitaine Rolando dans la ſienne , où pendant que je l'aidois à ſe deshabiller : Hé bien, Gil Bilas, medit-il d'un air gay , tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous ſommes toujours dans la joye. La haine ni l'envie ne ſe gliſſent point parmi nous. Nous n'avons jamais enſemble le moindre démêlé. Nous ſommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, pourſuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas aſſez ſot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé , voit-on d'autres gens dans le monde ? non , mon ami ; tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'eſt un ſentiment général. La maniére ſeule de le faire en eſt différente. Les Conquérans, par exemple, s'emparent des Etats de leurs voiſins. Les perſonnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les Banquiers, Tréſoriers, Agens de Chan-

ge, Commis, & tous les Marchands tant gros que petits ne ſont pas fort ſcrupuleux. Pour les gens de juſtice, je n'en parlerai point. On n'ignore pas ce qu'ils ſçavent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils ſont plus humains que nous, car ſouvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquefois la ſauvent même aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, & quel en fut le ſuccès.

APrès que le Capitaine des voleurs eut ainſi fait l'apologie de ſa profeſſion, il ſe mit au lit, & moi je retournai dans le ſalon, où je deſſervis & remis tout en ordre. J'allai enſuite à la cuiſine, où Domingo, c'étoit le nom du vieux nègre, & la Dame Léonarde ſoupoient en m'attendant. Quoique je n'euſſe point d'appétit, je ne laiſſai pas de m'aſſeoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; & comme je paroiſſois auſſi triſte que j'avois ſujet de l'être, ces deux

figures équivalantes entreprirent de me consoler, ce qu'elles firent d'une maniére plus propre à me mettre au désespoir qu'à soulager ma douleur. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils, me dit la vieille ? vous devez plûtôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez indubitablement rencontré des libertins qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches. Au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La Dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, & l'on peut ajoûter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines; Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colére, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo après avoir bien bû & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussi-tôt une lampe & me conduisit dans un caveau qui servoit de

cimetiere aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, mon petit poulet, me dit-elle en me passant doucement la main sous le menton. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre & me jettai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne? On veut que je renonce à la vûe du soleil, & comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, & la nuit avec des morts! Ces pensées qui me sembloient très-mortifiantes, & qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amérement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'en-

voyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la juſtice de Cacabelos. J'aurois voulu être à la queſtion. Mais conſidérant que je me conſumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me ſauver, & je me dis en moi-même : Eſt-il donc impoſſible de me tirer d'ici ? les voleurs dorment. La cuiſiniére & le nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils ſeront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je ſuis deſcendu dans cet enfer ? Il eſt vrai que je ne me crois point aſſez fort pour lever la trape qui eſt à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher ; mon déſeſpoir me prêtera des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand deſſein. Je me levai quand je jugeai que Léonarde & Domingo repoſoient. Je pris la lampe & ſortis du caveau en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas ſans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec une joie mêlée de crainte ; mais,

hélas ! au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient ſi près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine paſſer la main. Je me trouvai bien ſot à la vue de ce nouvel obſtacle dont je ne m'étois point aperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laiſſai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la ſerrure. Je tâchois même de la forcer, lorſque tout à coup je me ſentis appliquer vigoureuſement entre les deux épaules cinq ou ſix coups de nerf de bœuf. Je pouſſai un cri ſi perçant, que le ſoûterrain en retentit, & regardant auſſitôt derriere moi, je vis le vieux nègre en chemiſe, qui d'une main tenoit une lanterne ſourde, & de l'autre l'inſtrument de mon ſupplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous ſauver ! oh ne penſez pas que vous puiſſiez me ſurprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru trouver la grille ouverte, n'eſt-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez déſormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il ſoit plus fin que vous pour nous échaper.

Cependant

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs ſe réveillerent en ſurſaut, & ne ſçachant ſi c'étoit la ſainte Hermandad qui venoit fondre ſur eux, ils ſe leverent en appellant à haute voix leurs camarades. Dans un inſtant ils ſont tous ſur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines, & s'avancent preſque nuds juſqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais ſitôt qu'ils ſçurent la cauſe du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude ſe convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur Apoſtat, il n'y a pas ſix heures que tu es avec nous, & tu veux déja t'en aller ? Il faut que tu ayes bien de l'averſion pour la retraite. Hé, que ferois-tu donc ſi tu étois Chartreux ? va te coucher, tu en ſeras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te ſauver, par ſaint Barthelemi, nous t'écorcherons tout vif. A ces mots il ſe retira. Les autres voleurs s'en retournerent auſſi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fauſſer compagnie. Le vieux négre fort ſatisfait de ſon expédition,

rentra dans ſon écurie, & je regagnai mon cimetiere, où je paſſai le reſte de la nuit à ſoupirer & à pleurer.

CHAPITRE VII

De ce que fit Gil Blas ne pouvant faire mieux.

JE penſai ſuccomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faiſois que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inſpira la penſée de diſſimuler. J'affectai de paroître moins triſte. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en euſſe aucune envie. En un mot, je me contraignis ſi bien que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiſeau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginerent la même choſe. Je prenois un air gay en leur verſant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occaſion d'y placer quelque plaiſanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertiſſoit : Gil Blas, me dit le Capitaine, un ſoir que je faiſois le plaiſant, tu as bien fait, mon ami,

de bannir la mélancolie. Je ſuis charmé de ton humeur & de ton eſprit. On ne connoît pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas ſi ſpirituel ni ſi enjoué.

Les autres me donnérent auſſi mille louanges, & m'exhortérent à perſiſter dans les généreux ſentimens que je leur témoignois. Enfin, ils me parurent ſi contens de moi, que profitant d'une ſi bonne diſpoſition : Meſſieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me ſens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation ; j'ai pris inſenſiblement votre eſprit. J'ai du goût pour votre proféſſion. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confreres, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce diſcours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut réſolu tout d'une voix qu'on me laiſſeroit ſervir encore quelque-tems pour éprouver ma vocation, qu'enſuite on me feroit faire mes caravanes, après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois, & qu'on ne pouvoit, diſoit-on, raiſonnablement refuſer à un jeune hom-

homme qui paroissoit d'aussi bonne volonté que moi.

Il fallut donc continuer de me contraindre & d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fûs très-mortifié ; car je n'aspirois à devenir voleur que pour avoir la liberté de sortir comme les autres, & j'esperois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échaperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue, & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop sur ses gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbére. Il est vrai aussi que de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pû faire pour le tromper. Il m'observoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, & je l'attendois avec autant d'impatience que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel, six mois après, ce tems arriva. Le Seigneur Rolando dit

un ſoir à ſes Cavaliers : Meſſieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaiſe opinion de ce garçon là. Il me paroît fait pour marcher ſur nos traces. Je crois que nous en ferons quelque choſe. Je ſuis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers ſur les grands chemins. Prenons ſoin nous-mêmes de le dreſſer à la gloire. Les voleurs furent tous du ſentiment de leur Capitaine, & pour me faire voir qu'ils me regardoient déja comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me diſpenſerent de les ſervir. Ils rétablirent la Dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui conſiſtoit en une ſimple ſoutanelle fort uſée, & ils me parerent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me diſpoſai à faire ma premiere campagne.



CHAPITRE VIII

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait ſur les grands chemins.

CE fut ſur la fin d'une nuit du mois de Septembre , que je ſortis du ſouterrain avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine , de deux piſtolets , d'une épée & d'une bayonnette , & je montois un aſſez bon cheval qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit ſi long-tems que je vivois dans les ténèbres , que le jour naiſſant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumérent à le ſouffrir.

Nous paſſâmes auprès de Ponſerada , & nous allâmes nous mettre en embuſcade dans un petit bois qui bordoit le grand chemin de Léon , dans un endroit d'où , ſans être vûs , nous pouvions voir tous les paſſans. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire , quand nous apperçûmes un Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique ,

monté, contre l'ordinaire de ces bons Peres, ſur une mauvaiſe mule. Dieu ſoit loué, s'écria le Capitaine riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrouſſer ce Moine. Voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugerent qu'effectivement cette commiſſion me convenoit, & ils m'exhorterent à m'en bien acquitter. Meſſieurs, leur dis-je, vous ſerez contens. Je vais mettre ce pere nud comme la main & vous amener ici ſa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous ſeulement la bourſe de ſa Révérence ; c'eſt tout ce que nous exigeons de toi. Je vais donc, repris-je, ſous les yeux de mes Maîtres faire mon coup d'eſſai. J'eſpere qu'ils m'honoreront de leurs ſuffrages. Là-deſſus je ſortis du bois & pouſſai vers le Religieux en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire : car il n'y avoit pas aſſez long-tems que j'étois avec ces brigands pour la faire ſans répugnance. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là. Mais la plûpart des voleurs étoient encore mieux montés que moi ; s'ils m'euſſent vû fuir, ils ſe feroient mis à mes trouſſes & m'auroient bien-

tôt rattrapé, ou peut-être, auroient-ils fait ſur moi une décharge de leurs carabines dont je me ſerois fort mal trouvé. Je n'oſai donc hazarder une démarche ſi délicate. Je joignis le Pere, & lui demandai la bourſe en lui préſentant le bout d'un piſtolet. Il s'arrêta tout court pour me conſidérer, & ſans paroître effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Pere, lui répondis-je, tout vilain qu'il eſt, je voudrois l'avoir commencé plûtôt. Ah ! mon fils, repliqua le bon Religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai ſens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! ſouffrez que je vous repréſente l'état malheureux ... Oh ! mon Pere, interrompis-je avec précipitation, tréve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas ſur les grands chemins pour entendre des ſermons. Il ne s'agit point ici de cela. Il faut que vous me donniez des eſpeces. Je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné ? Vous jugez bien mal de la charité des Eſpagnols, ſi vous croyez que les perſonnes de mon caractere ayent beſoin d'argent pour voyager en Eſpagne. Dé-

trompez-vous. On nous reçoit agréablement par-tout. On nous loge, on nous nourrit, & l'on ne nous demande pour cela que des prieres. Enfin nous ne portons point d'argent ſur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé, non non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes piſtoles, pour être plus ſûrs de la Providence. Mais mon Pere, ajoutai-je, finiſſons. Mes camarades, qui ſont dans ce bois s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourſe à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux ſembla craindre pour ſa vie : Attendez, me dit-il, je vais donc vous ſatisfaire, puiſqu'il le faut abſolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de Rhétorique ſont inutiles. En diſant cela, il tira de deſſous ſa robe une groſſe bourſe de peau de chamois qu'il laiſſa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer ſon chemin ; ce qu'il ne me donna pas la peine de répeter. Il preſſa les flancs de ſa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle,

prit tout à coup un aſſez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramaſſai la bourſe qui me parut peſante. Je remontai ſur ma bête & regagnai promptement le bois, où les voleurs qui avoient toujours eu les yeux ſur moi, m'attendoient avec impatience pour me féliciter, comme ſi la victoire que je venois de remporter m'eût coûté beaucoup. A peine me donnerent-ils le tems de deſcendre de cheval, tant ils s'empreſſoient de m'embraſſer. Courage, Gil Blas, me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux attachés ſur toi pendant ton expédition. J'ai obſervé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin, ou je ne m'y connois pas. Le Lieutenant & les autres aplaudirent à la prédiction, & m'aſſurérent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la ſoutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, di-

rent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourſe du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux, car ces bons Peres ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourſe, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremélées d'Agnus Dei avec quelque ſcapulaires. A la vûe d'un larcin ſi nouveau, tous les voleurs éclaterent en ris immoderés. Vive Dieu, s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient pour ſon coup d'eſſai de faire un vol fort ſalutaire à la compagnie. Cette plaiſanterie en attira d'autres. Ces ſcélerats, & particuliérement celui qui avoit apoſtaſié, commencerent à s'égayer ſur la matiere. Il leur échapa mille traits qu'il ne m'eſt pas permis de raporter, & qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi ſeul je ne riois point. Il eſt vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie en ſe réjouiſſant ainſi à mes dépens. Chacun me lança ſon trait, & le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conſeille en ami de ne te plus jouer aux Moines. Ce ſont des gens trop fins & trop ruſés pour toi.

CHAPITRE IX

De l'évenement ſerieux qui ſuivit cette aventure.

NOus demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, ſans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en ſortîmes pour retourner au ſoûterrain, bornant nos exploits à ce riſible évenement, qui faiſoit encore le ſujet de notre entretien, lorſque nous découvrîmes de loin un carroſſe à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui me parurent bien armés & bien diſpoſés à nous recevoir ſi nous étions aſſez hardis pour les inſulter. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conſeil là-deſſus, & le réſultat fut qu'on attaqueroit. Auſſi-tôt, il nous rangea de la maniere qu'il voulut & nous marchâmes en bataille au-devant du carroſſe. Malgré les applaudiſſements que j'avois reçûs dans le bois, je me ſentis ſaiſi d'un grand tremblement, & bien-

tôt il ſortit de tout mon corps une ſueur froide qui ne me préſageoit rien de bon. Pour ſurcroît de bonheur, j'étois au fond de la bataille entre le Capitaine & le Lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant juſqu'à quel point nature pâtiſſoit chez moi, me regarda de travers & me dit d'un air bruſque : Ecoute, Gil Blas, ſonge à faire ton devoir. Je t'avertis que ſi tu recule, je te caſſerai la tête d'un coup de piſtolet. J'étois trop perſuadé qu'il le feroit comme il le diſoit, pour négliger l'avertiſſement. C'eſt pourquoi je ne penſai plus qu'à recommander mon ame à Dieu, puiſque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems là le carroſſe & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle ſorte de gens nous étions, & devinant notre deſſein à notre contenance, ils s'arrêterent à la portée d'une eſcopete. Ils avoient auſſi-bien que nous des carabines & des piſtolets. Tandis qu'ils ſe préparoient à nous faire face, il ſortit du carroſſe un homme bien fait & richement vêtu. Il monta ſur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit

la bride, & il ſe mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que ſon épée & deux piſtolets. Encore qu'ils ne fuſſent que quatre contre neuf, car le cocher demeura ſur ſon ſiége, ils s'avancerent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laiſſai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup; mais pour dire les choſes comme elles ſont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la maniere que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là ſur la conſcience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique préſent, je ne voyois rien, & ma peur en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du ſpectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'après un grand bruit de mouſquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête: *Victoire, victoire.* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes ſens, ſe diſſipa, & j'apperçus ſur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus ſans vie. De notre côté, nous n'eumes qu'un homme de tué. Ce fût l'apoſtat, & qui n'eut en cette occaſion que ce qu'il méritoit pour

ſon apoſtaſie, & pour ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les ſcapulaires. Un de nos Cavaliers reçut une balle à la rotule du genouil droit. Le Lieutenant fut auſſi bleſſé, mais fort légerement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portiere du carroſſe. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à ving-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triſte état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & ſon évanouiſſement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la conſidérer, nous ſongéâmes nous autres au butin. Nous commençames par nous aſſurer des chevaux des cavaliers tués, car ces animaux épouventés du bruit des coups s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eût quitté ſon ſiége pour ſe ſauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeâmes de pluſieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derriere le carroſſe. Cela fait, on prit par ordre du Capitaine la Dame qui n'avoit point encore rappellé ſes eſprits, & on la mit à cheval entre

les mains d'un voleur des plus robuſtes & des mieux montés. Puis laiſſant ſur le grand chemin le carroſſe & les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la Dame, les mules & les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle maniere les voleurs en uſerent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, & quelle en fut l'évenement.

IL y avoit déja plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au ſoûterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier & d'en avoir ſoin, parce que le vieux négre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatiſme le tenoit entrepris de tous ſes membres. Il ne lui reſtoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner ſon impatience par d'horribles blaſphêmes. Nous laiſſâmes ce miſérable jurer & blaſphêmer, & nous allâmes à la cuiſine, où nous donnâmes toute

toute notre attention à la Dame, qui paroiſſoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de ſon évanouiſſement, & nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eût repris l'uſage de ſes ſens, & qu'elle ſe vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle ſentit ſon malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur & le déſeſpoir enſemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ſes yeux, qu'elle leva au Ciel comme pour ſe plaindre à lui des indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, ſa paupiere ſe referme, & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proye. Alors le Capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux ſecours, la fit porter ſur le lit de Léonarde, où on la laiſſa toute ſeule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous paſſâmes dans le ſalon, où un des voleurs qui avoit été Chirurgien, viſita les bleſſures du Lieutenant & du Cavalier, & les frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y

avoit dans les malles. Les unes se trouverent remplies de dentelles & de linges, les autres d'habits, mais la derniere qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles. Ce qui réjouit infiniment Messieurs les interressés. Après cet examen, la cuisiniere dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi, mais que je me battrois comme un Paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner : que l'action avoit été vive, & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vû le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au soûterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point

encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper. Puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la Dame que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques voleurs ne laisserent pas de jetter sur elle un œil profane & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient satisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la Dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur Capitaine retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit sauver la Dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point

que ce ne fût une perſonne de qualité, & j'en trouvois ſon ſort plus déplorable. Je ne pouvois ſans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient, & je m'en ſentois auſſi vivement touché que ſi le ſang où l'amitié m'euſſent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint ſa deſtinée, je rêvai aux moyens de préſerver ſon honneur du péril dont il étoit menacé, & de me tirer en même tems du ſoûterrain. Je ſongeai que le vieux négre ne pouvoit ſe remuer, & que depuis ſon indiſpoſition la cuiſiniere avoit la clef de la grille. Cette penſée m'échauffa l'imagination & me fit concevoir un projet que je digérai bien ; puis j'en commençai ſur le champ l'éxecution de la maniere ſuivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouſſai d'abord des plaintes & des gémiſſemens. Enſuite élevant la voix, je jettai de grands cris. Les voleurs ſe réveillent & ſont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainſi. Je répondis que j'avois une colique horrible, & pour mieux le leur perſuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorſions effroyables, & à m'agiter d'une étrange

façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tous fins qu'ils étoient, s'y laisserent tromper, & crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes. Mais en faisant si bien mon personnage, je fus tourmenté d'une étrange façon; car dès que mes charitables confreres s'imaginerent que je souffrois, les voilà tous qui s'empressent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces; un autre va chauffer une serviette & vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde, ils imputoient mes cris à ma colique, & continuoient à me faire souffrir des maux véritables en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentois plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cesserent de me fatiguer de leurs remedes,

& je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur ſecours.

Cette ſcène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, ſe préparerent à partir pour Manſilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêcherent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autrefois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous ſuivre. Repoſe-toi toute la journée. Tu as beſoin de repos. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte que l'on ne ſe rendît à mes inſtances. Je parus ſeulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils ſortirent tous du ſoûterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adreſſai ce diſcours : Oh ça, Gil Blas, c'eſt à preſent qu'il faut avoir de la réſolution. Armes-toi de courage pour

achever ce que tu as ſi heureuſement commencé, la choſe me paroit aiſée. Domingo n'eſt point en état de s'oppoſer à ton entrepriſe, & Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saiſis cette occaſion de t'échaper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes piſtolets, & j'allai d'abord à la cuiſine; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnue, qui avoit repris ſes eſprits, & qui conſiderant toute ſon infortune, pleuroit alors & ſe déſeſpéroit : Pleurez, ma fille, lui diſoit la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs, cela vous ſoulagera. Votre ſaiſiſſement étoit dangereux; mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'apaiſera peu à peu, & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Meſſieurs qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une Princeſſe. Ils auront pour vous mille complaiſances & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai, & lui mettant un piſtolet ſur la gorge, je la preſſai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans ſa carriere, elle ſe ſentit encore aſſez attachée à la vie pour n'oſer me refuſer ceque je lui demandois. Lorſque j'eus la clef entre les mains, j'adreſſai la parole à la Dame affligée. Madame, lui dis-je, le Ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me ſuivre. Je vai vous mener où il vous plaira que je vous conduiſe. La Dame ne fut pas ſourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que rappellant tout ce qui lui reſtoit de force, elle ſe leva & vint ſe jetter à mes pieds en me conjurant de conſerver ſon honneur. Je la relevai & l'aſſurai qu'elle pouvoit compter ſur moi. Enſuite je pris des cordes que j'apperçûs dans la cuiſine, & à l'aide de la Dame je liai Léonarde au pied d'une groſſe table, en lui proteſtant que je la tuerois ſi elle pouſſoit le moindre cri. La bonne Léonarde perſuadée que je n'y manquerois pas, ſi elle oſoit me contredire, prit le

le parti de me laiſſer faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie & j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les eſpéces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de piſtoles & de doubles piſtoles qu'il y en put tenir; & pour obliger la Dame à s'en charger auſſi, je lui repreſentai qu'elle ne faiſoit que reprendre ſon bien : ce qu'elle fit ſans ſcrupule. Quand nous en eûmes une bonne proviſion, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai ſeul avec mes piſtolets en état. Je comptois bien que le vieux négre, malgré ſa goutte & ſon rhumatiſme ne me laiſſeroit pas tranquillement ſeller & brider mon cheval, & j'étois dans la réſolution de le guérir radicalement de tous ſes maux, s'il s'aviſoit de vouloir faire le méchant; mais par bonheur, il étoit alors ſi accablé des douleurs qu'il avoit ſouffertes & de celles qu'il ſouffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie ſans même qu'il parut s'en apercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on ſortoit du ſoûterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons & nous parvenous enfin à la trape. Nous eûmes beau-

coup de peine à la lever, ou plutôt pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeames aussi tôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle : la Dame monta derriere moi, & suivant au galop le premier sentier qui se presenta, nous sortîmes bien-tôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en prîmes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades; ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la Ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçûs des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derriére un homme. Nous descendîmes à la premiere hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre & qu'on nous préparoit à dîner,

je conduisis la Dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir. Ce que nous n'avions pû faire en chemin, parce que nous étions venus trop vîte. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance, & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire de Dona Mencia de Moquera.

JE suis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Mosquera. D. Martin mon pere, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez

mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchérent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminérent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu, & s'il paroissoit dans des joûtes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préférai donc à tous les autres & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baesa qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquérent l'un l'autre & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Dom André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maison de Mello, D. Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui

préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer, c'est une nécessité. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flâtons point. Il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit. Je ne serai pas en sûreté dans le Royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur, & plus encore de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en pût dire davantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras & nous ne fimes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part & me laisse dans un état qu'on ne sçauroit exprimer. Heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir: que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tous les Alguazils de Valladolid, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son ressentiment & sçût se mettre en sureté. De maniére que le Juge se voyant réduit à borner sa

vengeance à la ſeule ſatisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verſer le ſang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confiſqué.

Je demeurai dans une ſituation très-affligeante. J'avois à peine de quoi ſubſiſter. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domeſtique. Je paſſois les jours à pleurer, non une indigence que je ſuportois patiemment, mais l'abſence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis dans nos triſtes adieux qu'il auroit ſoin de m'informer de ſon ſort, dans quelque endroit du monde où ſa mauvaiſe étoile pût le conduire. Cependant ſept années s'écouleront ſans que j'entendiſſe parler de lui. L'incertitude où j'étois de ſa deſtinée me cauſoit une profonde triſteſſe. Enfin, j'apris qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le Royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce raport, en m'aſſurant qu'il avoit parfaitement connu D. Alvar de Mello, qu'il avoit ſervi dans l'armée Portugaiſe avec lui, & qu'il l'avoit vû

périr dans l'action. Il ajoûtoit à cela d'autres circonstances encore qui achevérent de me persuader que mon époux n'étoit plus. Ce raport ne servit qu'à fortifier ma douleur & qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là D. Ambrosio Mesia Carillo, Marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux Seigneurs qui par leurs maniéres galantes & polies font oublier leur âge, & sçavent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'histoire de D. Alvar, & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes, qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit & je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage; mais que dis-je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance, & même qu'il envioit le sort de mon mari,

quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vûe, & il n'eût pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver & me representa que mon époux ayant achevé son destin dans le Royaume de Fez, comme on nous l'avoit raporté, il n'étoit pas raisonnable d'enséveler plus long-tems mes charmes ; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se presentoit, que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens & son bon caractére ; mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de D. Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât ; le peu de panchant, ou plûtôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, fai-

ſoit le ſeul obſtacle que ma parente eût à lever. Auſſi ne ſe rebuta-t-elle point. Au contraire, ſon zéle pour Don Ambroſio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes parens commencerent à me preſſer d'accepter un parti ſi avantageux. J'en étois à tout moment obſédée, importunée, tourmentée. Il eſt vrai que ma miſére, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laiſſer vaincre ma réſiſtance. Il ne falloit pas moins que l'affreuſe néceſſité où j'étois pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre, je cédai à leurs preſſantes inſtances & j'épouſai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces, m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos, entre Gajal & Rodillas. Il conçût pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ſes actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres deſirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme ; & jamais amant n'a fait voir tant de complaiſance pour une maîtreſſe. J'admirois un homme d'un caractere ſi aimable, & je me conſolois en quelque

façon de la perte de D. Alvar, puisqu'enfin je faisois le bonheur d'un Seigneur tel que le Marquis : Je l'aurois passionnément aimé, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constans ne sçauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'etois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon apartement, j'apperçus dans le jardin une maniére de paysan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon Jardinier. Je pris peu garde à lui ; mais le lendemain, m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, & il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour, & après l'avoir observé quelque-tems, il me sembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable. Je poussai un grand cri. J'étois alors par bonheur seule avec Inès, celle de mes

femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une legere ressemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous, Madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vû votre premier époux. Quelle aparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de paysan? est-il même croïable qu'il vive encore? Je vais, ajoûta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin & parler à ce Villageois. Je sçaurai quel homme c'est, & je reviendrai dans un moment vous l'aprendre. Inès alla donc au Jardin, & peu de tems après je la vis rentrer dans mon apartement fort émue: Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord, & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme

qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, Don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grace. Que ma presence ne soit pas un suplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort, & vous l'avez crû avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sçai de quelle maniere vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, & que la nécessité plûtôt que l'amour vous a jetté dans les bras du Marquis. Ah, Seigneur ! interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable, puisque vous vivez.

Que ne ſuis-je encore dans la miſérable ſituation où j'étois avant que d'épouſer Don Ambroſio ? Funeſte hyménée ! hélas, j'aurois du moins dans ma miſere la conſolation de vous revoir ſans rougir.

Ma chere Mencia, reprit D. Alvar d'un air qui marquoit juſqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au Ciel. Depuis le triſte jour de mon depart de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop ſûr de votre amour, je me repréſentois ſans ceſſe la ſituation où ma fatale tendreſſe vous avoit réduite. Je me peignois Dona Mencia dans les pleurs. Vous faiſiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai, je me ſuis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plû. J'ai ſouhaité que vous euſſiez eu du panchant pour quelqu'un de mes rivaux, puiſque la préférence que vous m'aviez donnée ſur eux vous coutoit ſi cher. Ce-

pendant après ſept années de ſouffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pû réſiſter à cette envie, & la fin d'un long eſclavage m'ayant permis de la ſatisfaire, j'ai été ſous ce déguiſement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout apris. Je ſuis venu enſuite à ce château, & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me ſuis conduit pour parvenir à vous parler ſecrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye deſſein de troubler par mon ſéjour ici la félicité dont vous jouiſſez. Je vous aime plus que moi-même. Je reſpecte votre repos, & je vais après cet entretien achever loin de vous de triſtes jours que je vous ſacrifie.

Non, Don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles ! Le Ciel ne vous a point amené ici pour rien, & je ne ſouffrirai pas que vous me quittiez une ſeconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puiſſe déſormais nous ſéparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambroſio. Ne vous aſſociez point à mes malheurs. Laiſſez-m'en

ſoutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choſes ſemblables : mais plus il paroiſſoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me ſentois diſpoſée à y conſentir. Lorſqu'il me vit ferme dans la réſolution de le ſuivre, il changea tout à coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, eſt-il poſſible que vous ſoyez dans les ſentimens où vous paroiſſez être ? Ah ! puiſque vous m'aimez encore aſſez pour préférer ma miſère à la proſpérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Betancos dans le fond du Royaume de Galice. J'ai là une retraite aſſurée. Si mes diſgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reſte encore de fidéles, & qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carroſſe à Zamora par leur ſecours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & je ſuis accompagné de trois Galiciens des plus réſolus. Ils ſont armés de carabines & de piſtolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajoûta-t-il, de l'abſence de D. Ambroſio. Je vais faire venir le carroſſe juſqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le mo-

ment. J'y conſentis. D. Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de tems avec ſes trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne ſçachant que penſer de cet enlévement ſe ſauvérent fort effrayées. Inès ſeule étoit au fait, mais elle refuſa de lier ſon ſort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambroſio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zèlés Domeſtiques n'eſt point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carroſſe avec Don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierreries que j'avois avant mon ſecond mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épouſant. Nous prîme la route du Royaume de Galice, ſans ſçavoir ſi nous ſerions aſſez heureux pour arriver. Nous avions ſujet de craindre que Don Ambroſio à ſon retour ne ſe mît ſur nos traces avec un grand nombre de perſonnes & ne nous joignit. Cependant nous marchâmes pendant deux jours ſans voir paroître à nos trouſſes aucun cavalier. Nous eſpérions que la troiſiéme journée ſe paſſeroit de même, & déja nous nous entretenions

fort

fort tranquillement. D. Alvar me contoit la triste aventure qui avoit donné lieu au bruit de sa mort, comment après cinq années d'esclavage il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier sur le chemin de Leon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII.

De quelle maniére desagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus.

DOna Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce recit ; bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Séneque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'interresser pour les malheureux, & particuliérement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus,

ſi notre converſation n'eut pas été interrompue ; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit cauſé par l'arrivée du Corrégidor, ſuivi de deux Alguazils * & de pluſieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier, qui les accompagnoit, s'aprocha de moi le premier & ſe mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas beſoin de l'examiner long-tems. Par Saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint ; c'eſt lui-même. Il n'eſt pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant ſur ma parole. Je ne crains pas de m'expoſer à lui faire réparation d'honneur. Je ſuis ſûr que c'eſt un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce païs-ci.

A ce diſcours qui m'aprenoit que ce Cavalier étoit le Gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai ſurpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que ſa charge obligeoit plûtôt à tirer une mauvaiſe conſéquence de mon embarras, qu'à l'expli-

* Alguazil. C'eſt un Huiſſier exécuteur des ordres du Corrégidor, une maniére d'Exempt.

quer favorablement, jugea que l'accufation n'étoit pas màl fondée, & préfumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit emprifonner tous deux féparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu fçait s'il en valoit mieux pour cela. Si-tôt que je fus en prifon, il y vint avec fes deux furets, c'eft-à-dire fes deux Alguazils. Ils entrérent d'un air joyeux. Il fembloit qu'ils euffent un preffentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oubliérent pas leur bonne coutume, ils commencérent par me fouiller. Quelle aubeine pour ces Meffieurs ! Ils n'avoient jamais peut-être fait un fi bon coup. A chaque poignée de piftoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joie. Le Corrégidor fur-tout paroiffoit hors de lui-même. Mon enfant, me difoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faifons notre charge; mais ne crains rien, fi tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuidérent tout doucement mes poches, & me prirent ce que les voleurs même avoient refpecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurérent pas-là, leurs

mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils me tournérent de tous côtés, & me dépouillérent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénuement tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens & mes especes, me laissant tout nud sur la paille.

O vie humaine! m'écriai-je quand je me vis seul & dans cet état; que tu es remplie d'avantures bizarres & de contre-tems! Depuis que je suis sorti d'Oviedo, je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril que je retourne dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étoïs bien éloigné de penser que j'y ferois si-tôt connoissance avec le Corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint & le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à prendre courage: Allons, dis-je, Gil Blas, ais de la fer-

meté. Songe qu'après ce tems-ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te ſied-il bien de te déſeſpérer dans une priſon ordinaire, après avoir fait un ſi pénible eſſai de patience dans le ſoûterrain ? Mais hélas ! ajoûtai-je triſtement, je m'abuſe. Comment pourrai-je ſortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens, puiſqu'un priſonnier ſans argent eſt un oiſeau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'aporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, & on me laiſſa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers ſans voir perſonne que le concierge, qui avoit ſoin de venir tous les matins renouveller ma proviſion. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier converſation avec lui pour me déſennuyer un peu ; mais ce perſonnage ne répondoit rien à tout ce que je lui diſois. Il ne me fut pas poſſible d'en tirer une parole. Il entroit même & ſortoit le plus ſouvent ſans me regarder. Le ſeiziéme jour, le Corrégidor parut & me dit : Enfin mon ami, tes peines ſont finies. Tu peux t'abandonner à la joie. Je viens

t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvû que le meuletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher, Je l'attens. S'il convient de l'avanture de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne & briéve justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment que le Muletier conduit par deux Archers arriva. Je le reconnus aussi-tôt; mais le bourreau de Muletier qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne sçavoit qui j'étois & qu'il ne m'avoit jamais vû. Ah traître! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes & rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien.

Je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabelos, & à qui tu fis si grande peur. Le Muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance, & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le Corrégidor, tu vois bien que le Muletier ne convient pas de ce que tu as déposé, ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain & à l'eau, & à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regrettois le soûterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chére avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce espérance de m'échaper; au lieu que malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galéres.

CHAPITRE XIII.

Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, & où il alla.

TAndis que je passois des jours à m'égayer dans mes réflexions, mes avantures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la Ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se presenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison, & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque-tems, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vû un seul homme se montrer à cette fenêtre qui donnoit sur une cour où régnoient le silence & l'horreur. Je compris par-là que je faisois du bruit dans la ville, mais je ne sçavois si j'en devois concevoir un bon ou un mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit Chantre de Mondonnedo, qui avoit aussi-bien que moi craint la question & pris la fuite.

ſuite. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous ſaluâmes de part & d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produiſit deux effets dans l'eſprit de mes Auditeurs : Je les fis rire, & je m'attirai leur pitié. De ſon côté, le Chantre me conta ce qui s'étoit paſſé dans l'hôtellerie de Cacabelos entre le Muletier & la jeune femme après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'aprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Enſuite prenant congé de moi, il me promit que ſans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors toutes les perſonnes qui étoient venues là comme lui par curioſité, me témoignérent que mon malheur excitoit leur compaſſion. Ils m'aſſurérent même qu'ils ſe joindroient au petit Chantre, & feroient tout leur poſſible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promeſſe. Ils parlérent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, ſur-tout lorſque le Chantre lui eût conté ce qu'il ſçavoit, vint trois

ſemaines après dans ma priſon : Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici ſi j'étois un Juge plus ſévére : mais je ne veux pas traîner les choſes en longueur. Va, tu es libre. Tu peux ſortir quand il te plaira. Mais dis-moi, pourſuivit-il, ſi l'on te menoit dans la forêt où eſt le ſouterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, Seigneur, lui répondis-je, comme je n'y ſuis entré que la nuit & que j'en ſuis ſorti avant le jour, il me ſeroit impoſſible de reconnoître l'endroit où il eſt. La-deſſus le Juge ſe retira en diſant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ſes guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtérent tous deux d'un air grave & ſans me dire un ſeul mot, mon pourpoint & mon haut de chauſſes qui étoient d'un drap fin & preſque neuf, puis m-ayant revêtu d'une vieille ſouguenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confuſion que j'avois de me voir ſi mal équipé modéroit la joye qu'ont ordinairement les priſonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de ſortir

de la Ville à l'heure même pour me souftraire aux yeux du peuple , dont je ne foutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoiffance pourtant l'emporta fur ma honte. J'allai remercier le petit Chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne pût s'empêcher de rire , lorfqu'il m'apperçut. Comme vous voilà , me dit-il , je ne vous ai pas reconnu d'abord fous cet habillement. La Juftice , à ce que je vois , vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la Juftice , lui répondis-je. Elle eft très-équitable. Je voudrois feulement que tous fes Officiers fuffent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laiffer mon habit. Il me femble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens , reprit-il ; mais on vous dira que ce font de formalités qui s'obfervent. Hé vous imaginez-vous , par exemple , que votre cheval ait été rendu à fon premier maître ? non pas s'il vous plaît. Il eft actuellement dans les écuries du Greffier , où il a été dépofé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre Gentilhomme en retire feulement la croupiére. Mais changeons de difcours , continua-t-il. Quel eft votre deffein ? que préten

dez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles. J'acheterai une soutanelle neuve, & me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chére quand on voyage sans argent. Je vous entens, repliqua-t-il, & je vous offre ma bourse. Elle est un peu plate à la vérité ; mais vous sçavez qu'un Chantre n'est pas un Evêque. En même-tems, il la tira, & me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pûs me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, & je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai, & sortis de la Ville sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit Chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trou-

vai très-peu d'eſpeces ; & quelles eſpeces encore ? de la menue monnoye. Par bonheur j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, & il me reſtoit encore quelque réaux lorſque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'eſt pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôteſſe étoit une petite femme fort ſéche, vive & hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaiſe mine qu'elle me fit, que ma ſouguenille n'étoit guère de ſon goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'aſſis à une table, je mangeai du pain & du fromage, & bûs quelques coups d'un vin déteſtable qu'on m'aporta. Pendant ce repas qui s'accordoit aſſez avec mon habillement, je voulus entrer en converſation avec l'hôteſſe, qui me fit aſſez connoître par une grimace dédaigneuſe qu'elle mépriſoit mon entretien. Je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit le Marquis de la Guardia, ſi ſon château étoit éloigné du bourg, & ſur-tout ſi elle ſçavoit ce que la Marquiſe ſa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choſes, me répondit-elle

d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaiſe grace, que le château de D. Ambroſio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je ſouhaitois de me repoſer & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôteſſe ne me lançant un regard où le mépris étoit peint? Je n'ai point de chambre pour les gens qui ſont leur ſouper d'un morceau de fromage. Tous mes lits ſont retenus. J'attens des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce ſoir. Tout ce que je puis faire pour votre ſervice, c'eſt de vous mettre dans ma grange. Ce ne ſera pas je penſe la premiere fois que vous aurez couché ſur la paille. Elle ne croyoit pas ſi bien dire qu'elle diſoit; je ne repliquai point à ſon diſcours, & je me déterminai ſagement à gagner le paillier ſur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis longtems étoit fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

De la réception que Dona Mencia lui fit à Burgos.

JE ne fus pas pareſſeux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôteſſe qui étoit déja ſur pied, & qui me parut un peu moins fiere & de meilleure humeur que le ſoir précédent. Ce que j'attribuai à la preſence de trois honnêtes archers de la ſainte Hermandad qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familiére. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, & c'étoit ſans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adreſſai par hazard à un homme du caractere de mon hôte de Pennaflor. Il ne ſe contenta pas de répondre à la queſtion que je lui faiſois ; il m'apprit que Don Ambroſio étoit mort depuis trois ſemaines, & que la Marquiſe ſa femme s'étoit retirée dans un Couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai

auſſi-tôt vers cette Ville, au lieu de ſuivre la route du château, comme j'en avois eu deſſein auparavant, & je volai d'abord au Monaſtere où demeuroit Dona Mencia. Je priai la Tourriere de dire à cette Dame qu'un jeune homme nouvellement ſorti des priſons d'Aſtorga ſouhaitoit de lui parler. La Tourriere alla ſur le champ faire ce que je déſirois. Elle revint un moment après & me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas long-tems ſans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de D. Ambroſio.

Soyez le bien venu, me dit cette Dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une perſonne d'Aſtorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, & de vous dire que je vous priois inſtamment de me venir chercher au ſortir de votre priſon. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bien-tôt, les choſes que j'avois dites au Corrégidor à votre décharge ſuffiſant pour cela. Auſſi m'a-t-on fait réponſe que vous aviez recouvré la liberté; mais qu'on ne ſçavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaiſir de vous

témoigner ma reconnoiſſance, ce qui m'auroit bien mortifiée. Conſolez-vous, ajouta-elle, en remarquant la honte que j'avois de me preſenter à ſes yeux ſous un miſérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous faſſe pas de peine. Après le ſervice important que vous m'avez rendu je ſerois la plus ingrate de toutes les femmes, ſi je ne faiſois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaiſe ſituation où vous êtes. Je le dois, & je le puis. J'ai des biens aſſez conſidérables pour pouvoir m'acquitter envers vous ſans m'incommoder.

Vous ſçavez, continua-t-elle, mes aventures juſqu'au jour où nous fûmes empriſonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'eſt arrivé depuis ce tems-là. Lorſque le Corrégidor d'Aſtorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle recit de mon hiſtoire, je me rendis au château d'Ambroſio. Mon retour y cauſa une extrême ſurpriſe; mais on me dit que je revenois trop tard, que le Marquis frapé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, & que les Médecins deſeſpéroient de ſa vie

Ce fut pour moi un nouveau ſujet de me plaindre de la rigueur de ma deſtinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'entrai dans ſa chambre & courus me jetter à genoux au chevet de ſon lit, le viſage couvert de larmes & le cœur preſſé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'apperçut ? venez-vous contempler votre ouvrage ? ne vous ſuffit-il pas de m'ôter la vie ? faut-il pour vous contenter que vos yeux ſoient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux ; & ſans le triſte accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même-tems, je lui appris que D. Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'enſuite on m'avoit menée dans un ſoûterrain. Je racontai tout le reſte, & lorſque j'eus achevé de parler, Don Ambroſio me tendit la main. C'eſt aſſez, me dit-il tendrement ; je ceſſe de me plaindre de vous, Hé ! dois-je en effet vous faire des reproches ? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le ſuivre : puis-je blâmer cette conduite ? non, Madame, j'aurois tort d'en-

murmurer. Auſſi n'ai-je point voulu qu'on vous pourſuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je reſpectois dans votre raviſſeur ſes droits ſacrés & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais juſtice, & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendreſſe. Oui, ma chere Mencia, votre préſence me comble de joie; mais hélas! je n'en jouirai pas long-tems. Je ſens aprocher ma derniere heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublérent. Je reſſentis & fis éclater une affliction immodérée. D. Alvar que j'adorois m'a fait verſer moins de larmes. D. Ambroſio n'avoit pas un faux preſſentiment de ſa mort, il mourut dès le lendemain, & je demeurai maîtreſſe du bien conſidérable dont il m'avoit avantagée en m'épouſant. Je n'en prétens pas faire un mauvais uſage. On ne me verra point, quoique je ſois jeune encore, paſſer dans les bras d'un troiſiéme époux. Outre que cela ne convient, ce me ſemble qu'à des femmes ſans pudeur & ſans délicateſſe, je vous dirai que je n'ai plus de

goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce Couvent & en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains, en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la Dame, & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie, j'entrai dans la premiere que je rencontrai. Je demandai une chambre ; & pour prévenir la mauvaise opinion que ma souguenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots l'hôte appellé Majuelo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au

travers de mon habillement il démêloit en moi quelque chose de noble, & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un Gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traitre me railloit, & pour mettre fin tout à coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse, je comptai même devant lui mes ducats sur une table, & je m'aperçus que mes espéces le disposoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un frippier. Il vous apportera toutes sortes d'habits, & vous serez habillé sur le champ. J'aprouvai ce conseil & résolus de le suivre; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.



CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau preſent qu'il reçut de la Dame, & dans quel équipage il partit de Burgos.

ON me ſervit une copieuſe fricaſſée de pieds de mouton que je mangeai preſque toute entiére. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un aſſez bon lit, & j'eſpérois qu'un profond ſommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes ſens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je faſſe, diſois-je ? ſuivrai-je mon premier deſſein ? acheterai-je une ſoutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? pourquoi m'habiller en Licentié ? ai-je envie de me conſacrer à l'état Eccléſiaſtique ? y ſuis-je entraîné par mon penchant ? non. Je me ſens même des inclinations très-opoſées à ce parti-là. Je veux porter l'épée & tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que sous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête & lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la derniére impatience, & ses premiers rayons ne frapérent pas plûtôt mes yeux que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'apellai les valets qui étoient encore au lit, & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bien-tôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement & me dit : Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confreres, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs, je suis le seul fripier qui ait de la morale,

je me borne à un prix raiſonnable, je me contente de la livre pour ſol, je veux dire du ſol pour livre. Graces au Ciel, j'exerce rondement ma profeſſion.

Le fripier après ce préambule, que je pris ſottement au pied de la lettre, dit à ſes garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes ſortes de couleurs. On m'en fit voir pluſieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modeſtes ; mais ils m'en firent eſſayer un qui ſembloit avoir été fait exprès pour ma taille, & qui m'èblouit, quoiqu'il fût un peu paſſé. C'étoit un pourpoint à manche tailladées, avec un haut-de-chauſſes & un manteau. Le tout de velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là & je le marchandai. Le fripier qui s'aperçût qu'il me plaiſoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu, s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoiſſez. Aprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume, & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau ; & pour la broderie, avouez que rien n'eſt mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous

voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me presentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois; & comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement, je crois que malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sol, il sortit avec ses garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint & un haut-de-chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soye, des souliers & une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé ! Mes

yeux ne pouvoient, pour ainſi dire, ſe raſſaſier de mon ajuſtement. Jamais paon n'a regardé ſon plumage avec plus de complaiſance. Dès ce jour-là je fis une ſeconde viſite à Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du ſervice que je lui avois rendu. Là-deſſus, grands complimens de part & d'autre. Puis me ſouhaitant toute ſorte de proſpérités, elle me dit adieu, & ſe retira ſans me donner rien autre choſe qu'une bague de trente piſtoles, qu'elle me pria de garder pour me ſouvenir d'elle.

Je demeurai bien ſot avec ma bague. J'avois compté ſur un preſent plus conſidérable. Ainſi peu content de la généroſité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit ſur mes pas, & qui tout à coup ſe débarraſſant de ſon manteau qu'il avoit ſur le nez, laiſſa voir un gros ſac qu'il portoit ſous l'aiſſelle. A la vue du ſac qui avoit tout l'air d'être plein d'eſpeces, j'ouvris de grands yeux, auſſi-bien que quelques perſonnes qui étoient préſentes, & je crus entendre la voix d'un Séraphin lorſque cet homme me dit

en poſant le ſac ſur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquiſe vous envoye. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilités, & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai ſur le ſac comme un faucon ſur ſa proye & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai ſans perdre de tems & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour ſçavoir ce qu'il y avoit dans le ſac. La vue de mes eſpeces étalées ſur une table le frapa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voila bien de l'argent. Il faut, pourſuivit-il en ſouriant d'un air malicieux, que vous ſçachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos & vous avez déja des Marquiſes ſous contribution.

Ce diſcours ne me déplût point. Je fus tenté de laiſſer Majuelo dans ſon erreur. Je ſentois qu'elle me faiſoit plaiſir. Je ne m'étonne pas ſi les jeunes gens aiment à paſſer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta ſur ma vanité. Je déſabuſai mon hôte. Je lui contai l'hiſtoire

de D. Mencia qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; & comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous, & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flâterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la Cour. Je vous conseille d'y aller & de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs, autrement, vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les Grands, ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il, vous êtes jeune, bienfait, & quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'a-

vis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paroiſſiez ſans ſuite. On juge là comme ailleurs ſur les aparences , & vous n'y ſerez conſidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet , un domeſtique fidèle, un garçon ſage ; en un mot , un homme de ma main. Achetez deux mules , l'une pour vous , l'autre pour lui , & partez le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

Ce conſeil étoit trop de mon goût , pour ne le pas ſuivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules , & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans , qui avoit l'air ſimple & dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Galice , & qu'il ſe nommoit Ambroiſe de Lamela. Ce qui me parut ſingulier , c'eſt qu'au lieu de reſſembler aux autres Domeſtiques qui ſont ordinairement fort intéreſſés , celui-ci ne ſe ſoucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à ſe contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai auſſi des bottines avec une valiſe pour ſerrer mon linge & mes ducats. Enſuite je ſatisfis mon hôte , & le

jour ſuivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſperité.

Nous couchâmes à Duennas la premiére journée, & nous arrivâmes la ſeconde à Valladolid ſur les quatre heures après midi. Nous deſcendimes à une hôtellerie qui me ſembla devoir être une des meilleures de la Ville. Je laiſſai le ſoin des mules à mon valet, & montai dans une chambre où je fis porter ma valiſe par un garçon du logis. Comme je me ſentois un peu fatigué, je me jettai ſur mon lit ſans ôter mes bottines, & je m'endormis inſenſiblement. Il étoit preſque nuit lorſque je me réveillai. J'apellai Ambroiſe. Il ne ſe trouva point dans l'hôtellerie, mais il y arriva bien-tôt. Je lui demandai d'où il venoit : il me répondit d'un air pieux, qu'il ſortoit d'une Egliſe où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préſervés de tout mauvais accident depuis Burgos juſqu'à


P. 119

Valadolid. J'aprouvai ſon action. Enſuite je lui ordonnai de mettre un poulet pour mon ſouper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une Dame qui me parut plus belle que jeune & très-richement vêtue. Elle s'apuyoit ſur un vieil Ecuyer, & un petit Maure lui portoit la queue. Je ne fus pas peu ſurpris, quand cette Dame après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda ſi par hazard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane. Je n'eus pas ſi-tôt répondu que oui, qu'elle quitta la main de ſon Ecuyer pour venir m'embraſſer avec un tranſport de joie qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, ſoit à jamais beni de cette aventure? C'eſt vous, Seigneur Cavalier, c'eſt vous que je cherche. A ce début, je me reſſouvins du paraſite de Pennaflor, & j'allois ſoupçonner la Dame d'être une franche aventuriére; mais ce qu'elle ajoûta m'en fit juger plus avantageuſement. Je ſuis, pourſuivit-elle, couſine germaine de Dona Mencia de Moſquera qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de ſa part. Elle

me mande qu'ayant apris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la Ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont, & j'ai jugé, sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, & particuliérement à ma chere cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre & representer à la Dame que je pourrois l'incommoder chez elle; mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid. Ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle & son vieux Ecuyer, & je me laissai de cette maniére enlever de l'hôtellerie au grand déplaisir de l'hôte, se voyant par-là sévré

févré de la dépenfe qu'il avoit compté que je ferois chez lui avec la Dame, l'Ecuyer & le petit Maure.

Notre carroffe après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en defcendîmes pour entrer dans une affez grande maifon, & nous montâmes dans un apartement qui n'étoit pas mal propre, & que vingt ou trente bougies éclairoient. Il y avoit là plufieurs Domeftiques à qui la Dame demanda d'abord fi D. Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adreffant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frere qui doit revenir ce foir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable furprife pour lui de trouver dans fa maifon un homme à qui toute notre famille eft fi redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainfi, nous entendîmes du bruit, & nous aprîmes en même-tems qu'il étoit caufé par l'arrivée de Dom Raphaël. Ce Cavalier parut bien-tôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je fuis ravie de votre retour, mon frere, lui dit la Dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne fçaurions affez recon-

noître ce qu'il a fait pour Dona Mencia notre parente. Tenez, a oûta-t-elle en lui presentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. D. Raphaël ouvrit le billet & lut tout haut ces mots : *Ma chere Camille, le Seigneur Gil Blas de Santillane qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de partir pour la Cour, il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang & plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler & de le retenir quelque-tems chèz vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur recevra de vous & de Don Raphaël mon cousin, toute sorte de bons traitements. A Burgos, votre affectionnée cousine, Dona Mencia.*

Comment, s'écria D. Raphaël, après avoir lû la Lettre, c'est à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie? Ah, je rends graces au Ciel de cette heureuse rencontre! En parlant de cette sorte, il s'aprocha de moi, & me serrant étroitement entre ses bras: Quelle joye, poursuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la Marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'a-

voit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid. Cela suffisoit. Nous sçavons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le Cavalier, la Dame & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Ils ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la santé de Dona Mencia. Je suivois son exemple, & il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit

ſon tems pour cela, comme ſi elle eût craint que ſon frere ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me perſuader que la Dame en tenoit, & je me flâtai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeuraſſe à Valladolid. Cette eſpérance fut cauſe que je me rendis ſans peine à la priére qu'ils me firent de vouloir bien paſſer quelques jours chez eux. Ils me remercierent de ma complaiſance, & la joye qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à ſon gré.

Dom Raphël me voyant déterminé à faire quelque ſéjour chez lui, me propoſa de me mener à ſon château. Il m'en fit une deſcription magnifique, & me parla des plaiſirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, diſoit-il, nous prendrons le divertiſſement de la chaſſe, tantôt celui de la pêche; & ſi vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'eſpére que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la propoſition, & il fut réſolu que nous irîons à ce beau château dès le jour ſuivant. Nous nous levâmes de table en for-

mant un si agréable dessein. D. Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la Dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main & regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli. Mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fachée, repri--elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt ; & pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été Gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Isles Philippines, m'a donné ce rubis. Les Jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussi-tôt

elle prit ma bague & me mit la ſienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une maniere galante de faire un preſent, Camille me ſerra la main & me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon ſoir & ſe retira toute confuſe, comme ſi elle eût eu honte de me faire trop connoître ſes ſentimens.

Quoique galant des plus novices, je ſentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi : & je jugai que je ne paſſerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flâteuſe & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, aprés avoir dit à mon valet de me venir reveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de ſonger à me repoſer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valiſe qui étoit ſur une table & mon rubis m'inſpirerent. Graces au Ciel, diſois-je, ſi j'ai été malheureux, je ne le ſuis plus. Mille ducats d'un côté ; une bague de trois cens piſtoles de l'autre, me voilà pour long-tems en fonds. Majuelo ne m'a point flatté. Je le vois bien, j'enflammerai mille femmes à Madrid, puiſque

j'ai plu ſi facilement à Camille. Les bontés de cette généreuſe Dame ſe préſentoient à mon eſprit avec tous leurs charmes, & je goûtois auſſi par avance le divertiſſement que D. Raphaël me préparoit dans ſon château. Cependant parmi tant d'images de plaiſir, le ſommeil ne laiſſa pas de venir répandre ſur moi ſes pavots. Dès que je me ſentis aſſoupir, je me deshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorſque je me réveillai, je m'aperçus qu'il étoit déja tard. Je fus aſſez ſurpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçû de moi. Ambroiſe, dis-je en moi-même, mon fidéle Ambroiſe eſt à l'Egliſe, ou bien il eſt aujourd'hui fort pareſſeux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaiſe; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valiſe, je le ſoupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaicir mes ſoupçons, j'ouvris la porte de ma chambre & j'appellai l'hypocrite à pluſieurs repriſes. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit: Que ſouhaitez-vous, Seigneur? tous vos gens ſont ſortis de ma maiſon avant le jour. Comment de votre maiſon, m'écriai-je? Eſt-ce

que je ne ſuis pas ici chez D. Rphaël : Je ne ſçai ce que c'eſt que ce Cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, & j'en ſuis l'hôte. Hier au ſoir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a ſoupé avec vous vint ici, & arrêta cet apartement pour un grand Seigneur, diſoit-elle, qui voïage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors aufait. Je ſçus ce que je devois penſer de Camille & de D. Raphaël ; & je compris que mon valet ayant une entiére connoiſſance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triſte incident, & de ſonger qu'il ne me feroit point arrivé ſi je n'euſſe pas eu l'indiſcrétion de m'ouvrir à Majuélo ſans néceſſité, je m'en pris à la fortune innocente & maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'avanture qu'il ſçavoit peut-être auſſi bien que moi, ſe montra ſenſible à ma douleur. Il me plaignit & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette ſcène ſe fût paſſée chez lui ; mais je crois, malgré ſes démonſtrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'Hôtel garni.

LOrſque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plûtôt me roidir contre mon mauvais ſort. Je rapellai mon courage, & pour me conſoler, je diſois en m'habillant : Je ſuis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette diſcrétion. Ils avoient même été aſſez généreux pour me laiſſer mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je ſortis de l'hôtel garni, ſans avoir, Dieu merci, beſoin de perſonne pour porter mes hardes. La premiere choſe que je fis, fut d'aller voir ſi mes mules ne ſeroient pas dans l'hôtellerie où j'étois deſcendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroiſe ne les y avoit pas laiſſées, & plût au Ciel que j'euſſe toujours jugé

auſſi ſainement de lui. J'apris que dès le ſoir même, il avoit eu ſoin de les en retirer. Ainſi, comptant de ne les plus revoir non plus que ma chere valiſe, je marchois triſtement dans les rues en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à Dona Mencia ; mais conſidérant que ce ſeroit abuſer des bontés de cette Dame, & que d'ailleurs je paſſerois pour une bête, j'abandonnai cette penſée. Je jurai bien auſſi que dans la ſuite je ſerois en garde contre les femmes. Je me ſerois alors défié de la chaſte Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux ſur ma bague, & quand je venois à ſonger que c'étoit un preſent de Camille, j'en ſoupirois de douleur. Hélas! diſois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui le troquent. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que j'aille chez un Jouailler pour être perſuadé que je ſuis un ſot.

Je ne laiſſai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'eſtima trois ducats. A cette eſtimation, quoi qu'elle ne m'étonnât point, je don-

nai au diable la niéce du Gouverneur des Isles Philippines, ou plûtôt je ne fis que lui en renouveller le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du Barbier Nunez, que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le Docteur Godinez sur les universaux & sur les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embrassames tous deux avec cordialité. Hé, mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joye que j'en ressens.... Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un Prince ! Une belle épée, des bas de soye, un pourpoint & un manteau de velours, relevé d'une broderie d'argent. Malepeste ! Cela sent diable-

ment les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ſes largeſſes. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne ſont pas ſi floriſſantes que tu te l'imagines : à d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le diſcret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monſieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plait ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne ? Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, aprens, mon ami, que j'en ſuis la dupe.

Je prononçai ces dernieres paroles ſi triſtement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me preſſa de lui dire pourquoi je me plaignois ainſi du beau ſexe. Je me réſolus ſans peine à contenter ſa curioſité, mais comme j'avois un aſſez long recit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous ſéparer ſitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenirr plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie d'Oviedo. Il trouva mes aventures aſſez bizarres, & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beau-

coup de part à la fâcheuſe ſituation où j'étois, il me dit : Il faut ſe conſoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'eſt par-là qu'une ame forte & courageuſe ſe diſtingue des ames foibles. Un homme d'eſprit eſt-il dans la miſére, il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais, comme dit Ciceron, il ne doit ſe laiſſer abattre juſqu'à ne ſe plus ſouvenir qu'il eſt homme. Pour moi, je ſuis de ce caractére-là. Mes diſgraces ne m'accablent point. Je ſuis toujours au-deſſus de la mauvaiſe fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviedo : J'en étois aimé. Je la demandai en mariage à ſon pere ; il me refuſa. Un autre en ſeroit mort de douleur : moi, admire la force de mon eſprit, j'enlevai la petite perſonne. Elle étoit vive, étourdie, coquette, le plaiſir, par conſéquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant ſix mois dans le Royaume de Galice ; de-là, comme je l'avois miſe dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre ſujet de déſeſpoir. Je ne ſuc-

combai point encore ſous le poids de ce nouveau malheur ; & plus ſage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit ſoufflé mon Héléne, je lui ſçûs bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Aſturies, pour éviter toute diſcuſſion avec la Juſtice, je m'avançai dans le Royaume de Léon, dépenſant de ville en ville l'argent qui me reſtoit de l'enlévement de mon infante ; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviedo, & nous n'étions pas mal nipés ; mais tout ce que j'avois poſſédé ſe diſſipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un ſeul ducat, ſur quoi je fus obligé d'acheter une paire de ſouliers. Le reſte ne me mena pas bien loin. Ma ſituation devint embarraſſante. Je commençois déja même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je réſolus de me mettre dans le ſervice. Je me plaçai d'abord chez un gros Marchand de draps qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un aſyle contre l'abſtinence, & en même tems un grand embarras. Le pere m'ordonna d'épier ſon fils : le fils me

pria de l'aider à tromper ſon pere. Il falloit opter. Je préférai la priére au commandement, & cette préférence me fit donner mon congé. Je paſſai enſuite au ſervice d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enſeigner les principes de ſon art ; mais en me les montrant il me laiſſoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture & du ſéjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maiſon d'un Adminiſtrateur de l'Hôpital. J'y demeure encore & je ſuis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordonnez mon maître eſt un homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux baiſſés avec un gros roſaire à la main. On dit que dès ſa jeuneſſe, n'ayant en vûe que le bien des pauvres, il s'y eſt attaché avec un zele infatigable. Auſſi ſes ſoins ne ſont-ils pas demeurés ſans récompenſe. Tout lui a proſpéré. Quelle bénédiction ! en faiſant les affaires des pauvres, il s'eſt enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce diſcours, je lui dis : Je ſuis bien aiſe que tu ſois ſatisfait de ton ſort ; mais, entre

nous, tu pourrois, ce me ſemble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un ſujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penſes pas. Gil Blas, me répondit-il, ſçache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de ſituation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais eſt pénible, je l'avoue, pour un imbécille; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'eſprit. Un génie ſupérieur qui ſe met en condition, ne fait pas ſon ſervice matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maiſon, pour commander plutôt que pour ſervir. Il commence par étudier ſon maître. Il ſe prête à ſes défauts, gagne ſa confiance & le mene enſuite par le nez. C'eſt ainſi que je me ſuis conduit chez mon Adminiſtrateur. Je connus d'abord le Pélerin. Je m'aperçûs qu'il vouloit paſſer pour un ſaint perſonnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus; je le copiai, & jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, & je ſuis devenu peu à peu ſon *Factotum*. J'eſpere que quelque

quelque jour je pourrai ſous ſes auſpices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune auſſi, car je me ſens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles eſpérances, repris-je, mon cher Fabrice ; & je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier deſſein. Je vais convertir mon habit brodé en ſoutanelle, me rendre à Salamanque ; & là, me rangeant ſous les drapeaux de l'Univerſité, remplir l'emploi de Précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice ! l'agréable imagination ! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant ! Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Si-tôt que tu ſeras placé, toute la maiſon t'obſervera. Tes moindres actions ſeront ſcrupuleuſement examinées. Il faudra que tu te contraignes ſans ceſſe. Que tu te pares d'un extérieur hypocrite, & paroiſſe poſſéder toutes les vertus. Tu n'auras preſque pas un moment à donner à tes plaiſirs. Cenſeur éternel de ton écolier, tu paſſeras les journée à lui enſeigner le Latin & à le reprendre quand il dira ou fera des

choſes contre la bienſéance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel ſera le fruit de tes ſoins ? Si le petit Gentilhomme eſt un mauvais ſujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & ſes parens te renvoyeront ſans récompenſe. Peut-être même ſans te payer les appointements qui te feront dus. Ne me parle donc point d'un poſte de Précepteur. C'eſt un Bénéfice à charge d'ame. Mais parle moi de l'emploi d'un laquais. C'eſt un Bénéfice ſimple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie ſupérieur qui le ſert les flatte, & ſouvent même les fait tourner à ſon profit. Un valet vit ſans inquiétude dans une bonne maiſon. Après avoir bû & mangé tout ſon ſaoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, ſans s'embarraſſer du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, pourſuivit-il, ſi je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil-Blas, perds pour jamais l'envie d'être Précepteur, & ſuis mon exemple. Oui ; mais Fabrice, lui repartis-je, on ne

trouve pas tous les jours des Adminiſtrateurs ; & ſi je me réſolvois à ſervir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raiſon, me dit-il ; & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne ſeroit que pour attacher un galant homme à l'Univerſité.

La prochaine miſére dont j'étois menacé, & l'air ſatisfait qu'avoit Fabrice me perſuadant encore plus que ſes raiſons, je me déterminai à me mettre dans le ſervice. Là-deſſus nous ſortîmes du cabaret, & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adreſſent la plûpart des laquais qui ſont ſur le pavé. Il a des griſons qui l'informent de tout ce qui ſe paſſe dans les familles. Il ſçait où l'on a beſoin de valets, & il tient un regiſtre exact, non-ſeulement des places vacantes, mais même des bonnes & des mauvaiſes qualités des maîtres. C'eſt un homme qui a été frere dans je ne ſçai quel Couvent de Religieux. Enfin, c'eſt lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adreſſe ſi ſingulier, le fils du Barbier Nunez me mena dans un cul-de-

ſac. Nous entrâmes dans une petite maiſon, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit ſur une table. Nous le ſaluâmes, aſſez reſpectueuſement même; mais ſoit qu'il fût fier de ſon naturel, ſoit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir ſon monde cavaliérement, il ne ſe leva point. Il ſe contenta de nous faire une légére inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particuliere. Je vis bien qu'il étoit ſurpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais. Il avoit plûtôt lieu de penſer que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puiſque Fabrice lui dit d'abord: Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous préſente le meilleur de mes amis. C'eſt un garçon de famille que ſes malheurs réduiſent à la néceſſité de ſervir. Enſeignez-lui, de grace, une bonne condition, & comptez ſur ſa reconnoiſſance. Meſſieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres, avant qu'on vous

place, vous faites les plus belles promesses du monde. Etes-vous bien placés, vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, lui repliqua Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pû les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de Commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un Auteur. Je pris alors la parole & dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoissance précedât le service. En même-tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer-là si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manieres. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer, & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets, & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme empor-

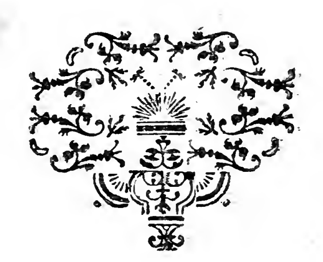
té, brutal & fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frape, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait; ce Capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval, Douairiere sur année, hargneuse & bizarre, est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire; encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison depuis dix ans un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer, & qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'est un Médecin Chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remédes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh, je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu, vous nous enseignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne som-

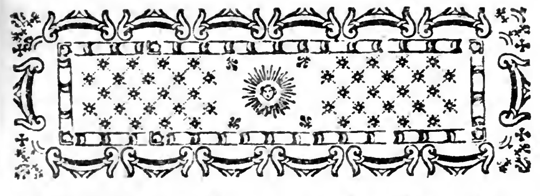
mes pas au bout. Il y a dequoi vous contenter. Là-dessus, il continua de lire de cette sorte: Dona Alfonsa de Solis, vieille dévote qui passe les deux tiers de la journée dans l'Eglise, & veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le Licentié Sedillo, vieux Chanoine du Chapitre de cette Ville, chassa hier au soir son valet. Halte-là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poste. Le Licentié Sedillo est des amis de mon maître, & je le connois parfaitement. Je sçai qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la Dame Jacinte, & qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement & l'on y fait très-bonne chere. D'ailleurs, le Chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux, qui fera bien-tôt son testament. Il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet. Gil Blas, ajoûta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licentié. Je veux te presenter moi-même & te servir de répondant.

A ces mots, de crainte de manquer une ſi belle occaſion, nous prîmes bruſquement congé du Seigneur Arias, qui m'aſſura pour mon argent, que ſi cette condition m'échapoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une auſſi bonne.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Fabrice mene & fait recevoir Gil Blas chez le Licentié Sedillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante.

NOus avions si grande peur d'arriver trop tard chez le vieux Licentié, que nous ne fimes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frapâmes. Une fille de

dix ans, que la Gouvernante faisoit passer pour sa niéce en dépit de la médisance, vint ouvrir; & comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une personne déja parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admirai particuliérement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clefs, & de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluames avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste & les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licentié Sédillo, & je viens lui en presenter un dont j'espére qu'il sera content. La Gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement; & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchoit la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunnez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgraces qui

l'oblige à ſe mettre en condition. Il ſe conſolera de ſes malheurs, ajoûta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maiſon & de vivre avec la vertueuſe Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate ceſſa de me regarder pour conſidérer le gracieux perſonnage qui lui parloit, & frapée de ſes traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuſe de vous avoir vû, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaſte Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'eſt bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je ſuis venu deux fois dans cette maiſon avec mon maître le Seigneur Manuel Ordonnez, Adminiſtrateur de l'Hôpital. Hé, juſtement, repliqua la Gouvernante, je m'en ſouviens & je vous remets. Ah! puiſque vous apartenez au Seigneur Ordonnez, il faut que vous ſoyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge, & ce jeune homme ne ſçauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, pourſuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sedillo. Je crois qu'il ſera bien aiſe d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivimes la Dame Jacinte. Le Chanoine étoit logé par bas, & son appartement consistoit en quatre piéces de plein pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la premiére, & nous y laissa pour passer dans la seconde où étoit le Licentié. Après y avoir demeuré quelque-tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, & les jambes apuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous aprochâmes de lui sans ménager les révérences, & Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite, & s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de Philosophie; comme s'il eût fallu que je fusse un grand Philosophe pour devenir valet d'un Chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jetter de la poudre aux yeux du Licentié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la

Dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon ſervice le garçon que tu m'amenes. Il me revient aſſez, & je juge favorablement de ſes mœurs, puiſqu'il m'eſt préſenté par un domeſtique du Seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à reſter là. Dès qu'il fut ſorti, le Licentié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie, & par ſes queſtions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon hiſtoire. Je les divertis tous deux, ſurtout par le récit de ma derniére aventure. Camille & D. Raphaël leur donnerent une ſi forte envie de rire qu'il en penſa coûter la vie au vieux goutteux ; car comme il rioit de toute ſa force, il lui prit une toux ſi violente, que je crus qu'il alloit paſſer. Il n'avoit pas encore fait ſon teſtament, jugez ſi la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue courir au ſecours du bon homme, & faiſant ce qu'on fait pour ſoula-

ger les enfans qui touſſent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'un fauſſe alarme. Le vieillard ceſſa de touſſer & ſa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon recit ; mais la Dame Jacinte craignant une ſeconde toux, s'y opoſa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garderobe, où parmi pluſieurs habits étoit celui de mon prédéceſſeur. Elle me le fit prendre & mit à ſa place le mien, que je n'étois pas fâché de conſerver, dans l'eſpérance qu'il me ſerviroit encore. Nous allâmes enſuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuiſine. Il eſt vrai que j'en avois fait l'heureux aprentiſſage ſous la Dame Léonarde, qui pouvoit paſſer pour une bonne cuiſiniére. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être ſur le cuiſinier même de l'Archevéché de Tolede. Elle excelloit en tout. On trouvoit ſes biſques exquiſes, tant elle ſçavoit bien choiſir & mêler les ſucs des viandes qu'elle y faiſoit entrer, & ſes hachis étoient aſſaiſonnés d'une maniére qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dî-

ner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du Chanoine, où pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette & la lui attacha aux épaules. Un moment après je servis un potage qu'on auroit pû présenter au plus fameux Directeur de Madrid, & deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un Viceroi, si la Dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du Licentié. A la vûe de ces bons plats, mon vieux maître que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entiérement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller & de ses coussins, & se disposa gayement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit sur la nappe & sur sa serviette la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la Dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire

de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna ſur les entrées & ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il ſe fut bien empiffré, la Béate lui détacha ſa ſerviette, lui remit ſon oreiller & ſes couſſins, puis le laiſſant dans ſon fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous deſſervîmes & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle maniere dînoit tous les jours notre Chanoine; qui étoit peut-être le plus grand mangeur du Chapitre. Mais il ſoupoit plus légerement. Il ſe contentoit d'un poulet ou d'un lapin avec quelques compotes de fruits. Je faiſois bonne chere dans cette maiſon. J'y menois un vie très-douce. Je n'y avois qu'un déſagrément: c'eſt qu'il me falloit veiller mon Maître & paſſer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure ſon pot de chambre, il étoit ſujet à ſuer, & quand cela arrivoit, il falloit lui changer de chemiſe. Gil Blas, me dit-

il dès la feconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la Dame Jacinte, & de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnois moi-même. C'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chere que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur; & j'ai bien fait. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement sincére qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote, car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes g ns. Graces au Ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfere aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, Monsieur, dis-je alors au Licentié. La reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans

doute, reprit-il, & mon teſtament fera bien voir que je ne me ſoucie guére de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y ſeras point oublié ſi tu continue comme tu commence à me ſervir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par ſa faute un bon legs. Si ce miſérable ne m'eût pas obligé par ſes maniéres à lui donner ſon congé, je l'aurois enrichi; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de reſpect à la Dame Jacinte; un pareſſeux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, & c'étoit pour lui une choſe bien fatigante que de paſſer les nuits à me ſoulager. Ah, le malheureux! m'écriai-je, comme ſi le génie de Fabrice m'eût inſpiré, il ne méritoit pas d'être auprès d'un auſſi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir doit avoir un zèle infatigable. Il doit ſe faire un plaiſir de ſon devoir, & ne ſe pas croire occupé lors même qu'il ſue ſang & eau pour vous.

Je m'aperçûs que ces paroles plûrent fort au Licentié. Il ne fut pas moins content de l'aſſurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement ſoumis aux volontés de la Dame Jacinte. Voulant

donc paſſer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faiſois mon ſervice de la meilleure grace qu'il m'étoit poſſible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits ſur pied. Je ne laiſſois pas pourtant de trouver cela très-déſagréable; & ſans le legs dont je repaiſſois mon eſpérance, je me ſerois bientôt dégoûté de ma condition; je n'y aurois pû réſiſter. Il eſt vrai que je me repoſois quelques heures pendant le jour. La Gouvernante, je lui dois cette juſtice, avoit beaucoup d'égard pour moi; ce qu'il falloit attribuer au ſoin que je prenois de gagner ſes bonnes graces par des maniéres complaiſantes & reſpectueuſes. Etois-je à table avec elle & ſa niéce, qu'on apelloit Ineſille? je leur changeois d'aſſiettes; je leur verſois à boire; j'avois une attention toute particuliere à les ſervir. Je m'inſinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit ſortie pour aller à la proviſion, me voyant ſeul avec Ineſille, je commençai à l'entretenir; je lui demandai ſi ſon pere & ſa mere vivoient encore: oh que non, me répondit-elle; il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils ſont morts; car ma bonne

tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fut pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois sçavoir. Elle m'aprit, ou plutôt, je compris par les naïvetés qui lui échapérent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeuroit aussi auprès d'un vieux Chanoine dont il administroit le temporel, & que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hymenée dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déja dit que la Dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur: il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clystére, elle avaloit pendant le jour, & en se couchant, d'excélens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint si frais, c'étoit, à ce que me dit Inesille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle maniére le Chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; & ce qu'il laiſſa par Teſtament à Gil Blas.

JE ſervis pendant trois mois le Licentié Sedillo ſans me plaindre des mauvaiſes nuits qu'il me faiſoit paſſer. Au bout de ce tems là il tomba malade; la fiévre le prit, & avec le mal qu'elle lui cauſoit il ſentit irriter ſa goutte. Pour la premiere fois de ſa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Médecins; il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hipocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé par faire ſon teſtament. Elle lui en toucha même quelques mots: mais outre qu'il ne ſe croyoit pas encore proche de ſa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choſes. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado; je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme ſec & pâle, & qui depuis quarante ans pour

le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce sçavant Médecin avoit l'extérieur grave : il pesoit ses discours, & donnoit de la noblesse à ses expressions : ses raisonnemens paroissoient géométriques, & ses opinions fort singuliéres.

Après avoir observé mon Maître, il lui dit d'un air doctoral ; il s'agit ici de supléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres à ma place ordonneroient sans doute des remédes salins, urineux, volatils, & qui pour la plûpart participent du soufre & du mercure ; mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses & inventées par des Charlatans : toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire ; pour moi j'employe des moyens plus simples & plus surs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes, s'écria le Docteur avec surprise ! Ah, vraiment je ne m'étonne plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ; ce sont des piéges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sure-

ment. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin, ajoûta-t-il ? Oui, dit le Licentié, du vin trempé. Oh, trempé tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin : Quel déreglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous dévriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuviéme année, répondit le Chanoine. Justement, repliqua le Médecin, une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bû que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de féves, vous ne seriez pas presentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespere pas toutefois de vous remettre sur pied ; pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licentié, tout friant qu'il étoit, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher

un Chirurgien qu'il me nomma, & fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à supléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au Chirurgien : Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement, ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le poulx & dans la respiration. Le bon Chanoine s'imaginant qu'un si grand Médecin ne pouvoit faire de faux raisonnemens, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le Docteur eut ordonné de fréquentes & copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite en disant d'un air de confiance à la Dame Jacinte & à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si
on

on le traitoit de la maniere qu'il venoit de prefcrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de fa méthode, protefta qu'on la fuivroit avec exactitude. En effet nous mîmes promptement de l'eau chauffer ; & comme le Médecin nous avoit recommandé fur toutes chofes de ne la point épargner, nous en fimes d'abord boire à mon Maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après nous réïtérâmes ; puis retournant encore de tems en tems à la charge nous verfâmes dans fon eftomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le Chirurgien nous fecondant par la quantité de fang qu'il tiroit, nous réduifimes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrêmité.

Ce pauvre Eccléfiaftique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du fpécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; & quoiqu'il me refte à peine une goutte de fang, je ne m'en porte pas mieux pour cela ; ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne fçauroit prolonger

nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un Notaire. Je veux faire mon Testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas; & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte & que la mort s'aproche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, & la chose me parut si pressante, que je sortis vîte pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sant tester. J'entrai dans la maison du premier Notaire dont on m'enseigna la demeure, & le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le Licentié Sedillo mon maître tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernieres volontés. Il n'y a pas un moment à perdre.

Le Notaire étoit un petit vieillard gay qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado A ce nom, prenant brusquement son manteau & son chapeau : Vive Dieu, s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'apeller des Notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis: Monsieur ; vous sçavez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire; si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le Notaire; tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un Maître récompense un Domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable pour peu qu'il soit dispofé à reconnoître tes services. Le Licentié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La Dame

Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle & de préparer le bon homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le Notaire seul avec mon maître, & passâmes, elle & moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le Chirurgien que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle & derniere saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez Maître Martin, lui dit la gouvernante, vous ne sçauriez entrer presentement dans la chambre du Seigneur Sedillo. Il va dicter ses derniéres volontés à un Notaire qui est avec lui. Vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avions grande peur, la Béate & moi, que le Licentié ne mourût en testant; mais par bonheur l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le Notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule & me dit en souriant. On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je ressentis une joye toute des plus vives, & je sçûs si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne

manqua pas d'arriver bientôt : car le Chirurgien l'ayant encore ſaigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déja que trop affoibli, expira preſque dans le moment. Comme il rendoit les derniers ſoupirs, le Médecin parut & demeura un peu ſot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ſes malades. Cependant loin d'imputer la mort du Chanoine à la boiſſon & aux ſaignées, il ſortit en diſant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré aſſez de ſang, ni fait boire aſſez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute Médecine, je veux dire le Chirurgien, voyant auſſi qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtére, ſuivit le Docteur Sangrado; l'un & l'autre diſant que dès le premier jour ils avoient condamné le Licentié. Effectivement ils ne ſe trompoient preſque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Si-tôt que nous vîmes le patron ſans vie, nous fîmes la Dame Jacinte, Ineſille & moi, un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voiſinage. La Béate ſur-tout, qui avoit le plus grand ſujet de ſe réjouir, pouſſoit des accens ſi plaintifs, qu'elle ſembloit être la perſonne du monde la plus touchée. La

chambre en un inftant fe remplit de gens moins attirés par la compaffion que par la curiofité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de fa mort, qu'ils vinrent fondre au logis & faire mettre le fcellé par-tout. Ils trouvérent la gouvernante fi affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de teftament. Mais ils aprirent bientôt à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités néceffaires. Lorfqu'on vint à l'ouvrir, & qu'ils virent que le teftateur avoit difpofé de fes meilleurs effets en faveur de la Dame Jacinte & de la petite fille, ils firent fon oraifon funèbre dans des termes peu honorables à fa mémoire. Ils apoftrophérent en même-tems la Béate, & firent auffi quelque mention de moi : Il faut avouer que je le méritois bien. Le Licentié, devant Dieu foit fon ame, pour m'engager à me fouvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainfi pour mon compte par un article de fon teftament : *Item, puifque Gil Blas eft un garçon qui a déja de la littérature, pour achever de le rendre fçavant, je lui laiffe ma bibliothéque, tous mes livres & mes manufcrits fans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothéque. Je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût dans la maison ; je sçavois seulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître ; c'étoit-là mon legs ; encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre : Le Cuisinier parfait ; l'autre traitoit de l'indigestion & de la maniere de la guérir ; & les autres étoient les quatre parties du bréviaire , que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits , le plus curieux contenoit toutes les piéces d'un procès que le Chanoine avoit eu autrefois pour sa Prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit , je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu , & je repris le mien , bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la Dame Jacinte , outre les sommes qui lui avoient été leguées , elle eut encore de bonnes nipes , qu'à l'aide de son bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du Licentié.

CHAPIRE III.

Gil Blas s'engage au ſervice du Docteur Sangrado, & devient un célébre Médecin.

JE réſolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, & de choiſir dans ſon regiſtre une nouvelle condition ; mais comme j'étois prêt d'entrer dans le cul-de-ſac où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vû depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le ſaluer. Il me remit dans le moment, quoique j'euſſe changé d'habit, & témoignant quelque joie de me voir : Hé, te voilà, mon enfant, me dit-il, je penſois à toi tout à l'heure. J'ai beſoin d'un bon garçon pour me ſervir, & tu m'es revenu dans l'eſprit. Tu me parois bon enfant, & je crois que tu ſerois bien mon fait ſi tu ſçavois lire & écrire. Monſieur, lui répondis-je, ſur ce pied-là je ſuis donc votre affaire, car je ſçais l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut : viens chez


T°. 1
Pag 168



chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec diſtinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai ſoin de t'entretenir proprement, & je t'enſeignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu ſeras plutôt mon éléve que mon valet.

J'acceptai la propoſition du Docteur, dans l'eſpérance que je pourrois ſous un ſi ſçavant maître me rendre illuſtre dans la Médecine. Il me mena chez lui ſur le champ pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit, & cet emploi conſiſtoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en Ville. Il y avoit pour cet effet au logis un regiſtre, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les adreſſes; mais outre qu'elle ne ſçavoit point l'orthographe, elle écrivoit ſi mal qu'on ne pouvoit le plus ſouvent déchiffrer ſon écriture. Il me chargea du ſoin de tenir ce livre, qu'on pouvoit juſtement appeller un regiſtre mortuaire, puiſque les gens dont je prenois les noms mouroient preſque tous. J'inſcrivois, pour ainſi parler, les perſonnes qui vouloient partir

pour l'autre monde, comme un Commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de Médecin à Valladolid plus accredité que le Seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chere. On vivoit chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des poids, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire, à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât. En quoi, certes, il se montroit fort raisonnable. Mais, s'il nous défendoit, à la servante & à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion.

Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : bûvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse & l'humectation des parties. Bûvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les Sels. Le cours du sang est-il rallenti ? elle le précipite. Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre Docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne bûvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse une phtisie naturelle qui nous desséche & nous consume ; & sur cette définition, il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soûtenoit que le vin les use & les détruit, & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit & un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, & je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la pensée qu'il

pourroit ſe relâcher & me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reſte, pourſuivit-il, ſi tu te ſens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des ſecours innocens pour ſoûtenir l'eſtomac contre la fadeur des boiſſons aqueuſes. La ſauge, par exemple, & la véronique leur donnent un goût délectable ; & ſi tu veux les rendre encore plus délicieuſes, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau & m'enſeigner le ſecret d'en compoſer des breuvages exquis, j'en bûvois avec tant de modération, que s'en étant apercû, il me dit : Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point ſi tu ne jouis pas d'une parfaite ſanté. Tu ne bois pas aſſez, mon ami. L'eau priſe en petite quantité ne ſert qu'à développer les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoibliſſe ou refroidiſſe ton eſtomac. Loin de

toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boiſſon fréquente. Je te garantis de l'évenement, & ſi tu ne me trouve pas bon pour t'en répondre, Celſe même t'en ſera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau. Enſuite il dit en terme exprès que ceux qui pour boire du vin s'excuſent ſur la foibleſſe de leur eſtomac, font une injuſtice manifeſte à ce viſcere, & cherchent à couvrir leur ſenſualité.

Comme j'aurois eu mauvaiſe grace de me montrer indocile en entrant dans la carriere de la Médecine, je fis ſemblant d'être perſuadé qu il avoit raiſon. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau ſur la garantie de Celſe. Ou plûtôt je commençai à noyer la bile en buvant copieuſement de cette liqueur ; & quoique de jour en jour je m'en ſentiſſe plus incommodé, le préjugé l'emportoit ſur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuſe diſpoſition à devenir Médecin. Je ne pus pourtant réſiſter toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la réſolution de ſortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi

qui me fit changer de ſentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne ſuis point de ces maîtres durs & ingrats, qui laiſſent vieillir leurs domeſtiques dans la ſervitude avant que de les récompenſer. Je ſuis content de toi, je t'aime; & ſans attendre que tu m'ayes ſervi plus longtems, j'ai pris la réſolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art ſalutaire que je profeſſe depuis tant d'années. Les autres Médecins en font conſiſter la connoiſſance dans mille ſciences pénibles, & moi je prétens t'abréger un chemin ſi long, & t'épargner la peine d'étudier la Phyſique, la Pharmacie, la Botanique & l'Anatomie. Sçaches, mon ami, qu'il ne faut que faigner & faire boire de l'eau chaude. Voilà le ſecret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce ſimple ſecret que je te révele, & que la nature, impénétrable à mes confreres, n'a pu dérober à mes obſervations, eſt renfermé dans ces deux points, dans la ſaignée & dans la boiſſon fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu ſçais la Médecine à fond, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup

aussi habile que moi. Tu peux, continua-t'il, me soulager presentement. Tu tiendras le matin notre registre, & l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la Noblesse & du Clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers état où l'on m'apellera, & lorsque tu auras travaillé quelque-tems, je te ferai aggréger à notre corps. Tu es sçavant, Gil Blas, avant que d'être Médecin, au lieu que les autres sont long-tems Médecins, & la plûpart toute leur vie, avant que d'être sçavans.

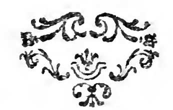
Je remerciai le Docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de Substitut; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celle d'Hipocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait sincére. Je désaprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître & me donner l'air d'un Médecin; après quoi, je me disposai à exercer la

Médecine aux dépens de qui il apartiendroit. Je débutai par un Alguazil qui avoit une pleuréfie. J'ordonnai qu'on le faignât fans miféricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai enfuite chez un Patiffier à qui la goutte faifoit pouffer de grands cris. Je ne ménageai pas plus fon fang que celui de l'Alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profeffion, que je ne demandai plus que playe & boffe. En fortant de la maifon du Patiffier, je rencontrai Fabrice que je n'avois point vû depuis la mort du Licentié Sedillo. Il me regarda long-tems avec furprife; puis il fe mit à rire de toute fa force en fe tenant les côtés. Ce n'étoit pas fans raifon. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint & un haut-de-chauffes quatre fois plus long & plus large qu'il ne falloit. Je pouvois paffer pour une figure originale & grotefque. Je le laiffai s'épanouir la rate, non fans être tenté de fuivre fon exemple, mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le Médecin, qui n'eft pas un

animal riſible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon ſérieux les redoubla ; & lorſqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaiſamment équipé. Qui diable t'a déguiſé de la ſorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau, reſpectes un nouvel Hipocrate. Aprens que je ſuis le Subſtitut du Docteur Sangrado, qui eſt le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois ſemaines. Il m'a montré la Médecine à fond ; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le ſoulager. Il va dans les grandes maiſons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'eſt à dire qu'il t'abandonne le ſang du peuple, & ſe réſerve celui des perſonnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un Médecin de fauxbourgs ! ſes fautes ſont moins en vue, & ſes aſſaſſinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajoûta-t-il, ton ſort me paroit digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, ſi je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du Barbier Nun-

nez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition preſente, je lui montrai mes réaux de l'Alguazil & du Patiſſier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en prendre une partie. On nous aporta d'aſſez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bûs à longs traits, n'en déplaiſe à l'oracle latin, à meſure que j'en verſois dans mon eſtomac, je ſentois que ce viſcere ne me ſçavoit pas mauvais gré des injuſtices que je lui faiſois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret, Fabrice & moi, nous y rimes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela ſe pratique entre les valets. Enſuite voyant que la nuit aprochoit, nous nous ſéparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour ſuivant l'après-dîner nous nous retrouverions au même lieu.



CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.

JE ne fus pas si-tôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vûs, & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçûs pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, & me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile : Je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois bien lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir

tous les jours le quart de ce que je recevrois en Ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit, si l'arithmetique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la Médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même maniere, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grace au Ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances; mais quelque excellente que soit la pratique d'un Médecin, elle ne sçauroit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un Marchand Epicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde, & particuliérement au personnage que je jugeai qu'on avoit apellé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave; puis m'ayant

envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous les Médecins de Valladolid mes confreres, & cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un eune praticien, & que je ne travaillois encore que sous les auspices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déja très-habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne sçavois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; & je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'Epicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous sçavez parfaitement l'un & l'autre l'art de la Médecine. Examinez, s'il vous plaît mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir

fait remarquer tous les ſymptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle maniére je penſois qu'on dût le traiter. Je ſuis d'avis, répondis-je, qn'on le ſaigne tous les jours, & qu'on lui faſſe boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles le petit Médecin me dit en ſouriant d'un air plein de malice: Et vous croyez que ces remédes lui ſauveront la vie? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme, vous verrez le malade guérir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, puiſque ce ſont des ſpécifiques contre toutes ſortes de maladies. Demandez au Seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celſe a grand tort d'aſſurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il eſt à propos de lui faire ſouffrir la ſoif & la faim. Oh Celſe, lui repartis-je, n'eſt pas mon oracle. Il ſe trompoit comme un autre, & quelquefois je me ſçai bon gré d'aller contre ſes opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos diſcours, me dit Cuchillo, la pratique ſûre & ſatisfaiſante dont le Docteur Sangrado veut inſinuer la méthode aux jeunes praticiens. La ſaignée & la boiſſon ont ſa Médecine univerſelle. Je ne ſuis pas

surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains...... N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement, un homme de votre profession a bonne grace vraiment de faire de pareils reproches. Allez, allez, Monsieur le Docteur, sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude, on envoye bien des malades en l'autre monde; & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, & nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint Jacques & par saint Denis, interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guére le Docteur Cuchillo. Sçachez que j'ai bec & ongles, & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit Médecin me mit en colére. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de la même sorte, & bien-tôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'Epicier & son parent pussent nous sé-

parer. Lorſqu'ils en furent venus à bout ; ils me payérent ma viſite , & retinrent mon antagoniſte qui leur parut aparemment plus habile que moi.

Après cette aventure , peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros Chantre qui avoit la fiévre. Si-tôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude , il ſe montra ſi récalcitrant contre ce ſpécifique , qu'il ſe mit à jurer. Il me dit un million d'injures , & me menaça même de me jetter par les fenêtres ſi je ne me hâtois de ſortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement , & ne voulant plus voir de malades ce jour-là , je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déja. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire , nous fîmes la débauche , & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état , c'eſt-à-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon yvreſſe , parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur , qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me reſtoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour ſon compte dans

le raport que je lui faisois, & se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remédes contre ce petit avorton de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques : l'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies ; comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles couleurs, elle est encore excellente dans ces fiévres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, sereuses, phlegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroit étrange aux jeunes Médecins tels que Cuchillo, mais elle est très-soutenable en bonne Médecine, & si ces gens-là étoient capables de raisonner en Logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireroient ma méthode, & deviendroient mes plus zèlés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bû, tant il étoit en colére ; car pour l'aigrir encore d'avantage contre le petit Docteur, j'avois mis dans mon

raport quelques circonſtances de mon cru. Cependant tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laiſſa pas de s'apercevoir que je buvois ce ſoir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado ſe ſeroit défié de la ſoif qui me preſſoit, & des grands coups d'eau que j'avalois. Mais pour lui, s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boiſſons aqueuſes: A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en ſouriant, tu n'as plus tant d'averſion pour l'eau. Vive Dieu, tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je ſçavois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monſieur, lui répondis-je, chaque choſe à ſon tems. Je donnerois à l'heure qu'il eſt un muids de vin pour une pinte d'eau. Cette réponſe charma le Docteur, qui ne perdit pas une ſi belle occaſion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en entouſiaſte: Mille fois s'écria-t-il, mille & mille fois plus eſtimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des ſiécles paſſés, où l'on n'alloit pas honteu-

ſement proſtituer ſon bien & ſa vie en ſe gorgeant de vin ; mais où l'on s'aſſembloit pour s'amuſer honnêtement & ſans riſque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & qui renfermoient le vin dans les boutiques des Apotiquaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des Médecins. Quel trait de ſageſſe ! C'eſt ſans doute, ajoûta-t-il, par un heureux reſte de cette ancienne frugalité digne du ſiécle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des perſonnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, & qui croyent ſe préſerver ou ſe guérir de tous maux en bûvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli, car j'ai obſervé que l'eau quand elle a bouilli, eſt plus peſante & moins commode à l'eſtomac.

Tandis qu'il tenoit ce diſcours éloquent, je penſai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon ſérieux. Je fis plus, j'entrai dans les ſentimens du Docteur, je blâmai l'uſage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureuſement pris goût à une boiſſon ſi perni-

cieufe. Enfuite, comme je ne me fentois pas encore bien défaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bû à longs traits : Allons, Monfieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaifante. Faifons revoir dans votre maifon ces anciens thermopoles qne vous regrettez fi fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entiére à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boiffon, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les foirs ; & pour tenir plus facilement ma promeffe, je me couchai dans la réfolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le défagrément que j'avois eu chez l'Epicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profeffion, & d'ordonner dès le lendemain des faignées & de l'eau chaude : au fortir d'une maifon où je venois de voir un Poëte qui avoit la phrénéfie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander fi j'étois Médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, Seigneur Docteur, je vous fuplie très-humblement de venir avec moi. Ma Niéce eft malade depuis hier, & j'ignore

quelle eſt ſa maladie. Je ſuivis la vieille qui me conduiſit à ſa maiſon, & me fit entrer dans une chambre aſſez propre, où je vis une perſonne alitée. Je m'aprochai d'elle pour l'obſerver. D'abord ſes traits me frapérent ; & après l'avoir enviſagée quelques momens, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventuriére qui avoit ſi bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, ſoit qu'elle fût accablée de ſon mal, ſoit que mon habit de Médecin me rendît méconnoiſſable à ſes yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le poulx, & j'apperçus ma bague à ſon doigt. Je fûs terriblement émû à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me ſaiſir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais conſidérant que ces femmes ſe mettroient à crier, & que D. Raphaël, ou quelqu'autre défenſeur du beau ſexe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux diſſimuler, & conſulter là-deſſus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me preſſoit de lui aprendre de quel mal ſa niéce étoit atteinte. Je ne

fus pas aſſez ſot pour avouer que je n'en ſçavois rien. Au contraire, je fis le capable, & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne tranſpiroit point: qu'il falloit par conſéquent ſe hâter de la ſaigner, parce que la ſaignée étoit le ſubſtitut naturel de la tranſpiration; & j'ordonnai auſſi de l'eau chaude, pour faire les choſes ſuivant nos regles.

J'abrégeai ma viſite le plus qu'il me fut poſſible, & je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il ſortoit pour aller faire une commiſſion dont ſon Maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fiſſe arrêter Camille par des gens de Juſtice. Hé! non, me répondit-il, vive Dieu! il faut bien t'en donner de garde. Ce ne feroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des reſtitutions. Souviens-toi de ta priſon d'Aſtorga; ton cheval, ton argent, juſqu'à ton habit, tout n'eſt-il pas demeuré entre leurs mains? Il faut plûtôt nous ſervir de notre induſtrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du ſoin de trouver quelque ruſe pour cet

effet. Je vais y rêver en allant à l'Hôpital, où j'ai deux mots à dire au Pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, vas m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déja plus de trois heures que j'étois au rendez-vous quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes qui avoient comme lui l'air déterminés, des moustaches épaisses, avec de longues rapieres : Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent des Archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre sur ma parole. J'embrassai Fabrice, à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagême qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'aprouvois fort l'expé-

dient qu'il avoit imaginé. Je faluai auffi les faux Archers. C'étoient trois Domeftiques, & deux Garçons Barbiers de fes amis, qu'il avoit engagés à faire ce perfonnage. J'ordonnai qu'on aportât du vin pour abreuver l'efcouade, & nous allâmes tous enfemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frapâmes à la porte que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les perfonnes qui étoient avec moi pour des Lévriers de Juftice, qui n'entroient pas dans cette maifon fans fujet; elle demeura fort effrayée : Raffurez-vous, ma bonne mere, lui dit Fabrice; nous ne venons ici que pour une petite affaire qui fera bien-tôt terminée, car nous fommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'aprochai du lit; & faifant remarquer mes trait à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoiffez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé. Ah! fcélérate, je vous rencontre enfin après vous avoir longtems cherchée. Le Corrégidor a reçû

ma

ma plainte, & il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monsieur l'Officier, dis-je à Fabrice, faites votre Charge. Il n'est pas besoin, répondit-il, en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma Princesse, ajoûta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'Ecuyer, & vous conduire aux Prisons de cette Ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles Camille, toute malade qu'elle étoit, s'appercevant que deux Archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même à son séant, joignit les mains d'une maniere suppliante, & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste mere à qui vous devez le jour. Je suis plus malheureuse que coupable. Vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon histoire. Non, Mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sçai que trop bien que vous excellez à faire

des Romans : Hé bien, reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, & que je voulois qu'on restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'Hôtel garni. Oh, pour vos ducats, Seigneur, repliqua-t-elle, ne me les demandez point ; le traître D. Raphaël, que je n'ai pas vû depuis ce tems-là les emporta dès la nuit même. Hé ! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de D. Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle sçait une infinité d'histoires curieuses, que Monsieur le Corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil & tantôt devant les Archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la sauver des mains de la Justice, c'étoit une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir : Monsieur l'Officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne houhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne seriez pas bon à être Exempt. Il faut, poursuivit-il que je m'acquitte de ma Commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces Infantes. Monsieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé, de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma priere, & relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces Dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire, repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de Rhétorique bien placée. Ça, voyons. Qu'ont-elles à me

donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreille d'un prix considérable. Oui , mais interrompit-il brusquement, si cela vient des Isles Philippines , je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance , repritelle, je vous les garantis fins. En mêmetems elle se fit apporter par la vieille une petite boëte, d'où elle tira le collier & les pendans , qu'elle mit entre les mains de Monsieur l'Alguazil : Bien qu'il ne se connût guéres mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines , aussi bien que les perles. Ces bijoux, dit-il , après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon alloi : & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidelité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernieres paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux fem-

mes : Adieu, Meſdames, demeurez tranquilles. Je vais parler à Monſieur le Corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige. Nous ſçavons lui tourner les choſes comme il nous plaît; & nous ne lui faiſons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

Suite de l'aventure de la bague retrouvée; Gil Blas abandonne la Médecine, & le séjour de Valladolid.

APrès avoir exécuté de cette maniere le projet de Fabrice, nous ſortîmes de chez Camille, en nous applaudiſſant d'un ſuccès qui ſurpaſſoit notre attente; car nous n'avions compté que ſur la bague. Nous emportions ſans façon tout le reſte. Bien loin de nous faire un ſcrupule d'avoir volé des Courtiſanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Meſſieurs, nous dit Fabrice lorſque nous fûmes dans la rue, après avoir fait une ſi belle expédition, nous quitterons-nous ſans nous

en réjouir le verre à la main ? Ce n'eſt pas mon ſentiment ; & je ſuis d'avis que nous regagnions notre Cabaret, où nous paſſerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en freres. Après quoi chacun reprendra le chemin de ſa maiſon, & s'excuſera du mieux qu'il lui ſera poſſible auprès de ſon Maître. La penſée de Monſieur l'Alguazil nous parut très-judicieuſe. Nous retournâmes tous au Cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuſe pour avoir découché, & les autres ne ſe ſouciant gueres d'être chaſſés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon ſouper, & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fût aſſaiſonné de mille diſcours agréables. Fabrice ſur-tout, qui ſçavoit donner de l'enjouement à la converſation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne ſçai combien de traits pleins de ſel Caſtillan qui vaut bien le ſel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fût tout à coup troublée par un événement imprévu & des plus déſagréables. Il entra dans la

chambre où nous ſoupions un homme aſſez bien fait, ſuivi de deux autres de très-mauvaiſe mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptâmes juſqu'à douze qui ſurvinrent ainſi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées & des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoit des archers de la Patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de réſiſter, mais ils nous envelopperent en un inſtant, & nous tinrent en reſpect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Meſſieurs, nous dit le Commandant d'un air railleur, je ſçais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventuriere. Certes, le trait eſt excellent, & mérite bien une récompenſe publique. Auſſi ne peut-elle vous échapper; la juſtice qui vous deſtine dans ſon palais un logement, ne manquera pas de payer un ſi bel effort de génie. Toutes les perſonnes à qui ce diſcours s'adreſſoit en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, & ſentimes à notre tour la même frayeur que nous avions inſpirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait,

voulut nous juſtifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaiſe intention, & par conſéquent on nous doit pardonner cette petite ſupercherie. Comment diable, repliqua le Commandant avec colere, vous appellez cela une petite ſupercherie ? Sçavez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'eſt pas permis de ſe rendre juſtice ſoi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreille ; & ce qui ſans doute eſt un cas pendable, c'eſt que pour faire ce vol vous vous êtes traveſtis en Archers. Des miſérables ſe déguiſer en honnêtes gens pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux ſi l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorſqu'il nous eût fait comprendre que la choſe étoit encore plus ſérieuſe que nous ne l'avions penſé d'abord, nous nous jettâmes tous à ſes pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeuneſſe : mais nos prieres furent inutiles. De plus, ce qui eſt tout à fait extraordinaire, il rejetta la propoſition que nous fimes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refuſa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne

compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la Ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demeuroit avec Camille nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la Justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret; & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la Patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par-tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Isles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de Justice de Valladolid sçavoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga; & que tous ces Messieurs avoient des manieres uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes especes, l'Officier de la Patrouille qui étoit present, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plû-

part d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier ſupplice. Les autres moins ſévéres, diſoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet avec quelques années de ſervice ſur mer. En attendant la déciſion de Monſieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot où nous nous couchâmes ſur la paille, dont il étoit preſque auſſi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litiere aux chevaux. Nous aurions pû y demeurer long-tems & n'en ſortir que pour aller aux galeres, ſi dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordonez n'eût entendu parler de notre affaire, & réſolu de tirer Fabrice de priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort eſtimé dans la Ville. Il n'épargna point les ſollicitations; & tant par ſon crédit que par celui de ſes amis, il obtint au bout de trois jours notre élargiſſement. Mais nous ne ſortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés, le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y reſta. Cela me fit ſouvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos, non vobis.*

D'abord que nous fûmes en liberté,

nous retournâmes chez nos Maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien : mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai sçû que ce matin ta disgrace. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la Médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. Des fievres malignes commencerent à régner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les Médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particuliérement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades. Ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne sçai comment cela se faisoit, ils mourroient tous, soit que nous les traitassions d'une maniere propre à cela, soit que leurs maladies furent incurables. Nous faisions rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune Médecin qui n'avoit

pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événemens funeſtes qu'on pouvoit m'imputer. Monſieur, dis-je un ſoir au Docteur Sangrado, j'atteſte ici le Ciel que je ſuis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaiſir à mourir pour décréditer notre Médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même choſe. Je n'ai pas ſouvent la ſatisfaction de guérir les perſonnes qui tombent entre mes mains; & ſi je n'étois pas auſſi ſûr de mes principes que je le ſuis, je croirois mes remedes contraires à preſque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, Monſieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curioſité des préparations chymiques à nos malades. Eſſayons le Kermès. Le pis qu'il en puiſſe arriver, c'eſt qu'il produiſe le même effet que notre eau chaude & nos ſaignées. Je ferois volontiers cet eſſai, repliqua-t-il, ſi cela ne tiroit pas à conſéquence, mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente ſaignée & l'uſage de la boiſſon : veux-tu

que j'aille décrier mon ouvrage ? Oh vous avez raiſon, lui repartis-je,il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laiſſez déſabuſer. Ils vous perdroient de réputation. Périſſent plutôt le peuple, la Nobleſſe & le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confreres, malgré l'averſion qu'ils ont pour la ſaignée, ne ſçavent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos ſpécifiques.

Nous continuâmes à travailler ſur nouveaux frais, & nous y procédâmes de maniere qu'en moins de ſix ſemaines nous fimes autant de veuves & d'orphelins que le ſiege de Troye. Il ſembloit que la peſte fut dans Valladolid, tant on y faiſoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque pere nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de ſon neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les peres s'étoient mal trouvés de nos remedes, ils ne paroiſſoient point chez nous. Les maris étoient auſſi fort diſcrets ; ils ne nous chicanoient point ſur la perte de leurs femmes, mais les

perſonnes affligées dont il nous falloit eſſuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans, aſſaſſins. Ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithetes ; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de ſang froid. J'aurois pû comme lui m'accoutumer aux injures, ſi le Ciel, pour ôter ſans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occaſion de me dégoûter de la Médecine, que je pratiquois avec ſi peu de ſuccès. C'eſt de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le Lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voiſinage un jeu de paume où les fainéans de la Ville s'aſſembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profeſſion qui s'érigent en maîtres & décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biſcaye ; & ſe faiſoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroiſſoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais ſec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête, & ſembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit ſur une mouſtache rouſſe, qui

s'élevoit en croc jusqu'à la temple. Il avoit la parole si rude & si brusque qu'il n'avoit qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs, & il ne falloit pas qu'on appellât de ses jugemens, à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de representer le Seigneur D. Rodrigue, que le Don qu'il mettoit à la tête de son nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il pût lui plaire. Ce ne fut pas assurément par sa beauté; ce fut donc par ce je ne sçai quoi qu'on ne sçauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui & forma le dessein de l'épouser; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire elle tomba malade, & malheureusement pour elle je devins son Médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fievre maligne, mes remedes suffisoient

pour la rendre dangereuſe. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumiere alla où j'envoyois tous mes malades, & ſes parens s'emparérent de ſon bien. D. Rodrigue au déſeſpoir d'avoir perdu ſa maîtreſſe, ou plutôt l'eſpérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne ſe contenta pas de jetter feu & flammes contre moi, il jura qu'il me paſſeroit ſon épée au travers du corps, & m'extermineroit à la premiere vue. Un voiſin charitable m'avertit de ce ferment, & la connoiſſance que j'avois de mon dragon, bien loin de me faire mépriſer cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'oſois ſortir du logis de peur de rencontrer ce diable d'homme, & je m'imaginois ſans ceſſe le voir entrer dans notre maiſon d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la Médecine, & je ne ſongeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je ſortis de la Ville à la pointe du jour, non ſans craindre de trouver D. Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.

JE marchois fort vîte & regardois de tems en tems derriere moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentois à tous momens mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid; tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pû même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la Médecine; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes

aſſaſſinats. Je reſſemblois aux femmes qui ceſſent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux, à peu près, la valeur de cinq ducats. C'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvaſſe quelque bonne condition. D'ailleurs, je ſouhaitois paſſionnément d'être dans cette ſuperbe Ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abregé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois oui dire, & que je jouiſſois par avance des plaiſirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit ſur mes pas, & qui chantoit à plein gozier. Il avoit ſur le dos un ſac de cuir, une guittare pendue au col, & il portoit une aſſez longue épée. Il alloit ſi bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons Barbiers avec qui j'avois été en priſon pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous euſſions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément ſur un grand che-

min. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de ſon côté ſentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid ; & lui pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec ſon maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'euſſe voulu, ajoûta-t-il, demeurer plus long-tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, ſans vanité, j'oſe dire qu'il n'eſt point de Barbier en Eſpagne qui ſçache mieux que moi raſer à poil & à contre poil, & mettre une mouſtache en papillotes. Mais je n'ai pu réſiſter davantage au violent deſir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je ſuis ſorti. Je veux reſpirer un peu l'air natal, & ſçavoir dans quelle ſituation ſont mes parens. Je ſerai chez eux après demain, puiſque l'endroit qu'ils habitent, & qu'on appelle Olmedo, eſt un gros village en deçà de Ségovie.

Je réſolus d'accompagner ce Barbier juſques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous en-

tretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la premiere hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjeûner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche avec mes rasoirs & une savonnette; je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence, & consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon Barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons avec quelques morceaux de pain & de fromage; mais ce qu'il produisit comme la meilleure piece du sac, fut un petit outre rempli, disoit-il, d'un

vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais : & nous vuidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le Barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulieres, me pria de les lui aprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh, pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guéres d'être entendue. Elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajoûta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même-tems il en fit le recit, à peu près de cette sorte.

CHAPITRE VII.

Histoire du Garçon Barbier.

FErnand Perès de la Fuente mon grand-pere, (je prends la chose de soin) après avoir été pendant cinquante ans Barbier du village d'Olmédo, mourut, & laissa quatre fils. L'aîné nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, & lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand Mercier, & Thomas, qui étoit le troisieme, se fit Maître d'Ecole. Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pedro, comme il se sentoit né pour les Belles-Lettres, il vendit une petite piece de terre qu'il avoit eue pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son sçavoir & par son esprit. Ses trois autres freres ne se séparérent point. Ils s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de Laboureurs, qui leur apporterent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à

l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du Barbier en mit au monde ſix pour ſa part dans les cinq premieres années de ſon mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à raſer ; & lorſqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce ſac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diego, tu es en état preſentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as beſoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Eſpagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embraſſa de bonne amitié & me pouſſa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere qui avoit moins de rudeſſe dans ſes mœurs, elle parut plus ſenſible à mon départ. Elle laiſſa couler quelques larmes, & me gliſſa même dans la main un ducat à la dérobée. Je ſortis donc ainſi d'Olmédo & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour viſiter mon ſac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit

dedans, & de connoître précifément ce que je poffédois. J'y trouvai une trouffe où étoient deux rafoirs qui fembloient avoir rafé dix générations, tant ils étoient ufés, avec une bandelette de cuir pour les repaffer & un morceau de favon. Outre cela une chemife de chanvre toute neuve, une vieille paire de fouliers de mon pere ; & ce qui me réjouit plus que tout le refte, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà qu'elles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que Maître Nicolas le Barbier comptoit beaucoup fur mon fçavoir faire, puifqu'il me laiffoit partir avec fi peu de chofe. Cependant la poffeffion d'un ducat & de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuifables, & tranfporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapiére, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraffoit dans mes jambes.

J'arrivai fur le foir au village d'Ataquinès avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, & comme fi j'euffe été en état de faire de la dépenfe, je demandai

demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque-tems & voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux: Çà, mon Gentilhomme, vous serez satisfait. On va vous traiter comme un Prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de liévre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur; je m'apperçus pourtant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit ensuite, pour achever d'être traité comme un Prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas & lit de plume qu'une simple paillasse piquée & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit que je viens de

repreſenter, l'eſtomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeuneſſe & à mon tempérament, je dormis d'un profond ſommeil, & paſſai la nuit ſans indigeſtion.

Le jour ſuivant, lorſque j'eus déjeuné & bien payé la bonne chére qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas ſi-tôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien ; mais je n'y demeurai que ſix mois : un garçon Barbier avec qui j'avois fait connoiſſance, & qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, & je partis pour cette Ville avec lui. Je me plaçai là ſans peine ſur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il eſt vrai qu'elle étoit auprès de l'Egliſe de ſainte Croix, & que la proximité *du Théâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions preſque ſuffire à ſervir les hommes qui venoient s'y faire raſer. J'en voyois de toutes ſortes de conditions ; mais entr'autres des Comédiens & des Auteurs. Un

jour deux perſonnes de cette derniere eſpece s'y trouverent enſemble. Ils commencerent à s'entretenir des Poëtes & des Poéſies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs diſcours que je ne l'avois été : Don Juan de Zavaleta, diſoit l'un, eſt un Auteur ſur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'eſt un eſprit froid, un homme ſans imagination. Sa derniere piece l'a furieuſement décrié. Et Luis Velez de Guevara, diſoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vu de plus miſérable ? Ils nommerent encore je ne ſçai combien d'autres Poëtes dont j'ai oublié les noms ; je me ſouviens ſeulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garcon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pedro de la Fuente eſt un Auteur excellent. Il y a dans ſes livres une fine plaiſanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquans & pleins de ſel. Je ne ſuis pas ſurpris s'il eſt eſtimé de la Cour & de la Ville, & ſi pluſieurs Grands lui font des penſions. Il y a déja bien des années

dit l'autre, qu'il jouit d'un aſſez gros revenu. Il a ſa nourriture & ſon logement chez le Duc de Medina Celi. Il ne fait point de dépenſe. Il doit être fort bien dans ſes affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces Poëtes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faiſoit du bruit à Madrid par ſes ouvrages. Quelques perſonnes en paſſant par Olmédo nous l'avoient dit; mais comme il négligeoit de nous donner de ſes nouvelles, & qu'il paroiſſoit fort détaché de nous, de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon ſang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle paſſe, & que je ſçus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une choſe m'embarraſſoit : les Auteurs l'avoient appellé Don Pedro. Ce Don me fit quelque peine, & je craignis que ce ne fût un autre Poëte que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainſi que bel eſprit, & je réſolus de le voir. Pour cet effet, avec la permiſſion de mon maître, je m'ajuſtai un matin le mieux que je pus, & je ſortis de

notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par ſon génie. Les Barbiers ne ſont pas les gens du monde les moins ſuſceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, & marchant d'un air préſomptueux, je me fis enſeigner l'Hôtel du Duc de Medina Celi. Je me preſentai à la porte, & dis que je ſouhaitois de parler au Seigneur D. Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit eſcalier, & me répondit : montez par-là, puis frapez à la premiere porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me diſoit : je frapai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai ſi c'étoit là que logeoit le Seigneur Dom Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il ; mais vous ne ſçauriez lui parler preſentement. Je ſerois bien aiſe, lui dis-je, de l'entretenir. Je viens lui aprendre des nouvelles de ſa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans ſa chambre en ce moment. Il compoſe, & lorſqu'il travaille il faut bien ſe garder de le diſtraire de ſon ouvrage. Il ne ſera viſi-

ble que ſur le midi. Allez faire un tour & revenez dans ce tems-là.

Je ſortis & me promenai toute la matinée dans la Ville, en ſongeant ſans ceſſe à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, diſois-je, qu'il ſera ravi de me voir. Je jugeois de ſes ſentimens par les miens, & je me préparois à une reconnoiſſance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit ſon valet. Mon Maître va bien-tôt ſortir. Attendez ici un inſtant, je vais vous annoncer. A ces mots, il me laiſſa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de ſon maître, dont le viſage me frappa d'abord par un air de famille. Il me ſembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils ſe reſſembloient tous deux. Je le ſaluai avec un profond reſpect, & je lui dis que j'étois fils de Maître Nicolas de la Fuente, Barbier d'Olmedo : je lui appris auſſi que j'exerçois à Madrid depuis trois ſemaines le métier de mon pere en qualité de garçon, & que j'avois deſſein de faire le tour de l'Eſpagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que

mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me désavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant & me dit : Hé bien, mon ami, comment se portent ton pere & tes oncles ? Dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là-dessus à lui representer la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parains & leurs maraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, & venant à ses fins : Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu courres le pays pour te rendre parfait dans ton art ; & je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid. C'est un sejour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres Villes du Royaume. Les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il ; & quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre, & me renvoya.

Je n'eus pas l'eſprit de m'apercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la viſite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Dom Pedro, & il me dit : Je ne ſuis pas du ſentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me ſemble, vous engager à demeurer dans cette Ville. Il voit tant de perſonnes de qualité. Il peut aiſément vous placer dans une grande maiſon, & vous mettre en état de faire peu à peu une groſſe fortune. Frapé de ce diſcours qui me preſentoit de flâteuſes images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui propoſai d'employer ſon crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour ; mais la propoſition ne fut pas de ſon goût. Un homme vain qui entroit librement chez les Grands & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aiſe, pendant qu'il ſeroit à la table des Maîtres, qu'on vît ſon neveu à la table des valets. Le petit Diego auroit fait rougir le Seigneur Dom Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très-

rudement. Comment, petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profeſſion ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de ſi pernicieux conſeils. Sors de mon apartement & n'y remets jamais le pied ; autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, & plus encore du ton ſur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel, j'eſſuyai bientôt mes pleurs. Je paſſai même de la douleur à l'indignation, & je réſolus de laiſſer là ce mauvais parent, dont je m'étois bien paſſé juſqu'à ce jour.

Je ne penſai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je raſois toute la journée, & le ſoir, pour donner quelque récréation à mon eſprit, j'aprenois à jouer de la guittare. J'avois pour maître de cet inſtrument un vieux *Sonor Eſcudero* à qui je faiſois la barbe. Il me montroit auſſi la muſique qu'il ſçavoit parfaitement. Il eſt vrai qu'il avoit été Chantre autrefois dans une Cathédrale. Il ſe nommoit Marcos de Obregon. C'étoit un homme ſage,

qui avoit autant d'eſprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon fils. Il ſervoit d'Ecuyer à la femme d'un Médecin qui demeuroit à trente pas de notre maiſon. Je l'allois voir ſur la fin du jour, auſſi-tôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faiſions tous deux, aſſis ſur le ſeuil de la porte, un petit concert qui ne déplaiſoit pas au voiſinage. Ce n'eſt pas que nous euſſions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela ſuffiſoit pour donner du plaiſir aux perſonnes qui nous écoutoient. Nous divertiſſions particulierement Dona Mergelina, femme du Médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre, & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui ſe trouvoient le plus de ſon goût.... Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertiſſement. C'étoit un homme qui, bien qu'Eſpagnol & deja vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs ſa profeſſion l'occupoit tout entier; & comme il revenoit le ſoir fatigué d'avoir été chez ſes malades, il ſe couchoit de très-bonne heure, ſans s'inquiéter de l'attention que ſa femme donnoit à nos concerts. Peut-

être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajoûter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergeline étant une Dame jeune & belle à la vérité , mais d'une vertu si sauvage, qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes : il ne lui faisoit donc point un crime d'un passe-tems qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir comme j'arrivois à la porte du Médecin, dans l'intention de me rejouir à mon ordinaire , j'y trouvai le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi avant que de commencer notre concert. En même-tems, il m'entraîna dans une rue détournée , où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diego, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous.

Je ſuis bien aiſe de vous avoir montré à jouer de la guittare & à chanter ; mais ſi j'avois prévû le malheur qui nous menace, vive Dieu, j'aurois choiſi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce diſcours m'effraya. Je priai l'Ecuyer de s'expliquer plus clairement, & de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Eſpagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſçachiez pour bien comprendre tout le danger où nous ſommes.

Lorſque j'entrai, pourſuivit-il, au ſervice du Médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant ſa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtreſſe. C'eſt cette Dame que vous devez accompagner par-tout. J'admirai Dona Mergelina. Je la trouvai merveilleuſement belle, faite à peindre, & je fus particuliérement charmé de l'air agréable qu'elle a dans ſon port. Seigneur, répondis-je au Médecin, je ſuis trop heureux d'avoir à ſervir une Dame ſi charmante. Ma réponſe déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton bruſque : *Voyez donc celui-là. Il s'éman-*

cipe vraiment. Oh je n'aime point qu'on me dise des douceurs , moi. Ces paroles sorties d'une si belle bouche me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossiéres, avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'aplaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractére : Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa mante & se disposoit à sortir pour aller entendre la Messe, il me dit de la mener à l'Eglise. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de Dona Mergelina, lui dirent en passant des choses flâteuses. Elle leur répondoit : mais vous ne sçauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient sottes & ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Eh, Madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont

adreſſez. Il vaut mieux garder le ſilence, que de parler avec aigreur. Non, non, me répartit-elle, je veux apprendre à ces inſolens que je ne ſuis point femme à ſouffrir qu'on me manque de reſpect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pûs m'empêcher de lui dire tout ce que je penſois, au haſard de lui déplaire. Je lui repreſentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut poſſible, qu'elle faiſoit tort à la nature & gâtoit mille bonnes qualités par ſon humeur ſauvage : qu'une femme douce & polie pouvoit ſe faire aimer ſans le ſecours de la beauté ; au lieu qu'une belle perſonne ſans la douceur & la politeſſe devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raiſonnemens je ne ſçai combien d'autres ſemblables, qui avoient tous pour but la correction de ſes mœurs. Après avoir bien moraliſé, je craignois que ma franchiſe n'excitât la colére de ma maîtreſſe, & ne m'attirât quelque déſagréable répartie ; néanmoins elle ne ſe révolta point contre ma remontrance, elle ſe contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit ſottement envie de lui faire les jours ſuivans.

Je me laſſai de l'avertir en vain de ſes défauts, & je l'abandonnai à la férocité de ſon naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet eſprit farouche, cette orgueilleuſe femme eſt depuis deux mois entiérement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde & des manieres très-agréables. Ce n'eſt plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des ſottiſes aux hommes qui lui tenoient des diſcours obligeans. Elle eſt devenue ſenſible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui diſe qu'elle eſt belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flâteries lui plaiſent. Elle eſt preſentement comme une autre femme. Ce changement eſt à peine concevable ; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'eſt d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un ſi grand miracle. Oui, mon cher Diego, continua l'Ecuyer, c'eſt vous qui avez ainſi métamorphoſé Dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigreſſe. En un mot, vous vous êtes attiré ſon attention. Je m'en ſuis apperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triſte

nouvelle que j'avois à vous annoncer. & la fâcheuſe conjonĉture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un ſi grand ſujet d'affliction pour nous ; ni que ce ſoit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie Dame. Ah Diego ! repliqua-t-il, vous raiſonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'apas ; vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaiſir, & moi j'enviſage tous les deſagrémens qui le ſuivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la paſſion de Mergeline, qui perdant peut-être toute retenue, laiſſera voir ſa foibleſſe au Doĉteur Oloroſo ſon mari ; & ce mari qui ſe montre aujourd'hui ſi complaiſant, parce qu'il ne croit pas avoir ſujet d'être jaloux, deviendra furieux, ſe vengera d'elle, & pourra nous faire à vous & à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, Seigneur Marcos, je me rends à vos raiſons, & m'abandonne à vos conſeils. Preſcrivez-moi la conduite que je dois tenir pour prévenir tout ſiniſtre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de

de concerts, repartit-il. Ceſſez de paroître devant ma maîtreſſe. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra ſa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver & nous jouerons là de la guittare ſans péril. J'y conſens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous : effectivement, je réſolus de ne plus aller chanter à la porte du Médecin, & de me tenir déſormais renfermé dans ma boutique, puiſque j'étois un homme ſi dangereux à voir.

Cependant le bon Ecuyer Marcos avec toute ſa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Dona Mergelina produiſoit un effet tout contraire. La Dame, dès la ſeconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions diſcontinué nos concerts, & pour quelle raiſon elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois ſi occupé que je n'avois pas un moment à donner à mes plaiſirs. Elle parut ſe contenter de cette excuſe, & pendant trois autres jours encore elle ſoutint mon abſence avec aſſez de fermeté ; mais au bout de ce tems là, elle perdit pa-

tience, & dit à ſon Ecuyer : Vous me tromptez, Marcos. Diego n'a pas ceſſé ſans ſujet de venir ici. Il y a là-deſſus un myſtere que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puiſque vous ſouhaitez de ſçavoir les choſes, je vous dirai qu'il lui eſt ſouvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table deſſervie. Il n'oſe plus s'expoſer à ſe coucher ſans ſouper. Comment ſans ſouper ! s'écria-t-elle avec chagrin ; que ne m'avez-vous dit cela plutôt ? ſe coucher ſans ſouper ! ah le pauvre enfant ! allez le voir tout à l'heure, & qu'il revienne dès ce ſoir. Il ne s'en retournera plus ſans manger. Il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'Ecuyer, en feignant d'être ſurpris de ce diſcours ? quel changement ! ô Ciel ! Eſt-ce vous, Madame, qui me tenez ce langage ? Hé depuis quand êtes-vous ſi pitoyable & ſi ſenſible ? Depuis, répondit-elle bruſquement, depuis que vous demeurez dans cette maiſon, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manieres dédaigneuſes, & que vous vous êtes efforcé

d'adoucir la rudeſſe de mes mœurs. Mais hélas ! ajouta-t-elle en s'attendriſſant, j'ai paſſé de l'une à l'autre extrémité. D'altiére & d'inſenſible que j'étois, je ſuis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diego, ſans que je puiſſe m'en défendre, & ſon abſcence, bien loin d'affoiblir mon amour, ſemble lui donner de nouvelles forces. Eſt-il poſſible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'eſt ni beau, ni bien fait, ſoit l'objet d'une paſſion ſi forte ! Je vous pardonnerois vos ſentimens, s'ils vous avoient été inſpirés par quelque Cavalier d'un mérite brillant . . . Ah Marcos ! interrompit Mergeline, je ne reſſemble donc point aux autres perſonnes de mon ſexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connoiſſez guére, ſi vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent ſans délibération. L'amour eſt un déréglement d'eſprit qui nous entraîne vers un objet & nous y attache malgré nous. C'eſt une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Ceſſez donc de me repreſenter que Diego n'eſt pas digne de ma tendreſſe. Il ſuffit que je l'aime,

pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frapent point votre vue, & qu'il ne posséde peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention, il me paroît fait à ravir & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, & il joue, ce me semble, de la guittare avec une grace toute particuliére. Mais, Madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diego. La bassesse de sa condition .... Je ne suis guére plus que lui, interrompit-elle encore, & quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'Ecuyer jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit Pilote cede à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus, pour satisfaire la patronne, il me vint chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui : Vous voyez, Diego, me dit-il, que nous ne sçaurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument,

mon ami, que cette Dame vous revoye, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus que tout autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guittarre, qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement d'aprendre qu'elle auroit ce soir là le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchés se trouva très-obscure. Je marchois à tâtons dans la rue, & j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre on me coëffa d'une cassolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant j'en fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne sçavois à quoi me résoudre; de retourner sur mes pas, quelle scène pour mes camarades! C'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergeline dans le bel état où j'étois,

cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du Médecin. Je rencontrai à la porte le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me dit que le Docteur Orolofo venoit de se coucher, & que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même-tems je lui contai ma disgrace. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une sale où étoit sa maîtresse. D'abord que cette Dame sçut mon avanture, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette maniere, elle lui donna mille malédictions. Eh, Madame, lui dit Marcos, modérez vos transports. Considérez que cet événement est un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressente vivement l'offense qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint pas seulement de l'outrage qu'il a reçu ? Ah, que ne suis-je homme en ce moment pour le venger.

Elle dit une infinité d'autres choſes encore qui marquoient bien l'excès de ſon amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ſes actions ; car tandis que Marcos s'occupoit à m'eſſuyer avec une ſerviette, elle courut dans ſa chambre, & en apporta une boëte remplie de toutes ſortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes & en parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit deſſus des eſſences abondamment. La fumigation & l'aſperſion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuiſine du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaiſir à me ſervir, tantôt elle me coupoit ma viande & tantôt elle me verſoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus ſoupé, Meſſieurs de la ſymphonie ſe préparérent à bien accorder leur voix avec leurs guittares. Nous fimes un concert qui charma Mergeline. Il eſt vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flâtoient ſon amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil,

d'une maniere qui mettoit le feu aux étoupes; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems, ne m'ennuyoit point. Pour la Dame, à qui les heures paroissoient des momens, elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil Ecuyer, à qui les momens paroissoient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela; mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus. Il ne la laissa point en repos que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage & prudent, & qu'il voyoit sa maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bien-tôt justifiée. Le Médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrette, soit que le Démon de la jalousie qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus, il les défendit en maître; & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on recût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui

qui me regardoit particuliérement, & dont je ſuis très-mortifié. J'avois conçu des eſpérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins pour rapporter les choſes en fidèle hiſtorien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline. Ses ſentimens en devinrent plus vifs : Mon cher Marcos, dit-elle à ſon Ecuyer, c'eſt de vous ſeul que j'attends du ſecours. Faites enſorte, je vous prie, que je puiſſe voir ſecrettement Diego. Que me demandez-vous, répondit le Vieillard avec colére? Je n'ai eu que trop de complaiſance pour vous. Je ne prétends point pour ſatisfaire votre ardeur inſenſée, contribuer à deshonorer mon Maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours paſſé pour un domeſtique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux ſortir de votre maiſon, que d'y ſervir d'une maniere ſi honteuſe. Ah! Marcos, interrompit la Dame toute effrayée de ces dernieres paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous ſongez à m'abandonner après m'avoir réduite dans l'état où je ſuis! Rendez-moi donc

auparavant mon orgueil, & cet esprit sauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ! Je serois aujourd'hui tranquille, au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger.....Mais, pour uivit-elle en pleurant, que dis-e, malheureuse ? Pourquoi vous faire d'in ustes reproches ? Non, mon pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagans qui m'échapent. Hélas ! ma passion me trouble l'esprit. Ayez pitié de ma foiblesse. Vous êtes toute ma consolation : & si ma vie vous est chére ne me refusez point votre assistance.

A ces mots ses pleurs redoublérentt, de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir, & s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'Ecuyer qu'on vît jamais, ne résista point à un pectacle si touchant. Il en fut vivement

pénétré. Il confondit même ſes larmes avec celles de ſa maîtreſſe, & lui dit d'un air attendri : Ah, Madame, que vous êtes ſéduiſante ! je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon ſecours. Je ne m'étonne plus ſi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puiſque la compaſſion ſeule eſt capable de m'écarter du mien. Ainſi donc l'Ecuyer malgré ſa conduite irréprochable, ſe dévoua fort obligeamment à la paſſion de Mergeline. Il vint un matin m'inſtruire de tout cela, & il me dit en me quittant qu'il concertoit déja dans ſon eſprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une ſecrette entrevue avec la Dame. Il ranima par là mon eſpérance; mais j'appris, deux heures après, une très-mauvaiſe nouvelle. Un Garçon Apoticaire du Quartier, une de nos pratiques, entra pour ſe faire faire la barbe. Tandis que je me diſpoſois à le raſer, il me dit Seigneur Diego, comment gouvernez-vous le vieil Ecuyer Marcos de Obregon votre ami : Sçavez-vous qu'il va ſortir de chez le Docteur Oloroſo ? Je répondis que non. C'eſt une choſe certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui

donner ſon congé. Son Maître & le mien viennent, devant moi tout à l'heure, de s'entretenir à ce ſujet; & voici, pourſuivit-il, quelle a été leur converſation : Seigneur Apuntador, a dit le Médecin, j'ai une priere à vous faire. Je ne ſuis pas content d'un vieil Ecuyer que j'ai dans ma maiſon, & je voudrois bien mettre ma femme ſous la conduite d'une Duegne fidèle, ſévére & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon Maître. Vous auriez beſoin de la Dame Melancia, qui a ſervi de gouvernante à mon épouſe, & qui depuis ſix ſemaines que je ſuis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me ſoit utile dans mon ménage, je vous la céde, à cauſe de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous repoſer ſur elle de la ſûreté de votre front. C'eſt la perle des Duegnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du ſexe. Pendant douze années entieres qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous ſçavez, avoit de la jeuneſſe & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un Galant dans ma maiſon. Oh! vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer. Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens avoit

une grande propenſion à la coquetterie, mais la Dame Melancia la refroidit bientôt & lui inſpira du goût pour la vertu. Enfin, c'eſt un tréſor que cette Gouvernante; & vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce préſent. Là-deſſus le Docteur a témoigné que ce diſcours lui donnoit bien de la joie, & ils ſont convenus, le Seigneur Apuntador & lui, que la Duegne iroit dès ce jour remplir la place du vieil Ecuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaiſir dont je recommençois à me repaître, & Marcos l'après-dînée acheva de les confondre, en me confirmant le raport du garçon Apoticaire. Mon cher Diego, me dit le bon Ecuyer, je ſuis ravi que le Docteur Oloroſo m'ait chaſſé de ſa maiſon. Il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruſes & des détours pour vous faire parler en ſecret à Mergeline. Quel embarras! graces au Ciel, je ſuis délivré de ces ſoins fâcheux & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous conſoler de la perte de quelques doux

momens qui auroient pû être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles ; mais quand je l'aurois été, la Dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractere qu'on donnoit à cette Duegne me paroissoit capable de désespérer tous les Galans. Cependant avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas deux ou trois jours après d'aprendre que la femme du Médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appellois Diego de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Dona Mergelina, & quand vous y serez, faites-le connoître par quelque signal, & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sçais contrefaire le chat à ravir : je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, repliqua la Messagere de

galanterie; je vais porter votre réponſe. Votre ſervante, Seigneur Diego, que le Ciel vous conſerve. Ah, que vous êtes gentil! Par ſainte Agnès, je voudrois n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuſe Vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce meſſage m'agita furieuſement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, & quand je jugeai que le Docteur Oloroſo repoſoit, je me rendis à ſa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui ſans doute faiſoient honneur au maître qui m'avoit enſeigné un ſi bel art. Un moment après Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte, & la referma dès que je fus dans la maiſon. Nous gagnâmes la ſalle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée éclairoit foiblement. Nous nous aſſîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence que le plaiſir ſeul cauſoit toute ſon émotion, & qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma

Dame m'aſſuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de ſon mari ; je ſentois un friſſon qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? Après ce que j'ai oui dire de la Dame Melancia, je ne croyois pas qu'il vous fût poſſible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina ſoûrit à ce diſcours, & me répondit : Vous ceſſerez d'être ſurpris de la ſecrette entrevue que nous avons cette nuit enſemble, lorſque je vous aurai conté ce qui s'eſt paſſé entre ma Duegne & moi. Lorſqu'elle entra dans cette maiſon, mon mari lui fit mille carreſſes, & me dit : Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette diſcrette Dame, qui eſt un précis de toutes les vertus. C'eſt un miroir que vous aurez inceſſamment devant les yeux pour vous former à la ſageſſe. Cette admirable perſonne a gouverné pendant douze années la femme d'un Apoticaire de mes amis : mais gouverné !.... comme on ne gouverne point. Elle en a fait une eſpece de ſainte.

Cet éloge que la mine ſévére de la

Dame Melancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs, & me mit au désespoir. Je me representai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir, & les réprimandes que j'aurois à essuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente, je dis d'un air brusque à la Duegne, d'abord que je me vis seule avec elle: Vous vous préparez sans doute à me faire bien souffrir, mais je ne suis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans. Je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots la Duegne refrognée (je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, & me dit d'un air riant; Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchise excite la mienne. Je vois que nous somme faites l'une pour l'autre. Ah! belle Mergeline, que vous me connoissez mal,

si vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rebarbarative, je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, & je ne me rends ministre de la jalousie des maris que pour servir les jolies femmes. Il y a long tems que je posséde le grand art de me masquer; & je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guére vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus; on se contente aujourd'hui d'en avoir les aparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la Gouvernante. Nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Oloroso. Il aura par ma foi le même destin que le Seigneur Apuntador. Le front d'un Médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un Apoticaire. Le pauvre Apuntador! que nous lui avons joué de tours sa femme & moi! Que cette Dame étoit aimable! Le bon petit naturel! Le Ciel lui fasse paix. Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sçai combien d'Amans

que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais aperçu. Regardez-moi donc, Madame, d'un œil plus favorable, & soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil Ecuyer qui vous servoit, que vous ne perdez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diego, continua Mergeline, si je sçûs bon gré à la Duegne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austére. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractere de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entiere de mes sentimens, & je la priai de me ménager au plutôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin, elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, & qui est une intriguante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'Apoticaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure, ajoûta-t-elle en riant, c'est que Melancia sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon Epoux

a de paſſer la nuit fort tranquillement, s'eſt couchée auprés de lui & tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis-je alors à Mergeline, je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien ſe réveiller & s'apercevoir de la ſupercherie. Il ne s'en apercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez ſur cela ſans inquiétude, & qu'une vaine crainte n'empoiſonne pas le plaiſir que vous devez avoir d'être avec une jeune Dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce diſcours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me raſſurer; & elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne penſai plus qu'à profiter de l'occaſion: mais dans le tems que le Dieu Cupidon, ſuivi des Ris & des Jeux, ſe diſpoſoit à faire mon bonheur, nous entendîmes fraper rudement à la porte de la rue. Auſſi-tôt l'amour & ſa ſuite s'envolerent, ainſi que des oiſeaux timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement ſous une table qui étoit dans la ſale; elle ſouffla la lampe, & comme

elle en étoit convenue avec sa gouvernante, en cas que ce contre-tems arrivât, elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de fraper à grands coups redoublés, qui faisoient retentir toute la maison. Le Médecin s'éveille en sursaut & apelle Melancia. La Duegne s'élance hors du lit, bien que le Docteur qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever; elle joignit sa maîtresse, qui la sentant à ses côtés, apelle aussi Melancia & lui dit d'aller voir qui frape à la porte: Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plaît. Je vais sçavoir ce que c'est. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant deshabillée, se mit au lit auprès du Docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices, dont l'une étoit incomparable & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La Duegne, couverte d'une robe de chambre, parut bien-tôt après, tenant un flambeau à la main: Seigneur Docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le Libraire Fer-

nandez de Buenda, notre voiſin, eſt tombé en apoplexie. On vous demande de ſa part. Courez à ſon ſecours. Le Médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut poſſible, & ſortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la Duegne dans la ſalle où j'étois. Elles me retirérent de deſſous la table plus mort que vif: Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline. Remettez-vous. En même tems elle m'apprit en deux mots comment les choſes s'étoient paſſées. Elle voulut enſuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu; mais la gouvernante s'y oppoſa. Madame, lui dit-elle, votre Epoux trouvera peut-être le Libraire mort & reviendra ſur ſes pas. D'ailleurs, ajoûta-t-elle en me voyant tranſi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là? Il n'eſt pas en état de ſoutenir la converſation. Il vaut mieux le renvoyer & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y conſentit qu'à regret, tant elle aimoit le preſent; & je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pû faire prendre à ſon Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui deſtinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuſes faveurs de l'a-

mour, que bien aise d'être hors de péril, je retournai chez mon maître, où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque-tems si j'irois au rendez-vous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre; mais le diable qui nous obséde toujours, ou plutôt nous possede dans de pareilles conjonctures, me representa que je serois un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe, & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du Docteur entre onze heures & minuit. Le Ciel étoit très-obscur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue, & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit apris, & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui rentroit chez lui me prenant

pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou, qui se trouva sous ses pieds & me le jetta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou. Je reçus le coup à la tête, & j'en fus si étourdi dans le moment que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon sang je regagnai notre maison où je réveillai & fis lever tout le monde. Mon maître visita & pensa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la Dame Melancia pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarrassois guere, puisque je sortis de Madrid pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine ; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

LE Seigneur Diego de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être raportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le recit qui ne laissa pas d'être fort long ; il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fimes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux & mettre à la broche un liévre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon & notre sac de quelque morceaux de pain, avec la moitié du liévre qui nous restoit de notre souper.

Lorſque nous eumes fait environ deux lieues nous nous ſentîmes de l'apétit ; & comme nous aperçûmes à deux cens pas du grand chemin pluſieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable , nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étendue ſur l'herbe, avec un havreſac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait & de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement. Il nous ſalua de même. Enſuite il nous preſenta de ſes croutes, & nous demanda d'un air riant ſi nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvû qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus ſolide, nous joigniſſions notre déjeûné au ſien. Il y conſentit fort volontiers , & nous exhibâmes auſſi-tôt nos denrées. Ce qui ne déplût point à l'inconnu : comment donc, Meſſieurs, s'écria-t-il tout tranſporté de joie, voilà bien des munitions ? Vous êtes à ce que je vois des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution ,

moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire ſans vanité, que je fais quelquefois une figure aſſez brillante. Sçavez-vous bien qu'on me traite ordinairement de Prince & que j'ai des gardes à ma ſuite ? Je vous entends, dit Diego. Vous voulez nous faire comprendre parlà que vous êtes Comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la Comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déja de petits rôles. Franchement, repliqua le Barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les Comédiens. Ces Meſſieurslà ne font pas comme vous des voyages à pied, ni des repas de ſaint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'hiſtrion, penſer de moi tout ce qui vous plaira ; mais je ne laiſſe pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon Camarade, je vous en félicite, & ſuis ravi que le Seigneur Gil Blas & moi nous ayons l'honneur de déjeuner avec un perſonnage d'une ſi grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger

nos grignons & les reſtes précieux du liévre, en donnant à l'outre de ſi rudes accolades, que nous l'eumes bientôt vuidé. Nous étions ſi occupés tous trois de ce que nous faiſions, que nous ne parlâmes preſque point pendant ce tems-là; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainſi la converſation: Je ſuis ſurpris, dit le Barbier au Comédien, que vous paroiſſiez ſi mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent! Pardonnez ſi je vous dis ſi librement ma penſée. Si librement, s'écria l'Acteur! Ah, vraiment, vous ne connoiſſez guére Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un eſprit à contrepoil. Vous me faites plaiſir de me parler avec tant de franchiſe; car j'aime à dire auſſi tout ce que j'ai ſur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne ſuis pas riche. Tenez, pourſuivit-il, en nous faiſant remarquer que ſon pourpoint étoit doublé d'affiches de Comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me ſert de doublure; & ſi vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vais ſatisfaire votre curioſité. En même-tems, il tira de ſon havreſac un habit couvert de vieux paſſemens d'argent faux, une mauvaiſe ca-

peline avec quelques vieilles plumes, des bas de ſoie tout pleins de trous, & des ſouliers de maroquin rouge fort uſés. Vous voyez, nous dit-il enſuite, que je ſuis paſſablement gueux. Cela m'étonne, repliqua Diego; vous n'avez donc ni femme ni fille: J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en ſuis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouſe une aimable Actrice, dans l'eſpérance qu'elle ne me laiſſera pas mourir de faim, & pour mon malheur, elle a une ſageſſe incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi? Il faut que parmi les Comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuſe & qu'elle me tombe entre les mains. C'eſt aſſurément jouer de malheur, dit le Barbier. Auſſi que ne preniez-vous une Actrice de la grande troupe de Madrid? vous auriez été ſûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'hiſtrion; mais malpeſte, il n'eſt pas permis à un petit Comédien de campagne d'élever ſa penſée juſqu'à ces fameuſes héroïnes. C'eſt tout ce que pourroit faire un Acteur même de la Troupe du Prince. Encore y en a-t-il qui ſont obligés de ſe pourvoir en Ville; heureu

fement pour eux la Ville eſt bonne, & l'on y rencontre ſouvent des ſujets qui valent bien des Princeſſes de couliſſes.

Hé, n'avez-vous jamais ſongé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette Troupe? Eſt-il beſoin d'un mérite infini pour y entrer? Bon, répondit Melchior, vous mocquez-vous avec votre mérite infini? Il y a vingt Acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes: il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havre-ſac. Malgré tout cela néanmoins, il n'eſt pas aiſé d'être reçu parmi eux. Il faut des eſpeces ou de puiſſans amis pour ſupléer à la médiocrité du talent. Je dois le ſçavoir, puiſque je viens de débuter à Madrid, où j'ai été hué & ſifflé comme tous les diables, quoique je duſſe être fort aplaudi; car j'ai crié: j'ai pris des tons extravagans, & ſuis ſorti cent fois de la nature: de plus, j'ai mis en déclamant le poing ſous le menton de ma Princeſſe; en un mot, j'ai joué dans le goût des grands Acteurs de ce pays là; & cependant le même public qui trouve en eux ces manieres fort agréables, n'a pu les ſouffrir en moi. Voyez ce

que c'eſt que la prévention. Ainſi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont ſifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades qui n'y ſont pas trop bien leurs affaires. Puiſſions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre Ville, comme cela nous eſt arrivé plus d'une fois.

A ces mots le Prince dramatique ſe leva, reprit ſon havreſac & ſon épée, & nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, Meſſieurs, puiſſent les Dieux ſur vous épuiſer leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diego du même ton, puiſſiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie. Dès que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il ſe mit à geſticuler & à déclamer en marchant. Auſſi-tôt le Barbier & moi nous commençâmes à le ſiffler, pour lui rappeller ſon début. Nos ſifflemens frappérent ſes oreilles. Il crut entendre encore les ſifflets de Madrid. Il regarda derriere lui, & voyant que nous prenions plaiſir à nous égayer à ſes dépens, loin de s'offenſer de ce trait bouf-

ſon, il entra de bonne grace dans la plaiſanterie, & continua ſon chemin en faiſant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes tout le ſaoul, après quoi nous regagnâmes le grand chemin & pourſuivîmes notre route.

CHAPITRE IX.

Dans quel état Diego retrouva ſa famille; & après quelles réjouiſſances Gil Blas & lui ſe ſéparérent.

NOus allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpueſta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom; & le lendemain nous arrivâmes ſur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naiſſance. Je ne puis le revoir ſans tranſport, tant il eſt naturel d'aimer ſa patrie. Seigneur Diego, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour ſon pays, en devroit parler, ce me ſemble, un peu plus avantageuſement que vous n'avez fait. Olmedo me paroît une ville, &


T° I
Pa 64

vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le Barbier, mais je vous dirai qu'après avoir vû Madrid, Tolède, Saragoce, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paroissoit que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; & lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre; & tout auprès un grand nombre de cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre; les autres faisoient bouillir des marmites, & les autres enfin tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste un grand Théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs

& chargé de devises Grecques & Latines. Le Barbier n'eut pas plutôt vû ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon oncle Thomas : je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'est un habile homme. Il sçait par cœur une infinité de livres de Collége. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en raporte sans cesse des passages dans la conversation ; ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des Poëtes Latins & des Auteurs Grecs. Il posséde l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne sçaurions pas que dans la ville d'Athènes les enfans pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'aprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air de l'Ordonnateur de la fête, Diego reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec em-

pressement. Le Maître d'Ecole ne remit pas d'abord le jeune Barbier, tant il le trouva changé depuis dix années; ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux : Hé te voilà, Diego mon cher neveu! te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vû naître ? Tu viens revoir tes Dieux penates, & le Ciel te rend sain & sauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux! *albo dies notanda lapillo.* Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il; ton oncle Pedro le bel esprit est devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare pendant sa vie craignoit de manquer des choses les plus nécessaires. *Argenti pallebat amore.* Outre les grosses pensions que quelques Grands lui faisoient, il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou, plus insensé que le Grec Aristippe, qui fit jetter au milieu de la Lydie toutes les richesses que portoient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. He pour-

qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton pere, ton oncle Bertrand & moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frere Nicolas a déja dispoſé de ta ſœur Thérèſe. Il vient de la marier au fils d'un de nos Alcades. *Connubio junxit ſtabili propriamque ditavit.* C'eſt cet hymen, formé ſous les plus heureux auſpices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'apareil. Nous avons fait dreſſer dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le ſien, & font tour à tour la dépenſe d'une journée. Je voudrois que tu fuſſes arrivé plûtôt, tu aurois vû le commencement de nos réjouiſſances. Avant-hier, jour du mariage, ton pere faiſoit les frais. Il donna un feſtin ſuperbe, qui fut ſuivi d'une courſe de bague. Ton oncle le Mercier mit hier la nape, & nous régala d'une fête paſtorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de ſa boutique à les parer. Cette brillante jeuneſſe forma diverſes danſes & chants, mille chanſonnettes tendres & légeres.

Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, & je dois fournir aux bourgeois d'Olmedo un spectacle de mon invention. *Finis coronabit opus !* J'ai fait élever un théâtre, sur le quel, Dieu aidant, je ferai representer par mes disciples une piéce que j'ai composée. Elle a pour titre : *Les amusemens de Muley Bugentuf, Roi de Maroc.* Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des Ecoliers qui déclament comme les Comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Pennafiel & de Ségovie que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frapée au coin du Maître, *ut ita dicam.* A l'égard de la piéce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote ; il faut exciter la

terreur. Ah ! ſi je m'étois attaché au Théâtre, je n'aurois jamais mis ſur la ſcène que des Princes ſanguinaires, que des Héros aſſaſſins! Je me ſerois baigné dans le ſang. On auroit toujours vû périr dans mes Tragédies non-ſeulement les principaux perſonnages, mais les Gardes mêmes. J'aurois égorgé juſques au ſouffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable. C'eſt mon goût. Auſſi ces ſortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des Comédiens, & font rouler tout doucement les Auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes ſortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'inſtrumens, qui jouant tous enſemble formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au-devant d'eux, & Diego ſe fit connoître. Des cris de joie s'élevérent auſſi-tôt dans l'aſſemblée, & chacun s'empreſſa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute ſa fa-

mille, & tous ceux même qui étoient presens l'accablérent d'embrassades. Après quoi, son pere lui dit : Tu sois le bien venu, Diego. Tu retrouve tes parens un peu engraissés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage présentement. Je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le Maître d'Ecole eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses freres qui n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

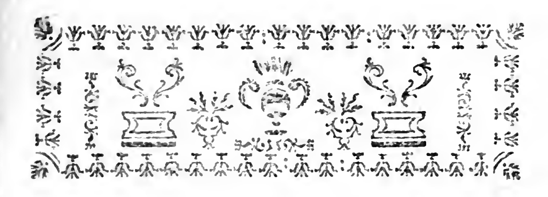
Après le festin tous les convives témoignerent une grande impatience de voir représenter la piéce du Seigneur Thomas; ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous aprochâmes du Thèâtre, audevant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étoient déja placés pour jouer dans les entr'Actes. Comme chacun dans

un grand ſilence attendoit qu'on commençât, le Acteurs parurent ſur la Scène; & l'Auteur, le Poëme à la main, s'aſſit dans les couliſſes à portée de ſouffler. Il avoit eu raiſon de nous dire que la Piéce étoit tragique; car dans le premier Acte, le Roi de Maroc, par maniére de récréation, tua cent Eſclaves Mores à coups de fléches. Dans le ſecond il coupa la tête à trente Officiers Portugais, qu'un de ſes Capitaines avoit fait Priſonniers de guerre; & dans le troiſiéme, enfin, ce Monarque ſaoul de ſes femmes mit le feu lui même à un Palais iſolé, où elles étoient enfermées, & le réduiſit en cendres avec elles. Les Eſclaves Mores, de même que les Officiers Portugais, étoient des figures d'oſier faites avec beaucoup d'art; & le Palais composé de carton parut tout embraſé par un feu d'artifice. Cet embraſement accompagné de mille cris plaintifs, qui ſembloient ſortir du milieu des flâmes, dénoua la Piece, & ferma le Théâtre d'une façon très-divertiſſante. Toute la Plaine retentit du bruit des aplaudiſſemens que reçût une ſi belle Tragédie. Ce qui juſtifia le bon goût du Poëte, & fit connoître qu'il ſçavoit bien choiſir ſes ſujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amusémens de Muley Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncérent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente pour rendre la fête plus solemnelle avoit fait composer tous ses Ecoliers, tant externes que pensionnaires, & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On aporta donc tout à coup sur le Théâtre deux longs bancs d'école avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les Acteurs revinrent sur la scène, & se rangerent tout au tour du Seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un Préfet de Collége. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque Ecolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un livre des mains du Pédant ; puis il étoit couronné de lauriers, & on le faisoit asseoir sur un des deux bancs pour l'ex-

poser aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le Maître d'Ecole de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout; parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les meres de quelques externes prirent feu là-dessus, & accuserent le Pédent de partialité. De sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, & du premier Maître qu'il servit dans cette Ville.

JE fis quelque séjour chez le jeune Barbier. Je me joignis ensuite à un Marchand de Ségovie qui passa par Olmedo. Il revenoit avec quatre mules de transporter des marchandises à Valla-

dolid, & s'en retournoit à vuide. Nous fimes connoiſſance ſur la route, & il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut abſolument me loger, lorſque nous fumes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans ſa maiſon, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à ſon adreſſe, ſans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au Seigneur Mathéo Melendez. C'étoit un marchand de Drap qui demeuroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers: il n'eut pas ſitôt ouvert le paquet & lû ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux: Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio mon correſpondant m'écrit en votre faveur d'une maniére ſi preſſante, que je ne puis me diſpenſer de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'eſt une choſe dont je me charge avec plaiſir. Je ſuis perſuadé qu'il ne me ſera pas bien difficile de vous placer avantageuſement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joie, que mes finances

diminuoient à vûe d'œil. Mais je ne lui fûs pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me propoſer à un Cavalier de ſa connoiſſance qui avoit beſoin d'un valet de chambre, & que ſelon toutes les apparences ce poſte ne m'échaperoit pas. En effet ce Cavalier étant ſurvenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'eſt un garçon qui a de l'honneur & de la morale. Je vous en réponds comme de moi-même. Le Cavalier me regarda fixement, dit que ma phyſionomie lui plaiſoit, & qu'il me prenoit à ſon ſervice. Il n'a qu'à me ſuivre, ajoûta-t'il, je vais l'inſtruire de ſes devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au Marchand, & m'emmena dans la grande rue tout devant l'Egliſe de ſaint Philippe. Nous entrâmes dans une aſſez belle maiſon dont il occupoit un aîle : nous montâmes un eſcalier de cinq ou ſix marches, puis il m'introduiſit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la premiere avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous paſſames dans une autre où il y

avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau Maître m'avoit bien considéré chez Melendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille, & satisfait de mes réponses : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable. Je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu peux compter que tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture & pour ton entretien, que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu seras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soin de te retirer le soir de bonne heure & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainsi prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux,

qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous fortîmes enfuite tous deux. Il ferma les portes lui-même, & emportant les clefs; Mon ami, me dit-il, ne me fuis pas : va-t-en où il te plaira, promene-toi dans la Ville, mais quand je reviendrai ce foir, que je te retrouve fur cet efcalier. En achevant ces paroles, il me quitta & me laiffa difpofer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur Maître. Quoi, tu rencontre un homme qui pour épouffeter fes habits & faire fa chambre le matin, te donne fi réaux par jour avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances? Vive Dieu, il n'eft point de fituation plus heureufe! Je ne m'étonne plus fi j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je preffentois fans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je paffai le jour à courir les rues, en m'amufant à regarder les chofes qui étoient nouvelles pour moi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le foir, quand j'eus foupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maifon, je ga-

gnai promptement le lieu où mon Maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude : Fort bien, me dit-il, cela me plaît. J'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son apartement & les referma sur nous, d'abord que nous fumes entrés. Comme nous étions sans lumiére, il prit une pierre à fusil avec de la méche, & alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se deshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans sa cheminée, & j'emportai la bougie dans l'anti-chambre où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf & dix heures. J'époussetai ses habits. Il me compta mes six réaux & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon Maître. Melendez ne le sçavoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce Cavalier que pour un homme, qui venoit

noit quelquefois dans fa boutique, & à qui de tems en tems il vendoit du drap ; nos voifins ne purent pas mieux fatisfaire ma curiofité. Ils m'affurérent tous que mon Maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit perfonne dans le voifinage ; & quelques-uns accoutumés à tirer témérairement des conféquences, concluoient de-là que c'étoit un perfonnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la fuite ; on le foupçonna d'être un efpion du Roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mefures là-deffus. L'avis me troubla. Je me repreſentai que fi la chofe étoit véritable, je courois rifque de voir les Prifons de Madrid que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me raffurer. Mes difgraces paffées me faifoient craindre la Juftice. J'avois éprouvé deux fois que fi elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle obferve fi mal à leur égard les loix d'hofpitalité, qu'il eft toujours fort trifte de faire quelque féjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne sçavoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon Maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le Patron, & de le quitter, si je m'apercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'Etat : mais il me sembla que la prudence, & l'agrément de ma condition, demandoient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions, & pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le deshabillant, je ne sçai comment il faut vivre, pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant, Nous avons entr'autres des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! vous ne devineriez jamais de quelle maniére ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, hé, qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah vraiement, repris-je, la médisance ne manque point de matiére. La vertu même lui en fournit. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux ; que nous méritons l'attention de la Cour ; en un mot, vous passez ici pour un es-

pion du Roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon Maître, comme Alexandre regarda son Médecin ; & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon raport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon Patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage, & je le vis tomber dans une rêverie, que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, & me dit d'un air assez tranquille : Gil Blas, laissons raisonner nos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens ; ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, & je fis la même chose, sans sçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendimes fraper rudement à la premiére porte sur l'escalier. Mon Maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur Cavalier, je suis Alguazil, & je viens ici pour vous dire que Monsieur le Corrégidor souhaite de

vous parler. Que me veut-il, répondit mon Patron ! C'eſt ce que j'ignore, Seigneur, repliqua l'Alguazil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en ſerez bien-tôt inſtruit. Je ſuis ſon ſerviteur, répartit mon Maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma bruſquement la ſeconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me ſembloit, le diſcours de l'Alguazil donnoit beaucoup à penſer, il me mit en main mes ſix réaux, & me dit : Gil Blas, tu peux ſortir, mon ami, & aller paſſer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne ſortirai pas ſi-tôt, & je n'ai pas beſoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans ſon Apartement. Je l'y laiſſai ; & pour voir ſi je me trompois dans mes ſoupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer, s'il ſortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'aſſurance, qui confondit d'abord ma pé-

nétration. Loin de me rendre toutefois à ces aparences, je m'en défiai; car il n'avoit point en moi un Juge favorable. Je songeai que sa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus le revoir, & je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte, tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la Ville pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon Maître revint à son ordinaire. Il se coucha, sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frapa tout à coup à la porte. Mon Maître regarda par la petite grille. Il reconnoit l'Alguazil du jour precédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'Alguazil : c'est Monsieur le Corregidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces Messieurs-là, depuis que j'avois passé par leurs mains, & j'aurois

voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon Patron, il fut moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçut le Juge avec respect. Vous voyez, lui dit le Corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite. Je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la Ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Aprenez-moi comment vous vous apellez, & ce que vous faites à Madrid? Seigneur, lui répondit mon Maître, je suis de la Castille nouvelle, & je me nomme Don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me proméne, je fréquente les Spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez, sans doute, reprit le Juge, un gros revenu? Non, Seigneur, interrompit mon Patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Hé de quoi vivez-vous donc, repliqua le Corregidor? De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même-tems, il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derriére, &

fit entrer le Juge dans un Cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de piéces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous sçavez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'enchéris sur eux là-dessus. J'ai un fond de paresse, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'apellerois ma paresse une indolence philosophique : je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur : mais j'avouerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament ; & si paresseux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'Intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au-delà d'un siécle, puisque

je n'en dépenſe pas mille chaque année, & que j'ai déja paſſé mon dixiéme luſtre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne ſuis adonné, graces au Ciel, à aucune des trois choſes qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chere ; je ne joue que pour m'amuſer, & je ſuis revenu des femmes. Je n'apréhende point que dans ma vieilleſſe, on me compte parmi ces Barbons voluptueux, à qui les Coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le Corregidor ! On vous ſoupçonne bien mal à propos d'être un eſpion. Ce perſonnage ne convient point à un homme de votre caractére. Allez, Don Bernard, ajoûta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenſeur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah ! Seigneur, s'écria mon Maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de reſpect, l'offre précieuſe que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richeſſes, & mettez le comble à mon bonheur. Après cette converſation, que

l'Alguazil

l'Alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet; le Corregidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon Maître & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'Alguazil : je lui fis mille révérences profondes, quoique dans le fond de mon ame, je sentisse pour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un Alguazil.

CHAPITRE II.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando : des choses curieuses que ce Voleur lui raconta.

DOn Bernard de Castil Blazo après avoir conduit le Corregidor jusques dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre fort & toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis nous sortimes l'un & l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes six

réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez me fit prendre le chemin de sa maison : mais comme j'étois prêt d'y arriver j'aperçûs le Capitaine Rolando. Ma surprise fût extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéïs en tremblant, & dis en moi-même ; Hélas, il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois ! Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette Ville quelque soûterrain. Malepeste, si je le croyois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchois donc derriere lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous passâmes dans une chambre, où le Capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours ; Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton

ancien Commandant, & tu le seras bien davantage encore, quand tu sçauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le soûterrain, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du Corregidor de Leon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés, qui suivoient son carrosse. Nous fimes mordre la poussiere à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son maître, nous cria d'une voix supliante : Hé mes chers Seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de Monsieur le Corregidor de Leon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers : au contraire, ils leur inspirerent une espece de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laissons point échaper le fils du plus grand Ennemi de nos pareils. Combien son pere a-t-il fait mourir de gens de notre profession ? Vengeons-les. Immolons cette victime à leurs manes qui semblent en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers aplaudirent à ce sentiment, & mon Lieutenant même se pré-

paroit à servir de Grand Prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras: Arrêtez, lui dis-je: pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son pere, & son pere ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le notre en détroussant les voyageurs.

J'intercedai donc pour le fils du Corregidor, & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit, & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla; nous nous en retournâmes ensuite au soûterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fumes pas peu surpris de trouver la trape levée, & notre surprise devint encore plus grande lorsque nous vîmes dans la cuisine Leonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirâmes comment tu avois pû nous

tromper. Nous ne t'aurions jamais crû capable de nous jouer un ſi bon tour, & nous te le pardonnâmes à cauſe de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuiſiniere, je lui donnai ordre de nous aprêter à manger. Cependant nous allâmes ſoigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre qui n'avoit reçû aucun ſecours depuis vingt-quatre heures étoit à l'extrémité. Nous ſouhaitions de le ſoulager, mais il avoit perdu connoiſſance, & il nous parut ſi bas, que malgré notre bonne volonté, nous laiſſames ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table; & après avoir amplement déjeuné, nous nous retirames dans nos chambres, où nous repoſames toute la journée. A notre réveil, Leonarde nous aprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portames dans le caveau où tu dois te ſouvenir d'avoir couché, & là nous lui fimes des funerailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou ſix jours après; il arriva que voulant faire une courſe, nous rencontrames un matin à la ſortie du bois trois brigades d'archers de la ſainte Herman-

dad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisames, bien que superieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquâmes ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous, de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre Lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi nous fumes envelopés & serrés de si près, que les archers nous prirent ; & tandis que deux brigades nous conduisoient à Leon, la troisieme alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la maniére que je vais te le dire. Un paysan de Luceno en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut par hazard la trape de notre soûterrain que tu n'avois pas abattue, car c'étoit justement le jour que tu en sortis avec la Dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs, & pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légerement

avec ſon coûteau quelques arbres voiſins, & d'autres encore de diſtance en diſtance juſqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il ſe rendit enſuite à Leon pour faire part de cette découverte au Corregidor, qui en eut d'autant plus de joïe, que ſon fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce Juge fit aſſembler trois brigades pour nous arrêter, & le payſan leur ſervit de guide.

Mon arrivée dans la Ville de Leon y fut un ſpectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un Général Portugais fait priſonnier de guerre, le peuple ne ſe ſeroit pas plus empreſſé de me voir. Le voilà, diſoit-on, le voilà ce fameux Capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ſes deux camarades. On nous mena devant le Corregidor qui commença de m'inſulter. Hé bien, me dit-il, ſcelerat, le Ciel las des déſordres de ta vie t'abandonne à ma juſtice. Seigneur, lui répondis-je, ſi j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conſervé ſes jours. Vous m'en devez quelque reconnoiſſance. Ah, miſérable; s'écria-t'il, c'eſt

bien avec des gens de ton caractere qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te ſauver, le devoir de ma charge ne me le permettroit pas. Lorſqu'il eut parlé de cette ſorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laiſſa pas languir mes compagnons. Ils en ſortirent au bout de trois jours pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les priſons trois ſemaines entieres. Je crus qu'on ne différoit mon ſuplice, que pour le rendre plus terrible ; & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le Corregidor m'ayant fait ramener en ſa préſence, me dit : Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été aſſaſſiné ſur les grands Chemins. Comme pere, j'ai voulu reconnoître ce ſervice, & comme Juge, ne pouvant t'abſoudre, j'ai écrit à la Cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira Mais, ajoûta-t'il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même & quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid dans la réſolu-

tion de faire une fin & de vivre doucement dans cette Ville. J'y ai trouvé mon pere & ma mere morts, & leur succeſſion entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pû tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatriéme partie de mon bien. Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicanner. Pour éviter l'oiſiveté, j'ai acheté une Charge d'Alguazil que j'exerce comme ſi toute ma vie je n'euſſe fait autre choſe. Mes confreres ſe feroient, par bienſéance, opoſés à ma réception, s'ils euſſent ſçû mon hiſtoire. Heureuſement ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer ; ce qui eſt la même choſe, car dans cet honorable corps chacun a interêt de cacher ſes faits & geſtes. On n'a, Dieu merci, rien à ſe reprocher les uns aux autres. Au diable ſoit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon ame. La profeſſion que j'ai embraſſée n'eſt guere de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop myſtérieuſe. On n'y ſçauroit faire que des tromperies ſecrettes & ſubtiles. Oh, je

regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre : & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma Charge, & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sçai qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse & remplie de sujets Catalans. C'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur Compagnie Capitaine en second, & pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vû dix fois combattre à mes côtés. J'éléverai ta valeur jusqu'aux nues. Je dirai plus de bien de toi, qu'un Général n'en dit d'un Officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite. Cela te rendroit suspect. Je tairai l'aventure. Hé bien, ajoûta t-il, es-tu prêt à me suivre : J'attends ta réponse.

Chacun à ses inclinations, dis-je alors à Rolando ; vous êtes né pour les entreprises hardies, & moi pour une vie douce & tranquille. Je vous entends, interrom-

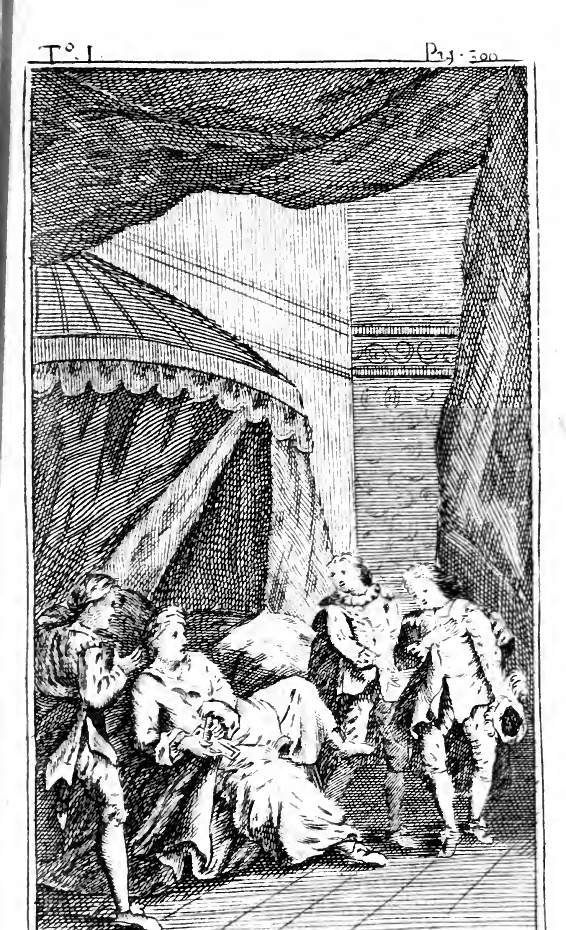
pit-il, la Dame que l'amour vous a fait enlever vous tient encore au cœur, & ſans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, Monſieur Gil Blas, que vous l'avez miſe dans ſes meubles, & que vous mangez enſemble les piſtoles que vous avez emportées au ſoûterrain? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, & que pour le déſabuſer, je voulois en dînant lui conter l'hiſtoire de la Dame. Ce que je fis effectivement, & je lui apris auſſi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit ſur les ſujets Catalans. Il m'avoua même qu'il avoit réſolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me perſuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier, & me dit fort ſérieuſement: Puiſque tu as le cœur aſſez bas pour préferer ta condition ſervile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la baſſeſſe de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire: qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire;

oublies que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'aprens que tu me mêle dans tes discours, tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appella l'hôte, paya l'écot, & nous nous levames de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il sort de chez Don Bernard de Castil Blazo, & va servir un petit Maître.

COmme nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon Maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'aperçûs qu'il regarda plus d'une fois le Capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vûe de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand. Il avoit le visage long avec un nez de perroquet ; & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.


T°. I.
Pag. 300



Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du Capitaine, & très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pû dire si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un Alguazil, & je m'imaginai que satisfait de cette réponse il en demeureroit-là ; mais il me fit bien d'autres questions ; & comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta mes six ducats au lieu de six réaux, & me dit : Tiens mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui representer pour ma justification que je connoissois cet Alguazil pour lui avoir fourni certains remédes à Valladolid dans le tems que j'y exerçois la Medecine. Fort bien, reprit mon Maître, la défaite est ingénieuse. Tu devois

me répondre cela hier au ſoir, & non pas te troubler. Monſieur, lui repartis-je, en vérité, je n'oſois vous le dire par diſcrétion. C'eſt ce qui a cauſé mon embarras. Certes, repliqua-t-il, en me frapant doucement ſur l'épaule, c'eſt être bien diſcret. Je ne te croyois pas ſi ruſé. Va, mon enfant, je te donne ton congé. Un Garçon qui fraye avec des Alguazils n'eſt point du tout mon fait.

J'allai ſur le champ aprendre cette mauvaiſe nouvelle à Melendez, qui me dit pour me conſoler qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maiſon. En effet, quelques jours après il me dit: Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poſte du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'eſt un homme de la premiere qualité : un de ces jeunes Seigneurs qu'on apelle Petits-Maîtres. J'ai l'honneur d'être ſon marchand. Il prend chez moi des étoffes à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces Seigneurs. Ils épouſent ſouvent de riches héritieres qui payent leurs dettes, & quand cela n'ar-

rive pas, un marchand qui entend ſon métier leur vend toujours ſi cher, qu'il ſe ſauve en ne touchant même que le quart de ſes parties. L'Intendant de Don Mathias, pourſuivit-il, eſt mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous préſenter lui-même à ſon Maître, & vous pouvez compter qu'à ma conſidération, il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'Hôtel de Don Mathias, le Marchand me dit; il eſt à propos, ce me ſemble, que je vous aprenne de quel caractére eſt l'Intendant, afin que vous vous régliez là-deſſus. Il s'apelle Gregorio Rodriguez. Entre-nous, c'eſt un homme de rien, qui ſe ſentant né pour les affaires, a ſuivi ſon génie, & s'eſt enrichi dans deux maiſons ruinées dont il a été l'Intendant. Je vous avertis qu'il eſt fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domeſtiques. C'eſt à lui qu'ils doivent d'abord s'adreſſer, quand ils ont la moindre grace à demander à leur Maître; car s'il arrive qu'ils l'ayent obtenue ſans ſa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire revoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de

cela Gil Blas. Faites votre cour au Seigneur Rodriguez préférablement à votre Maître même, & mettez tout en uſage pour lui plaire. Son amitié vous ſera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement; & ſi vous êtes aſſez adroit pour gagner ſa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant! Don Mathias eſt un jeune Seigneur qui ne ſonge qu'à ſes plaiſirs, & qui ne veut prendre aucune connoiſſance de ſes propres affaires. Quelle maiſon pour un Intendant!

Lorſque nous fumes arrivés à l'Hôtel, nous demandames à parler au Seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans ſon apartement. Il y étoit en effet, & nous vîmes avec lui une maniére de payſan qui tenoit un ſac de toile bleue rempli d'eſpeces. L'Intendant qui me parut plus pâle & plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au-devant de Melendez, en lui tendant les bras; le Marchand de ſon côté ouvrit les ſiens, & ils s'embraſſerent tous deux avec des démonſtrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut queſtion de moi. Rodriguez m'examina depuis les

pieds

pieds juſqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Don Mathias, & qu'il ſe chargeoit avec plaiſir de me préſenter à ce Seigneur. Là-deſſus Melendez fit connoître juſqu'à quel point il s'intéreſſoit pour moi. Il pria l'Intendant de m'accorder ſa protection, & me laiſſant avec lui après force complimens, il ſe retira. Dès qu'il fut ſorti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon Maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Auſſi-tôt il s'aprocha du payſan, & lui prenant ſon ſac : Talego, lui dit-il, voyons ſi les cinq cens piſtoles ſont là-dedans. Il compta lui-même les piéces. Il trouva le compte juſte, donna quittance de la ſomme au laboureur, & le renvoya. Il remit enſuite les eſpeces dans le ſac. Alors s'adreſſant à moi ; Nous pouvons préſentement, me dit-il, aller au lever de mon Maître. Il ſort du lit ordinairement ſur le midi. Il eſt près d'une heure. Il doit être jour dans ſon apartement.

Don Mathias venoit en effet de ſe lever. Il étoit encore en robe de chambre, & renverſé dans un fauteuil, ſur un bras duquel il avoit une jambe éten-

due, il se balançoit en rapant du tabac ; s'entretenoit avec un laquais, qui remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit-là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'Intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez votre Marchand en répond : il assure que c'est un garçon de merite ; & je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune Seigneur, puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre. C'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses, vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous aprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma parole. Vous sçavez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude : aussi ne payons-nous pas les autres re-

ligieusement. Il faut donc trouver deux cens pistoles tout à l'heure & les envoyer à la Comtesse de Pedrosa. Monsieur, dit l'Intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un maravedi de vos Fermiers, quelque menace que je puisse leur faire ; cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je sue sang & eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, graces au Ciel, j'en suis venu à bout ; mais je ne sçai plus à quel Saint me vouer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit Don Mathias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? l'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience, repliqua l'Intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune Seigneur. Vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut, vous

dis-je, deux cens pistoles. Il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déja prêté de l'argent à grosse usure. Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit Don Mathias; pourvû que j'aye deux cens pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin, l'Intendant sortit, & un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio de Centellés, entra: Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon Maître? Je te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colere: qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur? Je vais parier que c'est ce marouffle qui sort. Oui, répondit Don Mathias, c'est mon Intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fonds de mes revenus... L'animal! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui? Mon enfant, reprit Don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton Intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réi-

térés, m'aporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du ſien. Il me fait toujours de grands raiſonnemens : Monſieur, me dit-il, vous vous abîmez. Vos revenus ſont ſaiſis. Je ſuis obligé de lui couper la parole, pour abréger ſes ſots diſcours. Le malheur, dit Don Mathias, c'eſt que nous ne ſçaurions nous paſſer de ces gens-là. C'eſt un mal néceſſaire. J'en conviens, repliqua Centellés... mais attends, pourſuivit-il, en riant de toute ſa force, il me vient une idée aſſez plaiſante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les ſcènes ſérieuſes que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute; il faut que ce ſoit moi qui demande à ton Intendant tout l'argent dont tu auras beſoin. Tu en uſeras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raiſonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira, nous les écouterons de ſang froid. Ton Intendant viendra me rendre ſes comptes : mon homme d'affaires ira te rendre les ſiens. Je n'entendrai parler que de tes diſſipations : tu ne verras que les miennes ; cela nous réjouira.

Mille traits brillans ſuivirent cette

ſaillie, & mirent en joie les jeunes Seigneurs qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur converſation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra ſuivi d'un petit vieillard qui n'avoit preſque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut ſortir : Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laiſſe avec ces Meſſieurs. Vous avez ſans doute quelque affaire ſérieuſe à démêler enſemble. Hé non, non, lui répondit mon Maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce diſcret vieillard que tu vois eſt un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq, s'écria Centellés d'un air étonné. Vive Dieu, je te félicite d'être en ſi bonne main. Je ne ſuis pas traité ſi doucement, moi : J'achete l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois : quelle uſure, dit alors le vieil uſurier ! Les fripons ! ſongent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne ſuis plus ſurpris ſi l'on déclame tant contre les perſonnes qui prêtent à intérêts. C'eſt le profit exhorbitant que quelques-uns tirent de leurs eſpeces qui nous perd d'honneur & de répu-

tation. Si tous mes confréres me ressembloient, nous ne serions pas si décriés : car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah, si le tems étoit aussi bon que je l'ai vû autrefois, je vous offrirois ma bourse sans intérêts, & peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misére, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il en s'adressant à mon maître ? Il me faut deux cens pistoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un sac, repliqua l'usurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talego venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je sçûs bientôt ce qu'il en falloit penser, & je vis bien que Melendez ne m'avoit pas vanté sans raison le sçavoir faire de cet Intendant. Le vieillard vuida le sac, étala les especes sur une table, & se mit à les compter. Cette vûe

alluma la cupidité de mon maître. Il fut frapé de la totalité de la ſomme : Seigneur Deſcomulgado, dit il à l'uſurier, je fais une réflexion judicieuſe, je ſuis un grand ſot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, ſans ſonger que je n'ai pas le ſol. Je ſerai obligé demain de recourir encore à vous. Je ſuis d'avis de rafler les quatre cens piſtoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je deſtinois une partie de cet argent à un bon Licentié qui a de gros héritages, qu'il employe charitablement à retirer du monde de petites filles & à meubler leurs retraites ; mais puiſque vous avez beſoin de la ſomme entiére, elle eſt à votre ſervice, vous n'avez ſeulement qu'à ſonger aux aſſurances. Oh pour des aſſurances, interrompit Rodriguez en tirant de ſa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le Seigneur D. Mathias n'a qu'à ſigner. Il vous donne cinq cens piſtoles à prendre ſur un de ſes fermiers, ſur Talego, riche Laboureur de Mondejar. Cela eſt bon, repliqua l'uſurier. Je ne fais point le difficultueux, moi, pour peu que les propoſitions qu'on me fait ſoient raiſonnables.

bles, je les accepte ſans façon dans le moment. Alors l'Intendant préſenta une plume à mon maître, qui, ſans lire le billet, écrivit en ſifflant ſon nom au bas.

Cette affaire conſommée, le vieillard dit adieu à mon patron qui courut l'embraſſer en lui diſant juſqu'au revoir. Seigneur Uſurier, je ſuis tout à vous. Je ne ſçai pas pourquoi vous paſſez vous autres pour des fripons. Je vous trouve très-néceſſaires à l'Etat; vous êtes la conſolation de mille enfans de famille, & la reſſource de tous les Seigneurs dont la dépenſe excede les revenus. Tu as raiſon, s'écria Centellés; les Uſuriers ſont d'honnêtes gens qu'on ne peut aſſez honorer, & je veux à mon tour embraſſer celui-ci à cauſe du denier cinq. A ces mots, il s'aprocha du vieillard pour l'accoler, & ces deux petits-Maîtres, pour ſe divertir, commencérent à ſe le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laiſſerent ſortir avec l'Intendant, qui méritoit mieux que lui ces embraſſades, & même quelque choſe de plus.

Lorſque Rodriguez & ſon ame dam-

née furent sortis, Don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre la moitié de ses pistoles à la Comtesse de Pedrosa, & serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soye qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à Don Antonio : que ferons-nous aujourd'hui ? tenous conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés. Je le veux bien : Délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour là, deux autres Seigneurs arrivérent. C'étoient Don Alexo Segiar & D. Fernand de Gamboa : l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire, de vingt-huit à trente ans. Ces quatre Cavaliers débutérent par de vives accolades qu'ils se firent, on eût dit qu'ils ne s'étoient point vûs depuis dix ans. Après cela Don Fernand, qui étoit un gros réjoui, adressa la parole à Don Mathias & à Don Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dinez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des Dieux. J'y ai soupé, & j'en suis sorti ce matin entre cinq

& ſix heures. Plût au Ciel, s'écria mon maître, que j'euſſe paſſé la nuit auſſi ſagement! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me ſuis donné hier au ſoir un divertiſſement nouveau; car j'aime à changer de plaiſir. Auſſi n'y a-t'il que la variété des amuſemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces Seigneurs qui levent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'Etat. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut aſſez bien entendu, mais je trouvai dans les maîtres du Logis un ridicule qui me réjouit. Le Partiſan, quoique des plus roturiers de ſa compagnie, tranchoit du grand; & ſa femme bien qu'horriblement laide, faiſoit l'adorable, & diſoit mille ſottiſes aſſaiſonnées d'un accent Biſcayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez ſi ce ſouper de famille me divertit.

Et moi, Meſſieurs, dit D. Alexo Segiar, j'ai ſoupé chez une Comédienne, chez Arſenie. Nous étions ſix à table. Arſenie, Florimonde avec une coquette

re ſes amies, le Marquis de Zenete, Don Juan de Moncade & votre ſerviteur. Nous avons paſſé la nuit à boire, & à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il eſt vrai qu Arſenie & Florimonde ne ſont pas de grands génies ; mais elles ont un uſage de débauche qui leur tient lieu d'eſprit. Ce ſont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raiſonnables ?

CHAPITRE IV.

De quelle manière Gil Blas fit connoiſſance avec les valets des Petits-Maîtres; du ſecret admirable qu'ils lui enſeignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'eſprit, & du ſerment ſingulier qu'ils lui firent faire.

CEs Seigneurs continuerent à s'entretenir de cette ſorte, juſqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fût en état de ſortir. Alors il me dit de le ſuivre, & tous ces Petits-Maîtres prirent enſemble le chemin du cabaret où Don Fernand de Gamboa ſe propoſoit de les

conduire. Je commençai donc à marcher derriére eux avec trois autres valets, car chacun de ces Cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs Maîtres & se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluérent aussi, & l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit: Frere, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune Seigneur. Hélas, non, lui répondis-je, il n'y a pas long-tems que je suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, repliqua-t'il. Vous sentez la Province. Vous paroissez timide & embarrassé. Il y a de la bourre dans votre action; mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi sur ma parole. Vous me flâtez peut-être, lui dis-je? Non, répartit-il; non, il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner; comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confreres de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un

repas tout préparé, que le Seigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois un extrême plaisir à les entendre. Leur caractere, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu! que de saillies d'imagination! Ces gens-là me parurent une espece nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur aportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite sale où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guére à m'apercevoir que les Chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manieres de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre & aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le va-

let de Don Fernand, attendu que c'étoit ſon maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, & voulant que rien n'y manquât, il apella l'hôte & lui dit : Monſieur le Maître, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, & comme vous avez coutume de faire, vous les ajoûterez à celles que nos Meſſieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte; mais, Monſieur Gaſpard, vous ſçavez que le Seigneur Don Fernand me doit déja bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques eſpeces.... Oh, interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous eſt dû. Je vous en réponds, moi; c'eſt de l'or en barre que les dettes de mon maitre. Il eſt vrai que quelques diſcourtois créanciers ont fait ſaiſir nos revenus, mais nous obtiendrons mainlevée au premier jour, & nous vous payerons ſans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les ſaiſies, & nous en bûmes en attendant la main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des ſantés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les ſurnoms de nos maitres. Le valet de Don Antonio

apelloit Gamboa celui de Don Fernand, & le valet de Don Fernand appelloit Centellés celui de Don Antonio. Ils me nommoient de même Silva ; & nous nous enyvrions peu à peu ſous ces noms empruntés, tout auſſi bien que les Seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fuſſe moins brillant que mes convives, ils ne laiſſerent pas de me témoigner qu'ils étoient aſſez contens de moi : Silva, me dit un des plus deſſalés, nous ferons quelque choſe de toi, mon ami. Je m'aperçois que tu as un fond de génie, mais tu ne ſçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, & toutefois ce n'eſt qu'en hazardant des diſcours que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux eſprits. Veux-tu briller, tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité & riſquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie paſſera pour une noble hardieſſe. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvû qu'avec cela il t'échape ſeulement un bon mot, on oubliera les ſottiſes, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'eſt ce que pratiquent ſi heureuſement nos maî-

tres, & c'eſt ainſi qu'on doit uſer tout homme qui viſe à la réputation d'un eſprit diſtingué.

Outre que je ne ſouhaitois que trop de paſſer pour un beau génie, le ſecret qu'on m'enſeignoit pour y réuſſir me paroiſſoit ſi facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai ſur le champ, & le vin que j'avois bû rendit l'épreuve heureuſe; c'eſt-à-dire, que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'eſprit qui m'attirerent des aplaudiſſemens. Ce coup d'eſſai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne ſaillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fuſſent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confreres qui m'avoit adreſſé la parole dans la rue, ne commence-tu pas à te décraſſer? il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déja tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'eſt que de ſervir des perſonnes de qualité, cela éleve l'eſprit. Les conditions bourgeoiſes ne font pas cet effet. Sans doute,

lui répondis-je, aussi je veux desormais consacrer mes services à la Noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins; il n'apartient pas aux bougeois de posseder des génies supérieurs comme nous. Allons, Messieurs, ajoûta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là. Jurons-en par le Stix. Nous lui aplaudîmes, & le verre à la main nous fimes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos Maitres de se retirer. Ce fut à minuit. Ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces Seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la Cour, & dont la maison étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante, & si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, disoit-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand con-

cours de Seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dînée. Ils soupoient ensuite, & passoient la nuit à boire & à se réjouir. Nos Maîtres demeurerent là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer; car tandis qu'ils étoient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin, nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allâmes nous reposer chacun de son côté.

Mon Maître s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit, je le suivis, & nous entrâmes chez D. Antonio Centellés, où nous trouvâmes un certain D. Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux Gentilhomme, un professeur de Débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde, & à dissiper leur patrimoine. Il n'apréhendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois Cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon Maître; Parbleu, D. Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos. D. Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au Marquis de Ze-

neté, & à D. Juan de Moncade. Je veux que tu ſois de la partie. Hé comment, dit D. Mathias, nomme-t'on ce bourgeois ? Il s'apelle Gregorio de Noriega, dit alors D. Alvar, & je vais vous aprendre en deux mots ce que c'eſt que ce jeune homme. Son pere, qui eſt un riche Jouaillier, eſt allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, & lui a laiſſé en partant la jouiſſance d'un gros revenu. Gregorio eſt un ſot, qui a une diſpoſition prochaine à manger tout ſon bien, qui tranche du petit-Maître, & veut paſſer pour homme d'eſprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne; & je puis vous aſſurer, Meſſieurs, que je le mene bon train. Le fonds de ſon revenu eſt déja bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons D. Mathias, continua-t'il, faiſons connoiſſance avec cet homme-là, & contribuons à le ruiner. J'y conſens, répondit mon Maître. Auſſi-bien j'aime à voir renverſer la fortune de ces petits Seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la diſgrace de ce fils publicain à qui le jeu

& la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh pour celui-là, reprit D. Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misére qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellés & mon Maître se rendirent avec Don Alvar chez Gregorio de Noriega. Nous y allâmes aussi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lipée & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous aperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il sortoit des ragoûts qu'ils faisoient une fumée qui prévenoit l'ordorat en faveur du goût. Le Marquis de Zenete & Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le Maître du logis me parut un grand benest. Il affectoit en vain de prendre l'allure des Petits-Maîtres. C'étoit une très-mauvaise copie de ces excellens originaux, ou pour mieux dire, un imbécile qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractére entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de se moquer de lui & de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit D. Alvar après les premiers

complimens, je vous donne le Seigneur Grégorio de Noriega pour un Cavalier des plus parfaits. Il possede mille belles qualités. Sçavez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé ? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les matiéres ; depuis la logique la plus fine & la plus serrée, jusqu'à l'ortographe. Oh, cela est trop flâteur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrois, Seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on apelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein, reprit D. Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle ; mais en vérité, Messieurs, poursuivit-il, le Seigneur Gregorio ne sçauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit D. Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets même au dessus de l'ortographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que des jeunes Seigneurs, sans s'embarrasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enchante, & voilà ce qu'on apelle dépenser avec goût & avec dicernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Gregorio fut accommodé de toutes piéces. Les Petits-Maîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grace. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurérent le reste du jour & la nuit toute entiére. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres, & nous étions bien conditionnés les uns & les autres quand nous sortîmes de chez le bourgeois.



CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonne fortune. Il fait connoiſſance avec une jolie perſonne.

APrès quelques heures de ſommeil, je me levai en bonne humeur, & me ſouvenant des avis que Melendez m'avoit donnés, j'allai en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre Intendant, dont la vanité me parut un peu flâtée de l'attention que j'avois à lui rendre mes reſpects. Il me reçût d'un air gracieux, & me demanda ſi je m'accommodois du genre de vie des jeunes Seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne déſeſpérois pas de m'y accoutumer dans la ſuite.

Je m'y accoutumai effectivement, & bien-tôt même je changeai d'humeur & d'eſprit. De ſage & poſé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de D. Antonio me fit compliment ſur ma métamorphoſe, & me dit que pour être un illuſtre il ne

me

me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me repreſenta que c'étoit une choſe abſolument néceſſaire pour achever un joli homme ; que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle perſonne, & que lui pour ſa part, poſſédoit les bonnes graces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monſieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes ſans doute un garçon bien fait & fort ſpirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprens pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pû ſe laiſſer charmer d'un homme de votre condition. Oh vrayement, me répondit-il, elles ne ſçavent pas qui je ſuis. C'eſt ſous les habits de mon maître & même ſous ſon nom que j'ai fait des conquêtes. Voici comment : Je m'habille en jeune Seigneur. J'en prends les maniéres. Je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, juſqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je ſuis celle-là, & fais ſi bien que je lui parle. Je me dis D. Antonio Centellés. Je demande un rendez-vous. La Dame fait des façons. Elle me l'accorde *&* *cætera*. C'eſt ainſi, mon enfant, continua-

t'il, que je me conduits pour avoir de bonnes fortunes, & je te conſeille de ſuivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illuſtre pour n'écouter pas ce conſeil; outre cela je ne me ſentois point de répugnance pour une intrigue amoureuſe. Je formai donc le deſſein de me traveſtir en jeune Seigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'oſai me déguiſer dans notre Hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garderobe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit Barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller & me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fût poſſible. Le Barbier mit auſſi la main à mon ajuſtement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajoûter, je marchai vers le pré de ſaint Jerôme, d'où j'étois bien perſuadé que je ne reviendrois pas ſans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir ſi loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traverſois une rue détournée, je vis ſortir d'une petite maiſon, &

monter dans un carroſſe de louage qui étoit à la porte, une Dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la conſidérer, & je la ſaluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaiſoit pas. De ſon côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne penſois mon attention, elle leva pour un moment ſon voile; & offrit à ma vue un viſage des plus agréables. Cependant le carroſſe partit, & je demeurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venois de voir. La jolie figure, diſois-je en moi-même! peſte, il faudroit cela pour m'achever! Si les deux Dames qui aiment Mogicon ſont auſſi belles que celle-ci, voilà un faquin bienheureux. Je ſerois charmé de mon ſort, ſi j'avois une pareille maîtreſſe. En faiſant cette réflexion, je jettai les yeux par hazard ſur la maiſon d'où j'avois vû ſortir cette aimable perſonne, & j'aperçûs à la fenêtre d'une ſale baſſe une vieille femme qui me fit ſigne d'entrer.

Je volai auſſi-tôt dans la maiſon, & je trouvai dans une ſale aſſez propre cette vénérable & diſcrette vieille, qui me prenant pour un Marquis, tout au moins,

me salua respectueusement, & me dit: Je ne doute pas, Seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait signe d'entrer chez elle; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous sçaurez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paroissez un Seigneur de la Cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite, & penchant le corps sur la hanche gauche; je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité. C'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une Dame qui vient de me quitter: vous sentiriez-vous du goût pour elle? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de Cour, lui répondîs-je, elle m'a frapé. Je n'ai jamais rien vû de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, & comptez sur ma reconnoissance. Il fait bon rendre ces sortes de services à nous autres grands Seigneurs; ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déja dit, repliqua la vieille, je ſuis toute dévouée aux perſonnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maiſon pour concilier leur tempérament avec la bienſéance. Fort bien, lui dis-je, & vous venez aparemment de faire ce plaiſir à la Dame dont il s'agit. Non, répondit-elle, c'eſt une jeune veuve de qualité qui cherche un amant; mais elle eſt ſi difficile là-deſſus, que je ne ſçai ſi vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déja preſenté trois Cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh! parbleu, ma chere, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ſes trouſſes; je t'en rendrai bon compte, ſur ma parole: je ſuis curieux d'avoir un tête à tête avec une beauté difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractére-là. Hé bien, me dit la Vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous ſatisferez votre curioſité. Je n'y manquerai pas, le lui repartis-je. Nous verrons ſi un jeune Seigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit Barbier, ſans vouloir chercher d'autres aventures, & fort impatient de la ſuite de celle-là. Ainſi, le jour ſuivant, après m'être encore bien ajuſté, je me rendis chez la Vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en ſçai bon gré. Il eſt vrai que la choſe en vaut bien la peine. J'ai vû notre jeune Veuve, & nous nous ſommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler; mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plû, & vous allez devenir un heureux Seigneur. Entre nous, la Dame eſt un morceau tout apétiſſant. Son mari n'a pas vécu long-tems avec elle. Il n'a fait que paſſer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne Vieille ſans doute vouloit dire d'une de ces filles d'eſprit qui ſçavent vivre ſans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carroſſe de louage, comme le jour précédent, & vêtue de ſuperbes habits. D'abord qu'elle parut dans la ſale, je débutai par cinq ou ſix révérences de Petit-Maître, accompagnées de leurs plus gracieuſes contorſions, après quoi je

m'aprochai d'elle d'un air très-familier, & lui dis: ma Princeſſe, vous voyez un Seigneur qui en a dans l'aîle. Votre image depuis hier s'offre inceſſamment à mon eſprit, & vous avez expulſé de mon cœur une Ducheſſe qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe eſt, trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant ſon voile, mais je n'en reſſens pas une joie pure. Un jeune Seigneur aime le changement, & ſon cœur eſt, dit-on, plus difficile à garder que la piſtole volante. Hé, ma Reine, repris-je, laiſſons-là, s'il vous plaît, l'avenir. Ne ſongeons qu'au préſent. Vous êtes belle, je ſuis amoureux; ſi mon amour vous eſt agréable, engageons-nous ſans réflexion; embarquons-nous comme les Matelots; n'enviſageons point les périls de la navigation, n'en regardons que les plaiſirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec tranſport aux genoux de ma Nymphe, & pour mieux imiter les Petits-Maîtres, je la preſſai d'une maniére pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes inſtances; mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore; & me repouſſant: Arrêtez-vous,

me dit-elle, vous êtes trop vif ; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, Madame, m'écriai-je, pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques Bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres Seigneurs les grimaces sont inutiles. Il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Aprenez donc votre victoire, ajoûta-t-elle avec une aparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu ; vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, & je n'ai plus besoin que de sçavoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon amant. Je vous crois un jeune Seigneur, & même un honnête homme. Cependant je n'en suis point assurée ; & quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le Valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il sortoit d'un pareil embarras ; & voulant à son exemple passer pour mon Maître :

tre : Madame, dis-je à ma Veuve, je ne me défendrai point de vous aprendre mon nom. Il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vû chez une personne de ma connoissance. Quoique déja effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment ; & faisant force de génie pour me tirer de-là : Hé bien, mon Ange, repris-je, vous connoissez un Seigneur... que... je connois aussi... Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son ayeul épousa la belle sœur d'un oncle de mon pere. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'apelle Don César. Je suis fils unique de l'illustre Don Fernand de Ribera, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se donna sur les frontieres de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut diablement vive ; mais ce seroit perdre des momens précieux que l'amour veut que j'employe plus agréablement.

Je devins pressant & passionné après ce discours. Ce qui ne me mena pour-

tant à rien. Les faveurs que ma Déesse me laissa prendre ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma Dame est une personne qualifiée, qui n'a pas crû devoir céder à mes transports dans une premiére entrevûe. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur. Mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me representai aussi que ce pouvoit être une matoise des plus rafinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, & je conservai l'avantageuse opinion que j'avois conçûe de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le surlendemain, & l'espérance de parvenir au comble de mes vœux me donnoit un avant-goût des plaisirs dont je me flâtois.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon Barbier. Je changeai d'habit, & j'allai joindre mon

maître dans un tripot où je sçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'aperçûs qu'il gagnoit ; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur & insolent dans la prospérité, & fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, & prit le chemin du *Théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la Comedie. Là me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentes. Va te divertir avec tes camarades ; & viens me prendre à minuit chez Arsenie, où je dois souper avec Don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra & je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin, valet de Don Alexo, se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De-là nous nous rendîmes à la maison d'Arsenie où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, & nous fit entrer dans une sale basse où la femme de cham-

bre d'Arsenie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien souper ne pouvoit pas être desagréable à des soubrettes, & à des soubrettes de Comédiennes encore; mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois Comtesse ou Marquise. Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher Don Cesar de Ribera changé en valet de Petit-Maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pumes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure, c'est ainsi qu'elle s'apelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main, & me dit tout bas : Touchez-là, Seigneur Don Cesar; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, & je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous?

Avouez que vous m'avez priſe pour une de ces jolies femmes de qualité ; qui ſe plaiſent à faire des équipées. Il eſt vrai, lui répondis-je ; mais qui que vous ſoyez, ma Reine, je n'ai point changé de ſentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes ſervices, & permettez que le valet de chambre de Don Mathias acheve ce que Don Ceſar a ſi heureuſement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je ſuis en femme. C'eſt la plus grande louange que je puiſſe te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus beſoin du miniſtere de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres Dames de théâtre, nous vivons ſans contrainte & pêle mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois ; mais le public en rit, & nous ſommes faites, comme tu ſçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas ſeuls. La converſation devint générale, vive, enjouée & pleines d'équivoques claires. Chacun y mit du ſien. La ſuivante d'Arſenie ſur-tout, mon aimable Laure, brilla fort & fit pa-

roître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos maîtres & les Comédiennes poussoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions. Ce qui supose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arsenie, on en auroit, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à dire le jour arriva, il fallut se séparer. Clarin suivit D. Alexo, & je me retirai avec D. Mathias.

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques Seigneurs sur les Comédiens de la Troupe du Prince.

CE jour-là mon maître à son lever reçût un billet de Don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le Marquis de Zenete, & un autre jeune Seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vû. Don Mathias, dit

Segiar à mon patron, en lui présentant ce Cavalier que je ne connoissois point, vous voyez Don Pompeyo de Castro mon parent. Il est presque dès son enfance à la Cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, & il s'en retourne dès demain à Varsovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems si précieux, & j'ai crû que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous & du Marquis de Zenete. Là-dessus mon maître & le parent de Don Alexo s'embrassérent & se firent l'un à l'autre force complimens. Je fus très-satisfait de ce que dit D. Pompeyo. Il me parut avoir l'esprit solide & délié.

On dîna chez Segiar, & ces Seigneurs après le repas jouerent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la Comédie. Alors ils allérent tous ensemble au Theâtre du Prince voir representer une Tragédie nouvelle qui avoit pour titre : La Reine de Carthage. La piéce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné, & leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venoient d'entendre ; ensuite sur les Acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'esti-

me peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéïde ; mais il faut convenir que la piéce a été jouée divinement. Qu'en penſe le Seigneur Pompeyo ? Il n'eſt pas , ce me ſemble , de mon ſentiment. Meſſieurs , dit ce Cavalier en ſoûriant , je vous ai vû tantôt ſi charmés de vos Acteurs , & particuliérement de vos Actrices , que je n'oſerois vous avouer ce que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'eſt fort bien fait , interrompit D. Alexo en plaiſantant , vos cenſures ſeroient ici fort mal reçues. Reſpectez nos Actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous bûvons tous les jours avec elles ; nous les garantiſſons parfaites. Nous en donnerons , ſi l'on veut , des certificats. Je n'en doute point , lui répondit ſon parent ; vous en donneriez même de leur vie & mœurs , tant vous me paroiſſez amis.

Vos Comediennes Polonnoiſes , dit en riant le Marquis de Zenette , ſont ſans doute beaucoup meilleures ? Oui , certainement , repliqua Don Pompeyo , elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là , reprit le Marquis , peuvent compter ſur vos certificats. Je n'ai

point de liaiſon avec elles, repartit Don Pompeyo. Je ne ſuis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mèrite ſans prévention : en bonne foi, pourſuivit-il, croyez-vous avoir une Troupe excellente ? Non parbleu, dit le Marquis, je ne le crois pas, & je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'Acteurs. J'abandonne tout le reſte. Ne conviendrez-vous pas que l'Actrice qui a joué le rôle de Didon eſt admirable ? N'a-t-elle pas repreſenté cette Reine avec toute la nobleſſe & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un ſpectateur, & lui fait ſentir les mouvemens de toutes les paſſions qu'elle exprime ? On peut dire qu'elle eſt conſommée dans les rafinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompeyo, qu'elle ſçait émouvoir & toucher : jamais Comedienne n'eut plus d'entrailles & c'eſt une belle repreſentation. Mais ce n'eſt point une actrice ſans défaut. Deux ou trois choſes m'ont choqué dans ſon jeu. Veut-elle marquer de la ſurpriſe ? elle roule les yeux d'une maniére outrée ; ce qui ſied mal à une Princeſſe. Ajoûtez à cela qu'en groſſiſſant

le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, & forme un creux assez desagréable. D'ailleurs, il m'a semblé dans plus d'un endroit de la piéce, qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors Don Mathias au censeur, vous ne seriez pas homme à faire des vers à la louange de nos Comédiennes ? Pardonnez-moi, répondit Don Pompeyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les Intermedes. Le beau naturel ! avec quelle grace elle occupe la scène ! A-t'elle quelque bon mot à débiter, elle l'assaisonne d'un souris malin & plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, & passe les bornes d'une honnête hardiesse ; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrois seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scène, dans un endroit

ſérieux, elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'aplaudit dans ces momens mêmes. Cela eſt heureux.

Eh, que penſez-vous des hommes, interrompit le Marquis? Vous devez tirer ſur eux à cartouches, puiſque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Don Pompeyo, j'ai trouvé quelques jeunes Acteurs qui promettent, & je ſuis ſur-tout aſſez content de ce gros Comédien qui a joué le rolle du premier Miniſtre de Didon. Il récite très-naturellement, & c'eſt ainſi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes ſatisfait de ceux-là, dit Segiar, vous devez être charmé, de celui qui a fait le perſonnage d'Enée. Ne vous a-t'il pas paru un grand Comédien? un acteur original? Fort original, répondit le cenſeur; il a des tons qui lui ſont particuliers, & il en a de bien aigus. Preſque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le ſentiment, & apuye ſur les autres. Il fait même des éclats ſur des conjonctions. Il m'a fort diverti, & particuliérement lorſqu'il exprimoit à ſon confident la violence qu'il ſe faiſoit d'a-

bandonner ſa Princeſſe. On ne ſçauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, couſin, repliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'eſt pas de trop bon goût à la Cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons eſt un ſujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités ? Cela prouve qu'il n'eſt pas ſi mauvais. Cela ne prouve rien, repartit Don Pompeyo. Meſſieurs, ajoûta-t-il, laiſſons-là, je vous prie, les aplaudiſſemens du parterre. Il en donne ſouvent aux acteurs fort mal à propos. Il aplaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phédre nous l'aprend par une fable ingénieuſe. Permettez-moi de vous la raporter. La voici.

Tout le peuple d'une Ville s'étoit aſſemblé dans une grande place pour voir jouer des Pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on aplaudiſſoit à chaque moment. Ce bouffon ſur la fin du jeu voulut fermer le théâtre par un ſpectacle nouveau. Il parut ſeul ſur la ſcène, ſe baiſſa, ſe couvrit la tête de ſon manteau, & ſe mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en

acquitta de maniére qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement ſous ſes habits. On lui cria de ſecouer ſon manteau & ſa robe ; ce qu'il fit. Et comme il ne ſe trouva rien deſſous, les aplaudiſſemens ſe renouvellérent avec plus de fureur dans l'aſſemblée. Un payſan qui étoit du nombre des ſpectateurs fut choqué de ces témoignages d'admiration. Meſſieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon. Il n'eſt pas ſi bon acteur que vous le croyez. Je ſçai mieux faire que lui le cochon de lait, & ſi vous en doutez vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple prévenu en faveur du Pantomime, ſe raſſembla le jour ſuivant en plus grand nombre, & plutôt pour ſiffler le payſan, que pour voir ce qu'il ſçavoit faire. Les deux rivaux parurent ſur le théâtre. Le bouffon commença, & fut encore plus aplaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baiſſé à ſon tour & envélopé de ſon manteau : tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit ſous ſon bras, & lui fit pouſſer des cris perçans. Cependant l'aſſiſtance ne laiſſa pas de donner le prix au Pantomime, & chargea de huées le pay-

ſant, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux ſpectateurs : Meſſieurs, leur dit-il, ce n'eſt pas moi que vous ſifflez, c'eſt le cochon lui-même ; voyez quels juges vous êtes.

Couſin, dit D. Alexo, ta fable eſt un peu vive. Néanmoins malgré ton cochon de lait nous n'en démordrons pas. Changeons de matiére, pourſuivit-il, celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aye de te poſſéder plus long-tems. Je voudrois, répondit ſon parent, pouvoir faire ici un plus long ſéjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déja dit, je ſuis venu à la Cour d'Eſpagne pour une affaire d'Etat. Je parlai hier en arrivant au premier Miniſtre. Je dois le revoir encore demain matin, & je partirai un moment après pour m'en retourner à Warſovie. Te voilà devenu Polonois, repliqua Segiar, & ſelon toutes le aparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit D. Pompeyo ; j'ai le bonheur d'être aimé du Roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à ſa Cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été ſur le point de ſortir pour jamais de ſes Etats ?

Hé par quelle aventure, dit le Marquis ? Contez-nous cela, je vous prie. Très-volontiers, répondit Don Pompeyo ; & c'eſt en même tems mon hiſtoire dont je vais vous faire le recit.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire de Don Pompeyo de Caſtro.

DON Alexo, pourſuivit-il, ſçait qu'au ſortir de mon enfance je voulus prendre le parti des armes, & que voyant notre Pays tranquille, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis preſenter au Roi, qui me donna de l'emploi dans ſon armée. J'étois un cadet des moins riches d'Eſpagne. Ce qui m'impoſoit la néceſſité de me ſignaler par des exploits qui m'attiraſſent l'attention du Général. Je fis ſi bien mon devoir qu'après une aſſez longue guerre la paix ayant été faite, le Roi ſur les bons témoignages que les Officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une Penſion conſidérable. Senſible à la généroſité de ce Monarque, je ne per-

dois pas une occaſion de lui en témoigner ma reconnoiſſance par mon aſſiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il eſt permis de ſe preſenter à ſes regards. Par cette conduite, je me fis inſenſiblement aimer de ce Prince, & j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me diſtinguai dans une courſe de bague, & dans un combat de Taureaux qui la précéda, toute la Cour loua ma force & mon adreſſe ; & lorſque comblé d'aplaudiſſemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une Dame, dont la conquête devoit plus me flâter que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, ſouhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette Lettre me fit plus de plaiſir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, & je m'imaginai que la perſonne qui m'écrivoit devoit être une femme de la premiére qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une Vieille qui m'y attendoit pour me ſervir de guide, m'introduiſit par une petite porte du jardin dans une grande maiſon, & m'enferma dans

dans un riche cabinet, en me disant : demeurez ici. Je vais avertir ma Maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairoit une grande quantité de bougies ; mais je n'en considérai la magnificence que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déja conçue de la noblesse de la Dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'assurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le persuader par son air noble & majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il seroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la Cour, ne me les a point inspirés. Il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vû plus d'une fois Je me suis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une Altesse. Je ne suis que la veuve d'un simple Officier des Gar-

des du Roi : mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands Seigneurs du Royaume. Le Prince de Radzivil m'aime & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir, & je ne souffre ses empressemens que par vanité.

Quoique je visse bien à ce discours que j'avois affaire à une coquette, je ne laissai pas de sçavoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia, c'est ainsi que se nommoit la Dame, étoit encore dans sa premiére jeunesse, & sa beauté m'éblouit. De plus, on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un Prince. Quel triomphe pour un Cavalier Espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortense, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, & elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnoissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs, que le Prince ne pouvoit venir chez elle. Ce qu'on promit de me faire sçavoir très-exactement. On n'y

manqua pas, & je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Venus.

Mais les plaiſirs de la vie ne ſont pas d'éternelle durée. Quelques meſures que prît la Dame pour dérober la connoiſſance de notre commerce à mon Rival, il ne laiſſa pas d'aprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une Servante mécontente le mit au fait. Ce Seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux & violent, fut indigné de mon audace. La colére & la jalouſie lui troublérent l'eſprit; & ne conſultant que ſa fureur, il réſolut de ſe venger de moi d'une maniére infâme. Une nuit que j'étois chez Hortenſe, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ſes valets armés de bâtons. Dès que je ſortis, il me fit ſaiſir par ces miſérables, & leur ordonna de m'aſſommer. Frapez, leur dit-il, que le téméraire périſſe ſous vos coups. C'eſt ainſi que je veux punir ſon inſolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'aſſaillirent tous enſemble & me donnérent tant de coups de bâtons qu'il m'étendirent ſans ſentiment ſur la place. Après quoi ils ſe retirerent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un ſpecta-

cle bien doux. Je demeurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes, qui s'apercevant que je respirois encore, eurent la charité de me porter chez un Chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouvérent pas mortelles, & je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la Cour & repris mes premieres brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le Prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, & que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille que si je n'eusse pas reçu un affront. Car je ne disois pas ce que je pensois, & je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne sçavoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect & m'obligeoit à devorer l'offense; les autres, avec plus de

raiſon, ſe défioient de mon ſilence, & regardoient comme un calme trompeur la ſituation paiſible où je paroiſſois être. Le Roi jugea comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laiſſer un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger ſi-tôt que j'en trouverois une occaſion favorable. Pour ſçavoir s'il devinoit ma penſée, il me fit un jour entrer dans ſon cabinet où il me dit : Don Pompeyo, je ſçai l'accident qui vous eſt arrivé, & je ſuis ſurpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous diſſimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenſeur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'eſt un malheur dont il faut bien que je me conſole. Non, non, répliqua le Roi; je ne ſuis point la dupe de ce diſcours peu ſincére. On m'a tout dit. Le Prince de Radzivil vous a mortellement offenſé. Vous êtes noble & Caſtillan. Je ſçais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la réſolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre ſecret.

Puiſque votre Majeſté me l'ordon-

ne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes ſentimens. Oui, Seigneur, je ſonge à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en eſt comptable à ſa race. Vous ſçavez l'indigne traitement que j'ai reçû, & je me propoſe d'aſſaſſiner le Prince pour me venger d'une maniére qui réponde à l'offenſe. Je lui plongerai un poignard dans le ſein, ou lui caſſerai la tête d'un coup de piſtolet, & je me ſauverai, ſi je puis, en Eſpagne. Voilà quel eſt mon deſſein. Il eſt violent dit le Roi : néanmoins je ne ſçaurois le condamner, après le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il eſt digne du châtiment que vous lui réſervez. Mais n'exécutez pas ſitôt votre entrepriſe. Laiſſez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah! Seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon ſecret? Quel tempérament peut... Si je n'en trouve pas qui vous ſatisfaſſe, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez réſolu. Je ne prétends point abuſer de la confidence que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur. Soyez ſans inquiétude là-deſſus.

J'étois assez en peine de sçavoir par quel moyen le Roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon Rival : Prince, lui dit-il, vous avez offensé Don Pompeyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un Cavalier que j'aime, & qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le Prince; s'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voye des armes. Il faut un autre réparation, reprit le Roi. Un Gentilhomme Espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous apeller autrement, & vous ne sçauriez expédier l'indignité de votre action, qu'en presentant vous-même un bâton à votre ennemi, & qu'en vous offrant à ses coups. O Ciel ! s'écria mon Rival, quoi, Sire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple Cavalier, & qu'il en reçoive même des coups de bâton ? Non, repartit le Monarque, j'obligerai Don Pompeyo à me promettre qu'il ne vous

frapera point. Demandez-lui ſeulement pardon de votre violence, en lui préſentant un bâton. C'eſt tout ce que j'exige de vous. Et c'eſt trop attendre de moi, Sire, interrompit bruſquement Radzivil. J'aime mieux demeurer expoſé aux traits cachés que ſon reſſentiment me prépare. Vos jours me ſont chers, dit le Roi, & je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaiſes ſuites. Pour la finir avec moins de déſagrément pour vous, je ſerai ſeul témoin de cette ſatisfaction que je vous ordonne de faire à l'Eſpagnol.

Le Roi eut beſoin de tout le pouvoir qu'il avoit ſur le Prince, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche ſi mortifiante. Ce Monarque pourtant en vint à bout. Enſuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda ſi je ſerois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, & je donnai ma parole, que bien loin de fraper l'offenſeur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me preſenteroit. Cela étant réglé de cette ſorte, le Prince & moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le Roi,

Roi, qui s'enferma dans ſon cabinet avec nous. Allons, dit-il à Radzivil, reconnoiſſez votre faute, & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuſes, & me préſenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompeyo, me dit le Monarque en ce moment, prenez ce bâton, & que ma préſence ne vous empêche pas de ſatisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point fraper votre ennemi. Non, Seigneur, lui répondis-je, il ſuffit qu'il ſe mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Eſpagnol offenſé n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le Roi, puiſque vous êtes content de cette ſatisfaction, vous pouvez préſentement tous deux ſuivre la franchiſe d'un procédé régulier. Meſurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'eſt ce que je deſire avec ardeur, s'écria le Prince d'un ton bruſque, & cela ſeul eſt capable de me conſoler de la honteuſe démarche que je viens de faire.

A ces mots, il ſortit plein de rage & de confuſion; & deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, & je trou-

vai ce Seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, Dom Pompeyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un & l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour. Je sentis que j'avois affaire à un homme, qui sçavoit aussi bien se défendre qu'attaquer; & je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, & ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussi-tôt, & dis au Prince: Relevez-vous. Pourquoi m'épargner, répondit-il? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, & continuons notre combat.

Dom Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur

ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous perçois le cœur ? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, & je sens que la reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Dom Pompeyo, continua-t'il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant. Soyons amis. Ah ! Seigneur, m'écriai-je ! j'accepte avec joye une proposition si agréable. Je vous voue une amitié sincére ; & pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez Dona Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cede cette Dame. Il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi pourroient vous faire de la peine. Je les sacrifie à votre repos. Ah, trop généreux Castillan, reprit Radzivil en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment ! Qu'ils produisent de remords dans mon ame !

Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçû. La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du Roi, me paroît trop légere en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure; & pour en effacer entiérement l'infamie, je vous offre une de mes niéces, dont je puis disposer. C'est une riche héritiere, qui n'a pas quinze ans, & qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au Prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me pût inspirer, & j'épousai sa niéce peu de jours après. Toute la Cour félicita ce Seigneur d'avoir fait la fortune d'une Cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, & mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. Depuis ce tems, Messieurs, je vis agréablement à Warsovie. Je suis aimé de mon épouse, j'en suis encore amoureux. Le Prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, & j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du Roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid, m'assure de son estime.

CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blâs à chercher une nouvelle condition.

TElle fut l'hiſtoire que Dom Pompeyo raconta, & que nous entendîmes le Valet de Don Alexo & moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le recit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laiſſée entr'ouverte, & de-là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces Seigneurs continuérent de boire; mais ils ne pouſſérent pas la débauche juſqu'au jour, attendu que Don Pompeyo, qui devoit parler le matin au premier Miniſtre, étoit bien aiſe auparavant de ſe repoſer un peu. Le Marquis de Zenete & mon Maître embraſſérent ce Cavalier, lui dirent adieu, & le laiſſérent avec ſon Parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'Aurore, & Don Mathias à ſon réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prens

du papier & de l'encre pour écrire deux ou trois Lettres que je veux te dicter. Je te fais mon Sécretaire. Bon, dis-je, en moi-même, furcroît de fonctions. Comme Laquais, je fuis mon Maître par-tout, comme Valet de Chambre, je l'habille, & j'écrirai fous lui comme Sécretaire. Le Ciel en foit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois perfonnages différens. Tu ne fçais pas, continua-t-il, quel eft mon deffein. Le voici. Mais fois difcret. Il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fauffes lettres de femmes, que je leur lirai, cela me divertira pour un moment; & plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaifir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguife ton écriture, de maniere que les billets ne paroiffent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes: *Vous ne vous êtes point trouvé au rendez-vous.*

Ah! Don Mathias, que direz-vous pour vous justifier? Quelle étoit mon erreur? & que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens & toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir Don Clara de Mendoce. Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un Prince; & un autre enfin, par lequel une Dame lui mandoit, que si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles Lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pûs m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat: mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, & d'expédier ses commandemens. Cela fait, il se leva, & je l'aidai à s'habiller. Il mit les Lettres dans ses poches. Il sortit ensuite. Je le suivis, & nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six Cavaliers de ses amis.

On y fit grande chere, & la joye, qui est le meilleur assaisonnement des fes-

tins, regna dans le repas. Tous les convives contribuérent à égayer la conversation ; les uns par des plaisanteries, & les autres en racontant des histoires, dont ils se disoient les Héros. Mon Maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les Lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lût à haute voix, & d'un air si imposant, qu'à l'exception de son Sécretaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les Cavaliers devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit Don Lope de Velasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du Lecteur, lui demanda froidement si la conquête de Dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade. Je lui plais. On me suit par son ordre. On apprend qui je suis. Elle m'écrit, & me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit, où tout reposoit dans sa maison. Je m'y trouvai. On m'introduisit dans son appartement. . . . . Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le Seigneur de

Velaſco fit paroître une grande altération ſur ſon viſage. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la Dame en queſtion. Tous ces billets, dit-il à mon Maître en le regardant d'un œil furieux, ſont abſolument faux, & ſur-tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Eſpagne de fille plus réſervée qu'elle. Depuis deux ans un Cavalier qui ne vous cede, ni en naiſſance, ni en mérite perſonnel, met tout en uſage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs: mais il peut ſe flâter que ſi elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne feroit qu'à lui ſeul. Hé! qui vous dit le contraire, interrompit Don Mathias d'un air railleur? Je conviens avec vous que c'eſt une fille très-honnête. De mon côté, je ſuis un fort honnête garçon. Par conſéquent, vous devez être perſuadé qu'il ne s'eſt rien paſſé entre nous que de très-honnête. Eh! c'en eſt trop, interrompit Don Lope à ſon tour. Laiſſons-là les railleries. Vous êtes un impoſteur. Jamais Dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis ſouffrir que vous oſiez noircir ſa

réputation. Je ſuis auſſi trop diſcret pour vous dire le reſte. En achevant ces mots, il rompit en viſiere à toute la compagnie, & ſe retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaiſes ſuites. Mon Maître, qui étoit aſſez brave pour un Seigneur de ſon caractère, mépriſa les menaces de Don Lope. Le fat, s'écria-t'il, en faiſant un éclat de rire! les Chevaliers errans ſoutenoient la beauté de leurs Maîtreſſes, il veut, lui, ſoutenir la ſageſſe de la ſienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velaſco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opoſer, ne troubla point la Fête. Les Cavaliers ſans y faire beaucoup d'attention, continuérent de ſe réjouir, & ne ſe ſéparérent qu'à la pointe du jour ſuivant. Nous nous couchâmes, mon Maître & moi, ſur les cinq heures du matin. Le ſommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir: mais je comptois ſans mon hôte, ou plûtôt ſans notre Portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah! maudit Portier, m'écriai-je en bâillant, ſongez-vous que je viens de me mettre au lit

tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, & qu'il revienne tantôt. Il veut, me repliqua-t-il, vous parler en ce moment. Il assure que la chose presse. A ces mots je me levai. Je mis seulement mon haut-de-chausses, & mon pourpoint, & j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, aprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin : J'ai, me répondit-il, une Lettre à donner en main propre au Seigneur Don Mathias, & il faut qu'il la lise tout présentement. Cela est de la derniere conséquence pour lui. Je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon Maitre. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos : mais l'importance ..... Que me veux-tu, interrompit-il brusquement ? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une Lettre que j'ai à vous rendre de la part de Don Lope de Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, & après l'avoir lû, dit au Valet de Don Lope : Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quel-

que partie de plaisir qu'on me pût proposer ; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton Maître que s'il est encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, & ne tarda gueres à se rendormir.

Il se leva & s'habilla fort tranquillement entre onze heures & midi. Puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre : mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au pré de saint Jérôme, où j'apperçûs Don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, & voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, & commencérent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se pousserent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse & de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour Don Lope. Il perça mon Maître, l'étendit par terre, & s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je le trouvai sans connoissance, & presque déja sans vie. Ce spectacle m'attendrit,

& je ne pûs m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, ſans y penſer, j'avois ſervi d'inſtrument. Néanmoins malgré ma douleur, je ne laiſſai pas de ſonger à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'Hôtel ſans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon Maître ; & quand j'eus porté cela chez le Barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la Ville l'accident funeſte dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, & ſur-tout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des meſures qu'il avoit à prendre là-deſſus. Il aſſembla ſes domeſtiques, leur ordonna de le ſuivre, & nous nous rendîmes tous au pré de ſaint Jerôme. Nous enlevâmes Don Mathias, qui reſpiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eût tranſporté chez lui. Ainſi périt le Seigneur Don Mathias de Silva, pour s'être aviſé de lire mal-à-propos des billets doux ſuppoſés.

CHAPITRE IX.

Quelle personne il alla servir après la mort de Don Mathias de Silva.

QUelques jours après les funérailles de Don Mathias, tous ses domestiques furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit Barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Mélendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun; encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le Valet d'un jeune Seigneur me paroissoit alors préférable aux autres Valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pou-

vois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vûe depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en Don Cesar de Ribera. Je ne pouvois sans passer pour un extravagant, mettre cet habit, que pour me déguiser. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chaussé & bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du Barbier, d'une maniere qui tenoit un milieu entre Don César & Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arsenie. Je trouvai Laure seule dans la même Sale où je lui avois déja parlé. Ah! c'est vous, s'écria-t'elle, aussi-tôt qu'elle m'aperçut! Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les Dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon Maître, sur les occupations que j'avois eues, & j'ajoûtai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous

avouerai que j'ai auſſi ſongé à vous. D'abord que j'ai apris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma Maîtreſſe qu'elle veut avoir chez elle une eſpece d'homme d'affaires ; un garçon qui entende bien l'œconomie, & qui tienne un Regiſtre exact des ſommes qu'on lui donnera pour faire la dépenſe de la maiſon. J'ai jetté les yeux ſur votre Seigneurie. Il me ſemble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je ſens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveille. J'ai lû les œconomiques d'Ariſtote, & pour tenir des Regiſtres, c'eſt mon fort.... Mais, mon enfant, pourſuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au ſervice d'Arſenie. Quelle difficulté, me dit Laure ? J'ai juré, lui repliquai-je, de ne plus ſervir de Bourgeois. J'en ai même juré par le Stix. Si Jupiter n'oſoit violer ce ſerment jugez ſi un Valet doit le reſpecter ? Qu'apelles-tu des Bourgeois, repartit froidement la Soubrette ? Pour qui prens-tu les Comédiennes ? Les prens-tu pour des Avocates, ou pour des Procureuſes ? Oh ! ſçache mon ami, que les Comédiennes

diennes ſont nobles, archi-nobles, par les alliances qu'elles contractent avec les grands Seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon Infante, je puis accepter la place que vous me deſtinez. Je ne dérogerai point. Non, ſans doute, répondit-elle ; paſſer de chez un petit-Maître au ſervice d'une Heroïne de Théâtre, c'eſt être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faiſons auſſi bonne chere, & dans le fond, on doit nous confondre enſemble dans la vie civile. En effet, ajoûta-t-elle, à conſidérer un Marquis & un Comédien dans le cours d'une journée, c'eſt preſque la même choſe. Si le Marquis pendant les trois quarts du jour eſt par ſon rang au-deſſus du Comédien, le Comédien pendant l'autre quart s'éleve encore davantage au-deſſus du Marquis par un rôle d'Empereur, ou de Roi qu'il repreſente. Cela fait, ce me ſemble, une compenſation de nobleſſe & de grandeur qui nous égale aux perſonnes de la Cour. Oui vraiment, repris-je, vous êtes de niveau ſans contredit les uns aux autres. Peſte, les Comédiens ne ſont pas

des maroufles, comme je le croyois, & vous me donnez une forte envie de ſervir de ſi honnêtes gens. Hé bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour diſpoſer ma Maîtreſſe à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque aſcendant ſur ſon eſprit. Je ſuis perſuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de ſa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoiſſance, & je l'en aſſurai avec des tranſports, qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eumes tous deux un aſſez long entretien, qui auroit encore duré, ſi un petit Laquais ne fût venu dire à ma Princeſſe, qu'Arſenie la demandoit. Nous nous ſéparâmes. Je ſortis de chez la Comédienne, dans la douce eſpérance d'y avoir bientôt bouche à cour, & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la Suivante, pour t'aſſurer que tu es commenſal dans cette maiſon. Viens, ſuis-moi. Je vais te préſenter à ma Maîtreſſe. A ces paroles, elle me mena dans un Apartement compoſé de cinq à ſix piéces de plein-pied, toutes

plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crûs chez une Vicereine, ou pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs Nations, & qu'on pouvoit définir cet apartement, le Temple d'une Déesse, où chaque voyageur aportoit pour offrande quelque rareté de son Pays. J'aperçûs la divinité assise sur un gros carreau de satin. Je la trouvai charmante & grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un deshabillé galant, & ses belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la Soubrette, voici l'œconome en question. Je puis vous assurer que vous ne sçauriez avoir un meilleur sujet. Arsenie me regarda très-attentivement, & j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria t'elle ! mais voilà un fort joli garçon. Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole : Mon enfant, ajoûta-t'elle, vous me convenez, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Vous

ſerez content de moi, ſi je le ſuis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la ſervir à ſon gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je ſortis ſur le champ pour aller chercher mes hardes, & je revins m'inſtaller dans cette maiſon.

CHAPITRE X.

Qui n'eſt pas plus long que le précédent.

IL étoit à peu près l'heure de la Comédie. Ma maîtreſſe me dit de la ſuivre avec Laure au Théâtre. Nous entrâmes dans ſa loge, où elle ôta ſon habit de ville & en prit un autre plus magnifique pour paroître ſur la ſcène. Quand le ſpectacle commença, Laure me conduiſit & ſe plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les Acteurs. Ils me déplurent pour la plûpart, à cauſe ſans doute que Don Pompeyo m'avoit prévenu contr'eux. On ne laiſſoit pas d'en aplaudir pluſieurs, & quelques-uns de ceux-là me firent ſouvenir de la fable du cochon.


T° 1
P. 380

Laure m'aprenoit le nom des Comédiens & des Comédiennes à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer, la médisante en faisoit de jolis portraits : Celui-ci, disoit-elle, a le cerveau creux, celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez & qui a l'air plus libre que gracieux, s'apelle Rosarda. Mauvaise acquisition pour la Compagnie. On devroit mettre cela dans la Troupe qu'on leve par ordre du Viceroi de la nouvelle Espagne, & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance, ce beau soleil couchant : c'est Casilda. Si depuis qu'elle a des amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une Princesse d'Egypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisiéme ciel. Enfin, Laure déchira tout le monde par des médisances. Ah la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant, j'avouerai mon foible, j'étois charmé de ma soubrette, quoique son caractere ne fût pas moralement bon. Elle médisoit avec un agrément qui

me faiſoit aimer juſqu'à ſa malignité. Elle ſe levoit dans les entr'actes, pour aller voir ſi Arſenie n'avoit pas beſoin de ſes ſervices ; mais au lieu de venir promptement reprendre ſa place, elle s'amuſoit derriere le Théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la ſuivis une fois pour l'obſerver, & je remarquai qu'elle avoit bien des connoiſſances. Je comptai juſqu'à trois Comédiens qui l'arrêterent, l'un après l'autre, pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle très-familiérement. Cela ne me plût point, & pour la premiere fois de ma vie, je ſentis ce que c'eſt que d'être jaloux. Je retournai à ma place ſi rêveur & ſi triſte, que Laure s'en aperçût auſſi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas, me dit-elle avec étonnement ? Quelle humeur noire s'eſt emparée de toi depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air ſombre & chagrin. Ma Princeſſe, lui répondis je, ce n'eſt pas ſans raiſon. Vos allures ſont un peu vives. Je viens de vous voir avec des Comédiens.... Ah le plaiſant ſujet de triſteſſe, interrompit-elle en riant ! Quoi, cela te fait de la peine ? Oh vrayement, tu n'es pas au bout. Tu verras

bien d'autres choſes parmi nous. Il faut que tu t'accoûtumes à nos manieres aiſées. Point de jalouſie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, paſſent pour des ridicules. Auſſi n'y en a-t'il preſque point. Les peres, les maris, les freres, les oncles & les couſins ſont les gens du monde les plus commodes, & ſouvent même c'eſt eux qui établiſſent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de perſonne & à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de ſon cœur. Puis elle m'aſſura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette aſſurance, dont je pouvois douter ſans paſſer pour un eſprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, & je lui tint parole. Je la vis dès le ſoir même s'entretenir en particulier & rire avec des hommes. A l'iſſue de la Comédie, nous nous en retournâmes avec notre maitreſſe au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux Seigneurs & un Comédien qui y venoient ſouper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domeſtiques dans cette maiſon une cuiſiniere, un cocher & un

petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisiniere, qui n'étoit pas moins habile que la Dame Jacinte, aprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus belle vaisselle d'argent & de plusieurs vases d'or. Autres offrandes que la Déesse du Temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'Echanson, pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des Comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les Dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter *d'Excellence* les Seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie* : elles les apelloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoit eux qui les gâtoient & qui les rendoient si vaines en se familiarisant un peu trop avec elles. Le Comédien de son côté, comme un acteur accoutumé à faire le Héros, vivoit avec eux sans façon : il buvoit à leur santé, & tenoit pour ainsi dire le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré

démontré que le Marquis & le Comédien ſont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le ſont encore davantage pendant la nuit, puiſqu'ils la paſſent toute entiére à boire enſemble.

Arſenie & Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échapa mille diſcours hardis, entremêlés de menues faveurs & de minauderies qui furent bien ſavourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtreſſe en amuſoit un par un badinage innocent, ſon amie, qui ſe trouvoit entre les deux autres, ne faiſoit point avec eux la Suzanne. Dans le tems que je conſidérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adoleſcent, on aporta le fruit. Alors je mis ſur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je diſparus pour aller ſouper avec Laure qui m'attendoit. Hé bien, Gil Blas, me dit-elle, que penſes-tu de ces Seigneurs que tu viens de voir? Ce ſont ſans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arſenie & de Florimonde. Non, reprit-elle, ce ſont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes ſans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaiſance, & ils ſont aſſez généreux pour bien payer les petites

bagatelles qu'on leur accorde. Graces au Ciel, Florimonde & ma maîtresse sont à présent sans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, & je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner sol à sol un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coutoient rien. Quelle volubilité de langue ! Elle me conta mille aventures arrivées aux Actrices de la Troupe du Prince, & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guére d'horreur, & il faut ajoûter que la soubrette sçavoit si bien peindre les déréglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'aprendre seulement la dixiéme partie des exploits des Comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en

parloit. Les Seigneurs & le Comédien ſe retirerent avec Florimonde, qu'ils conduiſirent chez elle.

Après qu'ils furent ſortis, ma maîtreſſe me dit en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas, voilà dix piſtoles pour aller demain matin à la proviſion. Cinq ou ſix de nos Meſſieurs & de nos Dames doivent dîner ici. Ayez ſoin de nous faire faire bonne chere. Madame, lui répondis-je, avec cette ſomme je promets d'aporter de quoi régaler toute la Troupe même. Mon ami, reprit Arſenie, corrigez, s'il vous plaît, vos expreſſions. Sçachez qu'il ne faut point dire la Troupe : il faut dire la Compagnie. On dit bien une Troupe de Bandits, une troupe de Gueux, une troupeu d'Auteurs; mais aprenez qu'on doit dire une Compagnie de Comédiens. Les Acteurs de Madrid ſur-tout méritent bien qu'on apelle leur Corps une Compagnie. Je demandai pardon à ma maîtreſſe de m'être ſervi d'un terme ſi peu reſpectueux. Je la ſupliai très-humblement d'excuſer mon ignorance. Je lui proteſtai que dans la ſuite, quand je parlerois de Meſſieurs les Comédiens de Madrid d'une maniére collective, je dirois toujours la Compagnie.

CHAPITRE XI.

Comment les Comédiens vivoient ensemble, & de quelle maniere ils traitoient les Auteurs.

JE me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'éxercice de mon emploi d'œconome. C'étoit un jour maigre, j'achetai par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux & d'autres petits pieds. Comme Messieurs les Comédiens ne sont pas contens des maniéres de l'Eglise à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'aportai au logis plus de viande qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du Carnaval. La cuisiniere eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arsenie se leva, & demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les Seigneurs Rosimiro & Richardo Comédiens arrivérent. Il survint ensuite deux Comédiennes, Constance & Celinaura, & un moment après parut Flo-

rimonde, accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus leſtes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut de chauſſes bien étroit, & l'on voyoit aux ouvertures de ſon pourpoint une chemiſe fine avec une fort belle dentelle. Ses gants & ſon mouchoir étoient dans la concavité de la garde de ſon épée, & il portoit ſon manteau avec une grace toute particuliere.

Néanmoins quoi qu'il eût bonne mine & fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque choſe de ſingulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce Gentilhomme-là ſoit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractére marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arſenie, il courut les bras ouverts, embraſſer les Actrices & les Acteurs, l'un après l'autre, avec des démonſtrations plus outrées que celles des Petits-Maîtres. Je ne changeai point de ſentiment lorſque je l'entendis parler. Il apuyoit ſur toutes les ſyllabes, & prononçoit ſes paroles d'un ton emphatique avec des geſtes & des yeux accommodés au ſujet. J'eus la curioſité de de-

mander à Laure ce que c'étoit que ce Cavalier : Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il eſt impoſſible de voir & d'entendre pour la premiére fois le Seigneur Carlos Alonſo de la Ventoleria, ſans avoir l'envie qui te preſſe. Je vais te le peindre au naturel. Premiérement, c'eſt un homme qui a été Comédien. Il a quitté le Théâtre par fantaiſie, & s'en eſt depuis repenti par raiſon. As-tu remarqué ſes cheveux noirs ? Ils ſont teints auſſi-bien que ſes ſourcils & ſa mouſtache. Il eſt plus vieux que Saturne. Cependant comme au tems de ſa naiſſance, ſes parens ont négligé de faire écrire ſon nom ſur les regiſtres de ſa paroiſſe, il profite de leur négligence, & ſe dit plus jeune qu'il n'eſt de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'eſt le perſonnage d'Eſpagne le plus rempli de lui-même. Il a paſſé les douze premiers luſtres de ſa vie dans une ignorance craſſe ; mais pour devenir ſçavant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeller en Grec & en Latin. De plus, il ſçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a recités tant de fois comme de ſon cru, qu'il eſt parvenu à ſe figurer qu'ils en ſont effectivement. Il les

fait venir dans la converſation, & on peut dire que ſon eſprit brille aux dépens de ſa mémoire. Au reſte, on dit que c'eſt un grand Acteur. Je veux le croire pieuſement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entens quelquefois déclamer ici, & je lui trouve entr'autres défauts une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique & ridicule à ſa déclamation.

Tel fut le portrait que ma ſoubrette me fit de cet hiſtrion honoraire; & véritablement, je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faiſoit auſſi le beau parleur, il ne manqua pas de tirer de ſon ſac deux ou trois contes qu'il debita d'un air impoſant & bien étudié. D'une autre part, les Comédiennes & les Comédiens qui n'étoient point venus là pour ſe taire, ne furent pas muets. Ils commencérent à s'entretenir de leurs camarades abſens, d'une maniére peu charitable à la vérité, mais c'eſt une choſe qu'il faut pardonner aux Comédiens comme aux Anteurs. La converſation s'échauffa donc contre le prochain : Vous ne ſçavez pas, Meſdames, dit Roſimiro, un nouveau trait

de Cesarino, notre cher confrere. Il a ce matin acheté des bas de soie, des rubans & des dentelles, qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une Comtesse. Quelle friponnerie ! dit le Seigneur de la Ventoleria en souriant d'un air fat & vain. De mon tems on étoit de meilleure foi. Nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faisoient elles-mêmes les emplettes. Elles avoient cette fantaisie là. Parbleu, dit Richardo du même ton, cette fantaisie les tient bien encore, & s'il étoit permis de s'expliquer là-dessus ... mais il faut taire ces sortes d'aventures, sur-tout quand les personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs, interrompît Florimonde, laissez-là de grace vos bonnes fortunes, elles sont connues de toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce Seigneur qui a fait tant de dépenses pour elle vient de lui échaper. Oui vrayement, s'écria Constance, & je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je sçai la chose d'original. Son

Mercure a fait un *qui pro quo* : il a porté au Seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, & a remis à l'homme d'affaires une Lettre qui s'adressoit au Seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignone, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du Seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable. Le Chevalier a mangé presque tout son bien : mais le petit homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes. C'est un sujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, & leur entretien roula sur la même matiere, lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point si j'entreprenois de raporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le Lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçû un pauvre diable d'Auteur qui arriva chez Arsenie sur la fin du repas.

Notre petit Laquais vint dire tout haut à ma Maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, & qui sauf votre respect, a tout l'air d'un Poëte, demande à vous parler

Qu'on le faſſe monter, répondit Arſenie. Ne bougeons, Meſſieurs, c'eſt un Auteur. Effectivement, c'en étoit un dont on avoit accepté une Tragédie, & qui aportoit un Rôle à ma Maîtreſſe. Il s'appelloit Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou ſix profondes révérences à la Compagnie, qui ne ſe leva, ni même ne le ſalua point. Arſenie répondit ſeulement par une ſimple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarraſſé. Il laiſſa tomber ſes gands & ſon chapeau. Il les ramaſſa, s'aprocha de ma Maîtreſſe, & lui préſentant un papier plus reſpectueuſement qu'un Plaideur ne préſente un Placet à ſon Juge : Madame, lui dit-il, agréez de grace le Rôle que je prens la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une maniére froide & mépriſante, & ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre Auteur, qui ſe ſervant de l'occaſion pour diſtribuer d'autres perſonnages, en donna un à Roſimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en uſérent pas plus honnêtement avec lui qu'Arſenie. Au contraire, le Comédien fort obligeant de ſon natu-

rel, comme ces Meſſieurs le ſont pour la plûpart, l'inſulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les ſentit. Il n'oſa toutefois les relever, de peur que ſa piéce n'en pâtit. Il ſe retira ſans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans ſon dépit, il ne manqua pas d'apoſtropher en lui-même les Comédiens comme ils le méritoient; & les Comédiens de leur côté, quand il fut ſorti, commencérent à parler des Auteurs avec beaucoup de reſpect: Il me ſemble, dit Florimonde, que le Seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort ſatisfait.

Hé! Madame, s'écria Roſimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les Auteurs ſont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce ſeroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits Meſſieurs; je les connois, ils s'oublieroient bien-tôt. Traitons-les toujours en eſclaves, & ne craignons point de laſſer leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les raméne, & ils ſont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs piéces. Vous avez rai-

ſon, dit Arſenie ; nous ne perdons que les Auteurs dont nous faiſons la fortune. Pour ceux-là, ſi-tôt que nous les avons bien placés, l'aiſe les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureuſement la Compagnie s'en conſole, & le public n'en ſouffre point.

On aplaudit à ces beaux diſcours, & il ſe trouva que les Auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des Comédiens, leur en devoient encore de reſte. Ces hiſtrions les mettoient au-deſſous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriſer davantage.

CHAPITRE XII.

Gil Blas ſe met dans le goût du Théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de tems après.

LEs Convives demeurérent à table juſqu'à ce qu'il fallût aller au Théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les ſuivis, & je vis encore la Comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaiſir, que

je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, & insensiblement je m'accoutumai aux Acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particuliérement charmé de ceux qui brailloient & gesticuloient le plus sur la Scène, & je n'étois pas seul dans ce goût-là.

La beauté des Piéces ne me touchoit pas moins, que la maniere dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entr'autres celles où l'on faisoit paroître tous les Cardinaux, ou les douze Pairs de France. Je retenois des morceaux de ces Poëmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux jours une Comédie entiére, qui avoit pour titre; *La Reine des Fleurs*. La Rose, qui étoit la Reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces Ouvrages, qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre Nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chef-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût; & pour y parvenir sûrement, j'écoutois avec une

avide attention tout ce que disoient les Comédiens. S'ils louoient une Piéce, je l'estimois. Leur paroissoit-elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en pieces de Théâtre, comme les jouailliers en diamants. Néanmoins la Tragédie de Pedro de Moya eut un très-grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects, & j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infaillibilité de la Compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on aplaudissoit ordinairement les Piéces nouvelles, dont les Comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevroient avec aplaudissement, étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs régles de juger si mal des Ouvrages : & là-dessus on me cita mille succès de Piéces qui avoient démenti leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la premiére fois une Comédie nouvelle. Les Comédiens l'avoient trouvée froide & ennuyeu-

ſe. Ils avoient même jugé qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette penſée, ils en jouerent le premier Acte qui fut fort aplaudi. Cela les étonna. Ils jouent le ſecond Acte; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes Acteurs déconcertés. Comment diable, dit Roſimiro, cette Comédie prend. Enfin, ils jouerent le troiſiéme Acte qui plût encore davantage. Je n'y comprens rien, dit Ricardo; nous avons crû que cette Piéce ne ſeroit pas goûtée! voyez le plaiſir qu'elle fait à tout le monde. Meſſieurs, dit alors un Comédien fort naïvement, c'eſt qu'il y a dedans mille traits d'eſprit que nous n'avons pas remarqués.

Je ceſſai donc de regarder les Comédiens comme d'excellens Juges, & je devins un juſte apréciateur de leur mérite. Ils uſtifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des Actrices & des Acteurs, que les aplaudiſſemens avoient gâtés, & qui ſe conſidérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public, lorſqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me plon-

geai dans la débauche. Comment aurois-je pû m'en défendre ! Tous les discours que j'entendois parmi eux, étoient pernicieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas sçû ce qui se passoit chez Casilda, chez Constance, & chez les autres Comédiennes, la maison d'Arsenie toute seule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des Petits-Maîtres, des Enfans de famille, que les Usuriers mettoient en état de faire de la dépense, & quelquefois on y recevoit aussi des Traitans, qui bien loin d'être payés comme dans leurs assemblées pour leur droit de presence, payoient-là pour avoir droit d'être presens.

Florimonde qui demeuroit dans une maison voisine, dînoit & soupoit tous les jours avec Arsenie. Elles paroissoient toutes deux dans une union qui surprenoit bien des Gens. On étoit étonné que des Coquettes fussent en si bonne intelligence, & l'on s'imaginoit qu'elles se brouilleroient tôt ou tard pour quelque Cavalier ; mais on connoissoit mal ces amies parfaites. Une solide amitié les
unissoit

unissoit. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres Associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux; j'avois promis de prendre là-dessus l'esprit de la Compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en conversation particuliére. Elle me répondoit toujours que c'étoit un Oncle, ou un Cousin. Qu'elle avoit de Parens! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du Roi Priam. La Soubrette ne s'en tenoit pas même à ses Oncles & à ses Cousins, elle alloit encore quelquefois amorcer des Etrangers, & faire la Veuve de qualité chez la bonne Vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au Lecteur une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie, & aussi coquette que sa Maîtresse, qui n'avoit point d'autre avantage sur elle, que celui de divertir publiquement le Public.

Je cédai au torrent pendant trois ſemaines. Je me livrai à toutes ſortes de voluptés. Mais je dirai en même-tems qu'au milieux des plaiſirs, je ſentois ſouvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords, au contraire, ils augmentoient à meſure que je devenois plus débauché; & par un effet de mon heureux naturel, les déſordres de la vie comique commencérent à me faire horreur. Ah! miſérable, me dis-je à moi-même, eſt-ce ainſi que tu remplis l'attente de ta famille? N'eſt-ce pas aſſez de l'avoir trompée, en prenant une autre parti que celui de Précepteur? Ta condition ſervile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme? Te convient-il d'être avec des gens ſi vicieux? L'envie, la colére & l'avarice régnent chez les uns; la pudeur eſt bannie de chez les autres: ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance & la pareſſe; & l'orgueil de ceux-là va juſqu'à l'inſolence. C'en eſt fait, je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les ſept péchés mortels.

Fin du premier Tome.

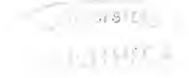




TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce premier Volume.

LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

Fin de la Table des Chapitres.

